LE
VENTRILOQUE,
OU
L'ENGASTRIMYTHE.

R

PREMIÈRE PARTIE.

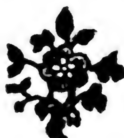
LE VENTRILOQUE, OU L'ENGASTRIMYTHE;

Par M. DE LA CHAPELLE,
Censeur Royal à Paris, de l'Académie de Lyon, de celle de Rouen, & de la Société Royale de Londres.

PREMIÈRE PARTIE.

R

3 liv. les deux Parties brochées.



A LONDRES,
Chez DE L'ETANVILLE, dans James-Street, New Golden Squarre;
Et se trouve à Paris,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXII.



PROSPECTUS,

Où l'on donne une courte Analyse de cet Ouvrage.

DÉFINITION.

PROSPECTUS... Ce mot, adopté, depuis plusieurs années, par les Auteurs & les Libraires de France, est purement Latin. Il signifie,

Art qui contribue ſi merveilleuſement à la conſervation des Êtres.

Il n'y a point d'Animal qui ne ſoit le Tombeau d'un autre Animal. Le Renard croque la Poule, la Poule mange le Ver, le Ver ronge l'Homme, & l'Homme dévore tout. Le Foible doit donc ruſer contre le Fort, & le Fort même contre le Foible; l'un, crainte des tourments ou de la mort, & l'autre, preſſé par le plaiſir ou la faim.

Toute la Nature eſt contre l'Homme, & l'Homme

ſeul contre toute la Nature. Il arrache de la terre ſa ſubſiſtance, bien plus qu'il ne la reçoit. Il eſt perpétuellement à combattre ſes ſemblables, ou à ſe défendre contre, & la Société, faite pour le protéger (*), dès qu'elle vient à ſe dépraver, eſt cela même qui l'opprime.

(*) *Eſt cela même qui l'opprime*..... Il y a encore quelques Cantons en Europe, où il eſt permis à un homme d'être un homme, c'eſt-à-dire, de faire uſage, pour ſa propre perſonne, des facultés dont la Nature lui

Le nombre de ceux à qui l'on apporte tout, n'eſt rien en comparaiſon de ceux à qui l'on ôte tout. Voilà donc

---

a fait préſent, en cédant quelque choſe aux autres, de pouvoir s'approprier ce qu'il a trouvé inhérent à ſon éxiſtence, la Penſée, le Mouvement, le Repos, les Senſations, *&c.*

Par-tout ailleurs l'Homme ne penſe & n'agit point pour ſoi. Dans les vaſtes Pays de l'Orient, dans preſque toute l'Aſie, l'Afrique & l'Amérique, les Femmes, qui compoſent à-peu-près la moitié du monde, naiſſent pri-

presque tous les Hommes forcés de ruser pour conserver leur éxistence.

Cette espèce de nécessité dégénère bien-tôt en Abus.

---

sonnières & esclaves, & tous les Sujets n'y diffèrent guère du Bétail qu'on mène au Marché ou à la Boucherie; c'est donc une Assertion moralement vraie, que la Société, faite pour défendre l'Homme, est cela même qui l'opprime. Voilà pourquoi il oppose la Ruse à la Force, & il arrive assez souvent que la Ruse est la plus forte.

L'habitude de tromper, pour avoir le néceſſaire, enfante celle de tromper pour avoir le ſuperflu, & l'Homme des Bois, innocent par ſes ruſes envers les autres animaux, devient criminel, en ſociété, par ſes ruſes envers ſes ſemblables.

Il y a pourtant des ruſes qu'il faut ſçavoir ſouffrir. On ne doit point ſçavoir mauvais gré à un infortuné, qui éxagère ſes malheurs : mais ceux qui tendent des piéges à notre liberté, ceux qui ſe maſquent ſous l'image de la Divinité, on ne ſçauroit

trop les réprimer, on ne ſçauroit trop les pourſuivre.

Tels étoient les Caractères des anciens *Ventriloques*. Malheureuſement ils n'ont pas été reconnus ; & il eſt incroyable combien ils ont bouleverſé de Têtes, combien ils ont cauſé de Troubles !

En faiſant croire qu'*ils parloient du ventre* (ce qui a fondé leur dénomination, & ce qui eſt contre Nature) les Aſſiſtants ſe perſuadoient que quelque Génie ſupérieur y avoit pris

ſiége, & que de-là il prononçoit des Oracles.

Quand ces Fourbes vinrent enſuite à perfectionner leur Talent, en faiſant imaginer que leurs paroles venoient de pluſieurs centaines de toiſes, dans toutes les Directions poſſibles, quoique l'on fût à côté d'eux, on n'oſa plus douter que ce ne fût Dieu même, qui parloit du ſein de l'Air, du creux de la Terre, du fond des Abîmes, *&c.*

Un *Ventriloque* moderne, actuellement vivant, d'une

probité & d'une franchiſe parfaites, que j'ai obſervé avec ſoin, & qui s'eſt laiſſé obſerver ſans aucun myſtère, m'a mis en état de compoſer un Traité ſur cette matière, *Traité unique*, tout-à-fait neuf, & dont il n'éxiſte abſolument rien de ſemblable dans aucune Bibliothèque.

J'y remonte juſqu'à des Temps fort reculés. L'évocation de l'Ombre de Samuel, ſi fameuſe dans la Bible, y eſt diſcutée. On y éxamine les Oracles de Delphes & de Dodone. On

y produit un aſſez grand nombre de perſonnes, réputées *Ventriloques*, dont la date ne remonte pas à plus de trois cents ans.

On y verra des Traits d'une extrême ſingularité, rapportés par des perſonnages très-graves, ſe diſant témoins oculaires & auriculaires; Traits qui ont dû confondre & ont confondu en effet la ſagacité de quelques hommes fort éclairés.

On en viendra aux *Ventriloques* de nos jours, qui ne le cèdent nullement à ceux du Temps paſſé.

Après tous ces Faits bien établis, on éxaminera s'il y a eu véritablement des *Ventriloques*, aux termes de la dénomination; c'eſt-à-dire, s'il y a eu véritablement des Perſonnes *qui aient articulé* des ſons, ou prononcé des paroles par le ventre même, comme le fait entendre l'expreſſion qui les déſigne, & ainſi qu'on l'éxécute avec le goſier, la langue, les dents, les lèvres, *&c.*

On tâchera enſuite de démontrer, comment, ſans articuler du ventre, on pourroit produire tous les effets

attribués aux *Ventriloques*, & même, dans quelques cas, la bouche & les narines fermées.

Il y aura un Chapître ſur l'Utilité Politique, Morale & Phyſique d'une pareille Recherche, & l'on finira par un Trait d'hiſtoire des plus étranges, où le Génie, les Recherches, le Courage, le Sacrifice même des conventions les plus ſacrées, ont dû ſe réünir contre les Aſſauts de la ſuperſtition.

D'où l'on conclura aiſément, qu'étant comme moralement impoſſible, dans

l'état d'ignorance, de se soustraire à cette maladie de l'esprit, sa destruction met le comble à la dignité des Sciences.

I. REMARQUE.

S'IL m'est échappé, dans le cours de cet Ouvrage, quelques fautes ou quelques erreurs, en quelque genre que ce soit, je déclare que j'ai écrit dans la sincérité de mon âme, sans aucune ma-

lignité, ſans aucune envie de nuire à perſonne, & encore moins de faire ſuſpecter la Pureté d'aucun Dogme orthodoxe.

Les Eſprits inquiets ou malins, qui voudroient y faire voir autre choſe, ne feroient que des Méchants; & je ſuis tout prêt à rétracter ou à réformer publiquement ce que les Critiques judicieux & de bonne-foi, ce que les Gens de bien, ce que les Ames honnêtes trouveroient d'irrégulier dans mon Travail. Je les ſupplie même très-inſtam-

ment de me le faire remarquer. Comme mes intentions ſont pures, la Docilité eſt une vertu qui me coûte fort peu. J'apprends tous les jours, & depuis long-temps, que les vues fauſſes ſont, bien plus que les vraies, l'Apanage de l'Humanité.

Mon unique but a été d'éclairer mes ſemblables, ſur une cauſe d'illuſion & de ſuperſtition très-redoutable & très-difficile à découvrir, &, au cas que j'y aie réüſſi, d'acquérir par-là quelques Droits ſur leur Eſtime.

II. *REMARQUE.*

TOUTES les Pièces justificatives de cet Ouvrage ont été vérifiées dans leurs sources mêmes. On ne s'en est aucunement rapporté à des Citations d'Auteurs, quelquefois très-fausses, assez souvent altérées, & presque toujours ou mal lues ou mal entendues.

Et je déclare bien volontiers qu'en cette partie, M.

de la Forgue, ancien Sous-Bibliothécaire de la Bibliothèque Mazarine, m'a rendu de très-bons Offices. C'eſt un Furet *ſagace* (*), qui ſent de très-loin le Gîte d'un Paſſage.

(*) *Sagacé.* . . . . Du Latin *Sagax*, qui a le nez fin. Puiſque nous avons le ſubſtantif *Sagacité*, pourquoi n'en pas adopter l'adjectif *Sagace* ? En évitant les Phraſes, on évite la Diffuſion : ce ſeroit donc, pour notre Langue, un Mot de plus & un Vice de moins.



ATTESTATION

DE M. SAINT-GILLE.



Je, soussigné, atteste que tout le fond des Scènes que j'ai données, par mon Talent de Ventriloque, *& que M.* De la Chapelle *a narrées ou décrites, dans son Ouvrage intitulé le* Ventriloque *ou l'*Engastrimythe, *est conforme à la plus exacte vérité.*

A Saint-Germain-en-Laye, ce 12 Mai 1771. SAINT-GILLE.

LE VENTRILOQUE,



LE VENTRILOQUE, OU L'ENGASTRIMYTHE*.

DÉFINITION.

EN supprimant la terminaison Françoise, la première dénomination est toute Latine : *Ventriquus*, Ventriloque, homme qui parle du ventre ; ou *ventris-loquela*, parole du ventre ; & la

(*) Cet Ouvrage a été commencé en Mars 1770.

ſeconde eſt toute Grecque : *en*, dans, *gaſter*, ventre, & *muthos*, parole ; c'eſt-à-dire, parole dans le ventre : les premiers, qui ont été ainſi nommés, paroiſſant faire ſortir leurs paroles du fond de leur ventre, & non de la bouche, comme à l'ordinaire.

Mais on verra, dans la ſuite, qu'en ſuppoſant qu'on ait jamais parlé du ventre, la dénomination Latine ou Grecque eſt tout-à-fait inſuffiſante, à l'égard de ceux dont la voix paroît venir de loin, comme de cent ou deux cents toiſes, quoique l'on ſoit à côté d'eux.



CHAPITRE PREMIER.

Occasion de cet Ouvrage. Précautions contre les piéges. Observation faite sur un Ventriloque.



JE n'avois plus rien à imaginer sur mon *Scaphandre* (1). Je pouvois, avec cet habit, traverser les plus grands fleuves, sans sçavoir nager : je pouvois, sans aucun risque & avec facilité, faire toutes sortes de manœuvres au milieu des eaux les plus profondes & les plus rapides : j'étois même parvenu à y marcher, comme sur un plan solide, lorsqu'on me présenta un *phénomène* (*a*) d'une toute autre espèce.

(*a*) *Phénomène.* On appelle Phénomènes tous les effets qu'on observe

J'étois alors au *Louvre* (2) (*b*), dans la Salle d'Audience de M. le Duc de la Vrillière (alors M. le Comte de Saint-Florentin (*c*), où je converſois avec M. Caperonnier, Garde de la Bibliothèque du Roi, & avec M. Bernard de Vallabrègue, Secrétaire, Interprète du Roi pour les Langues Orientales. M. Galand, autre Interprète du Roi pour les Langues du Levant, s'approcha de nous

---

dans la Nature; mais ce nom convient plus particulièrement à ceux qui paroiſſent extraordinairement. Ce mot vient de Grec *Phaïnomèno*, j'apperçois.

(*b*) *Louvre*, Palais des Rois de France à Paris. Voyez le N°. 2. de mes Notes ou Remarques.

(*c*) En Janvier 1770.

& me demanda, au ſujet des Ventriloques, l'explication d'un effet très-ſingulier, qu'il ſe mit à nous raconter d'après M. Lionci (*d*), qui l'avoit ouï dire par M. Maloët, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, témoin oculaire & auriculaire.

Comme toute ſa narration tenoit du merveilleux, je lui répondis que je me garderois bien de renouveller l'hiſtoire de la *Dent d'Or* (3); qu'avant d'eſſayer quelque explication, il étoit néceſſaire de bien conſtater le fait, d'après des obſervations ſuivies & multipliées; & que, la choſe

---

(*d*) Commerçant de Marſeille, devenu fameux pour avoir occaſionné l'expulſion des Jéſuites de France en 1762.

une fois bien vue & bien entendue, je ne déſeſpérois pas de pouvoir remonter à la cauſe phyſique de cette eſpèce de prodige.

Pour ne manquer à aucune des précautions qui pouvoient aſſurer le ſuccès de mon projet, je fus trouver M. Lionci (*e*) : il me confirma le récit de M. Galand, & le fortifia de nouvelles circonſtances, dont je devois trouver les preuves chez M. Maloët, qui avoit vu, entendu & éxaminé le tout dans la ſource même.

M. Maloët, que je voyois pour la première fois, m'aſſura qu'il n'y avoit rien d'éxagéré dans le récit que l'on m'avoit fait, qu'il avoit été exprès ſur les lieux,

---

(*e*) Précautions contre les piéges.

pour en faire l'obſervation par lui-même, & que l'homme, dont on m'avoit parlé, étoit *Ventriloque* dans toute l'étendue du terme. Je dus même à ſa complaiſance quelques détails curieux, qui ne firent qu'accroître en moi le déſir de m'inſtruire.

A meſure que j'avançois dans mes recherches je découvrois de nouveaux Obſervateurs. M. l'Abbé Arnaud, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, & actuellement de l'Académie Françoiſe (*f*), avoit été témoin de quelques ſcènes fort réjouiſſantes, que le Ventriloque avoit données dans le Château de Saint-Germain-en-Laye. Il en avoit même obſervé une partie de la méchanique, & il m'encouragea

(*f*) En Février 1772.

fort à ſuivre un phénomène, dont l'éxiſtence n'étoit pas moins certaine, que digne de l'attention des Phyſiciens & de la curioſité des gens du monde.

Muni de toutes ces autorités, il ſemble que rien ne manquoit à ma conviction, & que j'aurois pu partir de-là pour imaginer un ſyſtême de cauſes, qui euſſent expliqué les effets ſurprenans, dont on verra bien-tôt l'expoſition.

Mais ſçavoir pour ſimplement raconter, & ſçavoir pour découvrir des cauſes, ſont deux manières abſolument différentes. La première n'éxige que des yeux, des oreilles, une langue; il n'eſt pas même néceſſaire que le fond en ſoit vrai, pourvu qu'il amuſe.

C'eſt toute autre choſe, quand on veut développer les reſſorts ſecrets, qui produiſent un effet.

S'il y a ſur-tout du merveilleux, comme dans ce cas-ci, il faut être en garde de tous côtés, examiner ſoi-même le ſujet du prodige en tous ſens, le mettre & le ſurprendre en différentes poſitions, le placer en différens lieux; en un mot, le dépouiller de tous les voiles, ſous leſquels un piége pourroit être tendu.

Très-peu de perſonnes s'occupent, & très-peu ſont à portée de s'occuper de pareilles recherches. Les ſujets s'en préſentent rarement, & même, pour en avoir vu, on n'en eſt ſouvent que mieux trompé. *Si je le voyois, ſi je l'entendois, je le croirois*, diſent preſque tous les hommes, qui entendent un récit de faits au-deſſus de leur imagination; mais le vrai Philoſophe (4) dit preſque toujours,

quand je le verrois, je ne le croirois pas : c'eſt qu'il n'a pas aſſez de préſomption, pour croire qu'on ne puiſſe pas le tromper.

En général, plus un effet, produit par l'homme, paroît au-deſſus de la puiſſance humaine, plus on peut prononcer avec ſureté, ou que cela n'eſt pas, ou que la cauſe en eſt plate ou puérile.

On a vu aſſez long-tems, & je crois que l'on peut voir encore, aux anciens Boulevards de Paris, des effrontés qui affirment très-poſitivement, & qui convaincront même, pourvu qu'on les paye, que leurs yeux percent à travers les corps les plus opaques ; qu'ils ont la faculté de voir, par éxemple, à travers une boîte d'or, d'argent, de bois, *&c.* bien fermée & bien cloſe, tous les changemens que l'on feroit

dans les différentes caſes ou cellules, dont elle ſeroit composée.

De plus, qu'ils ſont en état de dire, mot pour mot, toute la teneur d'une lettre que l'on écriroit à pluſieurs lieues de l'endroit où ils ſont, ſans qu'on la leur communiquât d'une manière quelconque; pourvu ſeulement qu'elle fût écrite en préſence d'une horloge de leur façon, qu'ils ont ſtilée, ſelon eux, à répéter, par ſa ſonnerie, tout ce que l'on auroit fait en ſa préſence.

Ce qu'il y a de ſingulier, ils font ce qu'ils diſent (*g*), & de plus ſingulier encore, c'eſt qu'ils le perſuadent, au point d'avoir fait dire à des hommes très-

(*g*) Mais il ne le font pas de la manière qu'on le croit.

éclairés, que ces ſortes de Gens *avoient découvert un nouvel Agent dans la Nature.* Au fond, cela n'eſt qu'un nouveau maſque, & encore la nouveauté peut en être très-légitimement conteſtée (5).

Je ne permettrai point à ma plume une digreſſion ſur les miſérables cauſes de ce faux merveilleux. Il ſuffit que cela nous ſerve à devenir très-circonſpects dans les jugemens que nous avons à porter ſur tout ce qui paroît ſortir ou ſort en effet des règles ordinaires de l'Art & de la Nature.

Par ce moyen le Public verra la tâche auſtère que je me ſuis impoſée, pour le compte que je vais bien-tôt lui rendre. Si je ſuis trompé, il conviendra, je l'eſpère, que j'ai acquis le ſeul droit de l'être, par toutes les peines que j'ai priſes de ne l'être pas.

Le Ventriloque, que j'avois à obſerver, ne ſe livroit pas à tout le monde. Je ne le connoiſſois point, & il ne m'avoit jamais vu. On ne le voyoit, & on ne l'entendoit point pour de l'argent. Son état & ſes ſentimens le mettoient au-deſſus de toute *ſéduction*. La ſupercherie entroit encore moins dans ſon caractère. On m'avoit beaucoup vanté ſa franchiſe. Rien ne pouvoit s'obtenir que de ſa complaiſance.

Je n'en fus pas moins ſcrupuleux. Comme je craignois toujours quelque machine, afin qu'on n'eût ni le deſſein ni le tems d'en préparer, je pris le parti, avant de me mettre en route, de lui écrire la Lettre ſuivante.





LETTRE

DE L'AUTEUR à M. S[t].-GILLE,

Marchand Epicier à S[t]-Germain-en-Laye.

J'AI besoin, Monsieur, d'instructions très-positives & très-précises sur un objet, dont vous êtes seul capable de donner de bonnes notions : mais, comme elles sont de nature à ne pouvoir être confiées au papier, voudriez-vous bien avoir la complaisance de me donner votre jour & votre heure, afin que je me transportasse où vous êtes, pour vous communiniquer le sujet de ce voyage, & recevoir en personne les réponses que votre politesse voudroit bien y faire. Cela demandera quelques détails : ainsi, je vous supplie,

Monſieur, de prendre un jour & une heure, qui n'apporteroient aucun dérangement dans vos affaires. Dès que vous aurez entendu mes propoſitions, je me perſuade que vous ne les trouverez point du tout indifférentes, & même que vous pourriez y prendre un très-vif intérêt. Je ſuis, *&c.* A Paris le 13 Février 1770.

Cette Lettre ne laiſſe rien échapper ſur l'objet que j'avois en vue. Adreſſée à un Commerçant, elle pouvoit tout-au-plus lui faire ſoupçonner quelques affaires d'intérêt, & l'éloignoit abſolument de l'idée d'une obſervation, que je voulois faire en ſa perſonne.

On peut me dire qu'il valoit mieux le ſurprendre, pour ne pas lui donner le tems de ſe recon-

noître : mais, par ma lettre, je m'aſſurois bien poſitivement de ſon éxiſtence, & faiſois tomber tout projet de m'en faire accroire, au cas que l'on eût voulu ſe jouer de moi par un conte fait à plaiſir. D'un autre côté, ſans cette précaution, il eût pu me refuſer tout net : comme cela arriva, en ma préſence, à un homme, qui le ſollicitoit pour le même ſujet que moi.

Cette attention de ma part me valut une réponſe on ne peut pas plus ſatisfaiſante. Elle me donnoit la liberté de prendre le jour & l'heure que je voudrois (*h*).

En arrivant chez lui deux jours après, je débutai par l'ouverture de mon projet, qui fut écouté & bien reçu dans le moment

---

(*h*) Le 15 Février 1770.

même. M. Saint-Gille me fit entrer dans une petite chambre au rez-de-chauſſée, (ce que l'on appelle, en termes de Marchand, une *Arrière-boutique*), & chacun de nous occupa un coin d'une petite cheminée qui nous chauffoit, une table à côté de nous. Nous étions ſeuls. Mes yeux ne quittoient pas ſon viſage, que je vis preſque toujours en face.

Il y avoit près d'une demie-heure qu'il me racontoit des ſcènes très-comiques, cauſées par ſon talent de Ventriloque, lorſque, dans un moment de ſilence de ſa part & de diſtraction de la mienne, je m'entendis appeller très-diſtinctement *M. l'Abbé de la Chapelle* (*i*); mais de ſi loin, & avec un ſon de voix ſi étrange,

---

(*i*) Obſervation faite ſur un Ventriloque.

que toutes mes entrailles en furent émues.

Comme j'étois prévenu, je crois, lui dis-je, que vous venez de me parler en Ventriloque. Il ne me répondit que par un sourire; mais, dans le tems que je lui montrois la direction de la voix, qui m'avoit paru venir du toît d'une maiſon oppoſée, à travers le plancher ſupérieur de celle où nous étions, je m'entendis dire bien diſtinctement, avec le même caractère & le même timbre qui venoit de me ſurprendre, *ce n'eſt pas de ce côté-là*; & alors la voix me parut venir d'un coin de la chambre, où nous faiſions à la fois l'expérience & l'obſervation, comme ſi elle fût ſortie du ſein de la terre même.

Je ne pouvois revenir de mon étonnement. La voix me parut

absolument anéantie dans la bouche du Ventriloque. Rien ne paroissoit changer sur son visage, qu'il eut pourtant soin, dans cette première séance (*k*), de ne me présenter que de profil, toutes les fois qu'il se mettoit à parler en Ventriloque.

Cette voix voltigeoit à son gré. Elle venoit d'où il vouloit; de même que l'on entend les *Esprits familiers*, qui se jouent de ceux qui y croient.

L'illusion étoit absolument complète. Tout préparé, tout en garde que j'étois contre, mes seuls sens ne pouvoient me désabuser; &, comme beaucoup de personnes sont bornées-là, où avec les pauvres jugemens d'une fausse éducation, on voit avec

(*k*) Le 17 Février 1770.

quelle facilité a pu s'établir l'opinion des Oracles, des Revenans, des Esprits familiers, j'ai presque dit des Apparitions, si elles n'étoient le produit de l'imagination, ou de quelque illusion d'optique. Mais nous reviendrons sur tout ceci dans le cours de cet ouvrage.

L'évocation de l'ombre de Samuel, réduite au simple prestige d'une Ventriloque, est un des premiers avantages que nous retirerons de cette recherche, contre le règne de la superstition, dont on va voir la destruction, poursuivie avec tant de zèle dans l'Écriture-Sainte.





NOTES ET REMARQUES SUR LE PREMIER CHAPITRE DU VENTRILOQUE.



1. *JE n'avois plus rien à imaginer ſur mon Scaphandre*...Le nom de *Scaphandre* vient des deux mots Grecs *Scaphè*, bateau, eſquif, & *Andros*, de l'homme (*), ils

(*) J'écris ici le Grec en lettres vulgaires, afin qu'il puiſſe être lu par tout le monde : car le Grec a des lettres qui lui ſont propres : *Scaphè* eſt traduit

ſignifient, dans leur aſſemblage, le *bateau de l'homme*, ou plutôt, *l'homme-bateau*, ſi l'on en veut faire un ſeul mot François ; parce qu'effectivement, avec cet habit, l'homme eſt comme un bateau, qui ſurnage tout droit ſur la ſurface des eaux, même lès plus profondes, dans leſquelles il plonge juſques vers la partie appellée vulgairement le *bréchet*, le *creux de l'eſtomach*, &, par les Anatomiſtes, *ſcrobiculus cordis*, le ſcrobicule du cœur.

Cet inſtrument, que j'inven-

---

en Latin par *vas oblongum*, & *ſpecies navium*, vaſe oblong & une eſpèce de vaiſſeaux ; *andros*, génitif d'*anèr*, *vir*, le mâle de la femme, dont le mot générique, pour ſignifier l'un & l'autre, eſt *anthropos*, *hic & hæc homo*, l'homme & la femme.

tai vers le commencement de 1765, eſt tout-à-fait propre à faire nager l'homme ſur le champ, ſans l'avoir jamais appris ; à lui procurer l'avantage de ſe tenir toujours debout, au milieu des eaux les plus profondes & les plus agitées, en les éloignant conſidérablement des organes de la reſpiration.

Avec ce Corſelet on peut avancer, à la nage, tout habillé, & ſe diriger en tous ſens, ſans le riſque d'être jamais ſubmergé, ſans aucun danger des effets de la crampe, ni de l'épuiſement des forces ; puiſque avec cela on peut s'arrêter quand & auſſi longtems que l'on veut.

Un des plus grands avantages de cette eſpèce d'armure contre les dangers des eaux, eſt de pouvoir y éxécuter, à la nage, toutes ſortes de manœuvres, avec ſu-

reté & facilité ; comme de boire, manger, lire, écrire, combattre avec toutes ſortes d'armes, charger le fuſil ou le piſtolet, tirer, tourner autour de ſoi-même le fuſil couché en joue, ſans en perdre la première poſition, ou en la changeant à volonté.

Cet habit permet au Soldat de combattre à la nage, ainſi qu'au ſortir de l'eau, ſans être obligé de s'en défaire. Il n'empêche point la manœuvre du Matelot, au milieu des plus grandes eaux. Sans bateau on peut avec cela pêcher dans la mer, & dans les fleuves les plus profonds : ſans parler de l'avantage ineſtimable de pouvoir ſe ſauver d'un naufrage, en tout tems ; de conſerver toute ſa tête, quand il y a lieu de le craindre, & de mettre à portée, lorſqu'on y eſt malheureuſement, d'attendre du ſecours,

pendant

pendant plusieurs jours, si cela est nécessaire.

Joignez à cela la douceur de pouvoir prendre, dans la belle saison, les bains froids en eau courante, non-seulement sans aucun risque d'être noyé ou submergé, mais encore avec le plaisir inexprimable, de voir passer sous ses yeux une infinité d'objets amusants, en se laissant aller à la dérive, les bras croisés, & se tournant de quel côté l'on veut, par la simple action de sa volonté.

Pour aider la progression, quand on est à flot, j'ai imaginé des nageoires très-fléxibles, en forme de pattes d'oie, dont on arme ses mains; &, quand elles sont occupées par des manœuvres, ou par quelque corps que l'on feroit obligé de tenir, j'ai trouvé un point fixe, moyennant lequel on peut marcher au

milieu des eaux les plus profondes, comme ſur un plan ſolide. Dans les différentes expériences que j'en ai faites publiquement, plus de dix mille perſonnes en ont été témoins.

On peut ſe revêtir de cet habit, en moins d'une minute, & s'en défaire de même. L'art d'en faire uſage coûte ſi peu, qu'en moins d'une heure on en ſçaura tout autant que les plus éxercés. On n'a qu'à en juger par la Lettre ſuivante, qu'un homme très-éclairé en ces matières, & fait pour l'être, a fait inſérer dans les papiers publics, depuis un mois ou ſix ſemaines (*).

(*) J'écris ceci le 26 Octobre 1770.





LETTRE DE M. D'ARTUS,

CAPITAINE AU CORPS DU GÉNIE, A HUNINGUE,

Sur les éxercices du Scaphandre,

Du 7 Septembre 1770.

MONSIEUR, il faut avouer que M. l'Abbé de la Chapelle a porté le *Scaphandre* au point de perfection désiré. Un habitant de cette Ville, peu instruit dans l'art de nager, mais zélé pour les découvertes utiles, a essayé, le mois dernier, dans le Rhin, un de ces instruments, que M. l'Abbé de la Chapelle a fait construire sur ses principes, & qu'il a eu la bonté de m'envoyer. Dès le second essai, ce Nageur novice

enhardi, ne s'eſt fait qu'un jeu de paſſer & repaſſer le Rhin, dans les endroits les plus larges & les plus profonds. Il en a parcouru, en deſcendant, un eſpace conſidérable, marchant dans l'eau debout, comme s'il y étoit porté par enchantement. Rien n'eſt plus agréable, Monſieur, que ce ſpectacle; Rien de plus utile que le fruit que l'on peut retirer de cette invention, pour la mer & pour bien des circonſtances de guerre, où il eſt eſſentiel de porter, à la hâte, un petit corps de troupes de l'autre côté d'un fleuve : mais c'eſt à l'Auteur à décrire lui-même, comme il ſe le propoſe, tous les avantages que l'on peut attendre de ſa découverte.

Extrait de l'Avant-Coureur, du Lundi 24 Septembre 1770.

Dès que cet ouvrage sur les *Ventriloques* sera fini, je me mettrai à en composer un sur la construction de ce Scaphandre, avec tout l'appareil qu'il comporte. J'y décrirai tous les usages, auxquels il me paroît utile, &, j'ose dire, nécessaire. J'y répondrai, à ce que j'espère, d'une manière satisfaisante, à toutes les objections que l'on m'a faites, & même à celles que l'on ne m'a pas faites.

Si j'ai différé si long-temps la production de l'ouvrage que je promets (*), c'est qu'on ne sçauroit être trop réservé sur la pu-

(*) Je commençai à m'en occuper en 1764, & j'en fis quelques expériences publiques en 1765 : mais il étoit alors fort éloigné du dégré de perfection, où je l'ai porté depuis.

blication des inventions d'une utilité publique, jusqu'à ce qu'elles aient acquis un dégré de perfection, qui leur assure l'estime des connoisseurs en ce genre.

Cette retenue m'a valu le bonheur de trouver, en 1769, l'art de marcher debout, avec le Scaphandre, dans les eaux les plus profondes; art que je cherchois depuis assez long-temps, & dont la découverte a mis le comble à toutes mes recherches là-dessus: car, quant-à-présent, mon imagination ne me laisse plus rien d'essentiel à désirer sur ce sujet. Ainsi, n'ayant plus aucun motif d'en différer la publication, je ferai ensorte qu'elle se fasse attendre le moins de temps qu'il sera possible.

2. *Louvre*. Palais des Rois de France, à Paris. Ce mot vient de *Lupara*, nom Latin d'un

Bourg appellé *Louvre*, à six lieues de Paris. Daviler, dans son Dictionnaire d'Architecture, dit que le Louvre a été ainsi appellé de l'Hôtel d'un Seigneur de *Louvre* en Parisis, lequel étoit à l'endroit où l'on bâtit le vieux Louvre.

Selon M. A. F. Jault, Docteur en Médecine, & Professeur en Langue Syriaque au Collége Royal, Éditeur & Correcteur du Dictionnaire étymologique de Ménage, édition de Paris en 1750, le sentiment le plus commun est que le nom de *Louvre* vient de *Lupus* Loup; & qu'il fut donné à ce Château, parce que c'étoit auparavant une ménagerie, où l'on gardoit des Loups. (*Voyez le Diction. Etym. de Ménage, édit. de* 1750.

3. *L'Histoire de la Dent d'Or...* Quoique ce soit une histoire usée pour les hommes instruits,

elle ſera toute neuve pour ceux qui ne le ſont pas ; & c'eſt aſſurément le plus grand nombre, auquel principalement notre travail eſt conſacré. J'en emprunte le fond & la forme de M. de Fontenelle, qui ſçait marier, ſi merveilleuſement bien, le ſérieux du Philoſophe avec l'enjouement de l'homme du monde.

Aſſurons-nous bien du fait, dit ce très-ingénieux Auteur, » avant que de nous inquiéter » de la cauſe. Il eſt vrai que cette méthode eſt bien lente pour la plupart des gens, qui courent naturellement à la cauſe & ſautent par-deſſus la vérité du fait : mais enfin nous éviterons le ridicule d'avoir trouvé la cauſe de ce qui n'eſt point.

Ce malheur arriva ſi plaiſamment, ſur la fin du ſiècle paſſé, à quelques Sçavans d'Allemagne,

que je ne puis m'empêcher d'en parler ici.

En 1593, le bruit courut que les dents étant tombées à un enfant de Siléſie, âgé de ſept ans ; il lui en étoit revenu une d'or, à la place d'une de ſes groſſes dents. *Horſtius*, Profeſſeur en *Médecine*, dans l'Univerſité de Helmſtad, écrivit, en 1595, l'hiſtoire de cette dent, & prétendit qu'elle étoit en partie naturelle, en partie miraculeuſe, & qu'elle avoit été envoyée de Dieu à cet enfant, pour conſoler les Chrétiens affligés par les Turcs. Figurez-vous quelle conſolation & quel rapport de cette dent aux Chrétiens ni aux Turcs ?

En la même année, afin que cette dent d'or ne manquât pas d'Hiſtoriens, Rullandus en écrivit encore l'Hiſtoire. Deux ans après Ingolſterus, autre Sçavant,

écrit contre le sentiment que Rullandus avoit de la dent d'or; & Rullandus fait aussi-tôt une belle & docte réplique. Un autre grand homme, nommé Libavius, ramasse tout ce qui avoit été dit de la dent d'or, & y ajoûte son sentiment particulier.

Il ne manquoit autre chose à tant de beaux ouvrages, sinon qu'il fût vrai que la dent étoit d'or. Quand un Orfèvre l'eut éxaminée, il se trouva que c'étoit une feuille d'or, appliquée à la dent avec beaucoup d'adresse: mais on commença par faire des livres, & puis on consulta l'Orfèvre. « Rien n'est plus naturel, ajoûte M. de Fontenelle, » que » d'en faire autant sur toutes sortes » de matières. *Voyez l'Hist. des Orac. édit. de 1698, p. 31 & suiv.*

4. *Le vrai Philosophe...* Autrefois on eût dit simplement le

Philosophe : mais, aujourd'hui, cette dénomination réveille souvent une idée de ridicule, & presque toujours celle d'un mauvais Citoyen. Fronder les usages établis dans le culte dû à la Divinité, mépriser les devoirs & les obligations ordinaires de la vie civile, se mettre au-dessus des règles de la décence & de la pudeur, rire de ces deux vertus, qui mettent tant de douceur & de charmes dans les mœurs, prendre des ridicules pour des raisons, & de l'esprit pour du bon sens & de la bonne conduite, parler en maximes indiscrètes, professer publiquement l'*Egoïsme* (*), oublier qu'on ne

(*) L'*Égoïsme* est l'amour-propre qui rapporte tout à soi-même. Ce mot vient du Latin *Ego*, moi, ma personne.

doit jouir de sa liberté qu'en en sacrifiant une partie, & par conséquent rompre les liens qui attachent les hommes entr'eux; voilà, en général, les caractères d'un assez grand nombre de personnages qui se donnent effrontément le titre de *Philosophe*; tître qu'on leur laisse par dérision, comme à des sujets bien dignes de mépris & de l'animadversion publique.

Qu'est-ce donc qu'un *vrai Philosophe*? Suivant l'étimologie du mot, c'est l'*Ami de la Sagesse*: cela vient des mots Grecs *Philos*, Ami, & *Sophia*, Sagesse. Nous ne dirons pas comme Boileau, que la sagesse est

. . . . Cette égalité d'ame
Que rien ne peut troubler, qu'aucun désir n'enflâme.

Mais tout ſimplement, *une bonne conduite dans le cours de la vie, s'il* eſt queſtion de morale, & de ce qui a fondé véritablement cette dénomination.

Car aſſez communément on donne le nom de *Philoſophes* à ceux qui s'appliquent à l'étude des Sciences, & qui cherchent toujours à remonter aux cauſes des effets qu'ils obſervent : & il ſemble que cette claſſe d'hommes devroit être plus ſage ou plus philoſophe que les autres : s'il eſt vrai, comme l'expérience le démontre, que nos habitudes déterminent communément nos actions, les hommes occupés à méditer, n'ont jamais le temps de troubler celui des autres; & c'eſt déjà un grand commencement de ſageſſe, de n'avoir pas le loiſir de faire du mal.

Mais, il y a plus. A force de

combiner des rapports, de rechercher la liaiſon des événemens, de courir après les cauſes des effets, il eſt comme impoſſible de ne pas faire quelque retour ſur ſoi-même & de ne pas ſe dire ſouvent : mon bonheur eſt entre mes mains ; mais il eſt auſſi en partie entre celles des autres. Un bon moyen, une voie ſûre d'avoir du plaiſir eſt d'en faire. Le bien-être s'augmente & ſe fortifie par le ſoin d'en procurer aux autres. Les intéreſſer à nous faire du bien, c'eſt être preſque ſûr d'en obtenir. Les petits préſens coûtent peu, & rendent beaucoup. Les égards attirent des égards. Le vrai Philoſophe va donc au-devant de ſes ſemblables. Il n'attend pas qu'ils lui faſſent du bien, il commence par leur en faire.

C'eſt une grande erreur de croire

qu'on ne peut y parvenir que par de l'argent ou par des denrées qui en font le prix. On a bientôt satisfait au simple nécessaire, au vrai physique. Les besoins de l'âme sont bien plus étendus : il lui faut de la justice, de l'équité, des égards, de la considération, de l'humanité, de la commisération, de bons conseils, *&c*. Elle ne trouvera ces trésors, que chez le vrai Philosophe. Lui seul sçait bien sentir; parce qu'il a appris à bien sentir. Le mot Latin *Sapere*, d'où l'on a tiré *Sapientia*, Sagesse, signifie avoir le goût fin : ce qui ne peut s'acquérir que par des comparaisons multipliées, qui nous mettent à portée de pouvoir discerner, en Physique, comme en Morale, le bon, le médiocre & le mauvais; & dans nos jugemens le vrai, le douteux & le faux.

Attendrez-vous ces avantages de l'homme ſans culture, qui ignore juſqu'aux moyens de ſe faire du bien à lui-même; parce qu'il ignore ceux de ne pas bleſſer les intérêts de ſes ſemblables? Une tête remplie de mots, comme un ſimple *Linguiſte* (*), ou chargée de faits, comme un pur Érudit, ne vous préſentera pas

---

(*) *Linguiſte.* Du Latin *Lingua*, Langue. On y trouve auſſi *Bilinguis*, qui a deux Langues. Un *Linguiſte* eſt donc un homme qui ſçait ou qui parle pluſieurs Langues, ſur-tout les Sçavantes, comme le Grec, l'Hébreu, le Syriaque, l'Arabe, le Chinois, *&c.* On ne trouve pas ce mot dans nos Dictionnaires François. Il me ſemble qu'on pourroit l'y mettre. Cela ne vaudroit-il pas mieux qu'une phraſe?

plus de reſſources. Vous ne trouverez donc ces ſublimes qualités que dans le vrai Philoſophe, c'eſt-à-dire, dans l'homme de bien éclairé, qui cherche à ſe rendre compte de tout, & tâche, dans tout ce qu'il voit, & dans tout ce qu'il ſent, à remonter aux cauſes des effets qu'il éprouve ou qu'il obſerve.

Il y a pourtant des gens qui appellent *Philoſophe*, un homme ſage, qui mène une vie tranquille & retirée, hors de l'embarras des affaires.

Le *vrai Philoſophe* n'eſt point un homme dégoûté, n'eſt point un homme inutile; il cherche, au contraire, ſes ſemblables, auxquels la Nature, la Société & la Raiſon lui ordonnent de faire du bien & d'en recevoir.

5. *La nouveauté peut en être très-légitimement conteſtée.* . . . .

La plûpart des petits prodiges, avec lesquels les Escamoteurs de nos jours ont charmé tant de gens, qui aiment à donner de l'argent pour qu'on les trompe, n'ont d'autre base que l'*aimant* & les *pièces fourrées*. Deux artifices que les Fripons connoissent depuis bien des siècles, eux qui sont de tous les temps.

L'aimant attire ou repousse le fer; mais, sans avoir d'action sur les autres métaux, il ne laisse pas de les pénétrer; c'est-à-dire, par éxemple, que si l'on enferme bien hermétiquement un morceau de fer dans une pièce d'or ou d'argent, placée dans la sphère d'activité de l'aimant, il paroîtra agir sur l'or ou l'argent, comme si c'étoit du fer. En pénétrant ces substances, il porte son impression sur le fer qu'elles renferment, & les fait paroître sou-

miſes aux mêmes loix que ce métal qui les entraîne.

Ce n'eſt pourtant qu'une apparence : car, ſi l'or ou l'argent bien dégagés du fer, ſont préſentés à la ſphère d'activité de l'aimant, cette pierre ne produira ſur ces métaux aucun effet d'attraction ou de répulſion.

Or on dit qu'une pièce d'or ou d'argent eſt *fourrée*, quand ſon extérieur eſt d'or ou d'argent, & que le dedans eſt d'un autre métal. La Syrène, qui fit tant de bruit, il y a quelques années, n'étoit, au fond, qu'une pièce fourrée. C'eſt une fraude de faux Monnoyeur, ſur laquelle tous les états ne ſçauroient trop avoir l'œil.

La *Platine* (*) eſt un huitième

(*) Platine, de l'Eſpagnol *Platina*, petit Argent, diminutif de

métal, dont on pourroit, sous ce rapport, singulièrement abuser ; mais je ne veux pas m'expliquer d'avantage là-dessus. Il y a tant d'âmes basses ! Elles ne pourroient, peut-être, que trop m'entendre.

Les hommes inconsidérés s'amusent à des jeux, dont ils ne voient pas les dangereuses suites.

Plata, Argent.... La Platine, dit M. Macquer, dans son Dictionnaire de Chymie, est une substance métallique analogue aux métaux parfaits, & sur-tout à l'or, avec lequel elle a un grand nombre de propriétés communes. Il n'y a pas encore quarante ans que ce métal est connu en Europe. On écrit ceci le 4 Février 1772. Voyez, sur cela l'excellent article de M. Macquer.

Apprendre à eſcamoter ne paroit d'abord qu'un paſſe-temps ; mais j'oſe affirmer que c'eſt une vraie école de Filoux.

Pour le ſuccès d'un projet quelconque, il faut le concours de deux facultés, le vouloir & le pouvoir. *Qui ne peut point le mal ne le fait point*; mais qui le peut eſt au moins tenté de le vouloir, & la Société a tout à craindre de ce côté-là. On doit chercher beaucoup plus à empêcher le mal qu'à le punir ; il faut donc en empêcher la poſſibilité : toute école qui en montre les moyens, ou tout talent qui en donne l'éxemple, doivent donc être abſolument proſcrits, comme une manufacture de déſordres publics.

C'eſt pourtant avec cela que l'on a opéré, de nos jours, tant

de merveilles aux yeux des ignorans de toutes les claſſes, & même de quelques Sçavans fameux, qui n'ont pas vu que, dans l'art de tromper, ils avoient le bonheur d'être eux-mêmes de très-pauvres gens.



CHAPITRE II.

De l'Évocation de l'Ombre de Samuel.

OBSERVATION ESSENTIELLE.

L'ÉGLISE A LAISSÉ LA LIBERTÉ DE PENSER ET D'ÉCRIRE A CE SUJET.

LE P. Calmet, dans sa Dissertation sur l'Apparition de Samuel à Saül, que l'on trouvera à la tête de son Commentaire sur le premier Livre des Rois, édition de 1724, dit, en termes formels, que « l'Église encore » aujourd'hui, par une discrétion » pleine de sagesse, souffre sur » cela une diversité d'opinions......

» Les uns veulent que l'Appari-
» tion de Samuel à Saül ſoit une
» fourberie de la Pythoniſſe, qui
» voulut tromper ce Prince, en
» lui perſuadant qu'elle voyoit
» Samuel, quoiqu'elle ne vît rien
» du tout. D'autres ſoutiennent
» que Samuel apparut véritable-
» ment, *&c.* »

Dom Calmet ſe diſpenſe de prouver ſon aſſertion; mais vous trouverez la preuve que l'Égliſe a laiſſé là-deſſus la liberté de penſer & d'écrire, dans la note de mes Remarques ſur le Chapitre VI du préſent ouvrage, où vous verrez, aſſez au long, qu'Euſtathe, un très-Saint Archevêque du quatrième ſiècle, & qu'un Prêtre Italien, nommé *Allazzi* (en Latin *Allatius*) Sçavant très-diſtingué dans le dix-ſeptième ſiècle, ont écrit exprès contre la prétendue évocation

tion de Samuel par la Pythonisse, & que les travaux réünis de ces deux Sçavans ont été imprimés à Lyon en 1629, avec Privilége, environ 66 ans après la fin du Concile de *Trente*, qui se tint en cette Ville depuis l'an 1545, jusqu'à l'an 1563.



LA PYTHONISSE *n'a pu évoquer ce Prophête. Caractères d'une* VRAIE VENTRILOQUE.

SAÜL (*a*), Roi & Général des Israëlites (1), craignant d'être accablé par l'armée des Philistins (2), consulta Dieu sur le succès de ses armes en cette occasion. Les

(*a*) 1055 ans avant Jésus-Christ.

Songes, les Prêtres, les Prophêtes, rien ne l'inſtruiſit. Samuel (3), mort depuis environ deux ans, ne le ſoutenoit plus par la ſageſſe de ſes conſeils. Ce Prince en fut ſi troublé qu'il en perdit le jugement.

Le métier de Devin, de Devinereſſe, de Magicien, de faiſeur de ſortiléges, de Nécromantienne (4), &c. étoit défendu aux Iſraëlites, ſous peine de mort (*b*). « N'allez point chercher des Magiciens, dit le Lévitique ; ne » conſultez point les Devins ; de » peur que le commerce de ces » gens ne vous corrompe ».

Cette défenſe eſt bien plus poſitive dans le Deutéronome (*c*).

(*b*) Lévitique, Chap. 19. v. 31.

(*c*) Chapitre 18. v. 10 & ſuiv.

« Qu'il ne ſe trouve perſon-
» ne parmi vous qui conſulte
» les Devins, ou qui obſerve
» *les* Songes, les Augures,
» *&c*; perſonne qui faſſe mé-
» tier de ſortiléges, d'enchan-
» tements, ou qui conſultent
» ceux qui ont l'eſprit de Py-
» thon (5), *leſquels ſe mêlent de*
» deviner; perſonne enfin qui in-
» terroge les morts, pour appren-
» dre d'eux la vérité; car le Sei-
» gneur a en abomination toutes
» ces choſes, & il exterminera
» tous ces gens-là, à cauſe de
» ces ſortes de crimes ».

Saül venoit lui-même d'en renouveller l'Édit dans ſes États, & de chaſſer les Magiciens & les Devins de ſon Royaume (*d*).

(*d*) Livre premier des Rois, Chapitre 28

Brûlant du désir de faire observer les Loix du Seigneur, il chassa toutes ces sortes de gens, dont l'art trompeur répand la superstition & le désordre dans les États.

Cependant il quitte son camp de nuit, il se déguise & va consulter, à quelques lieues de-là, une Pythonisse ou plutôt une Nécromantienne, laquelle, pour se soustraire à la sévérité des Loix contre les Devins, s'étoit retirée au pied de la montagne Gelboë, au haut de laquelle campoit l'armée de Saül.

Évoquez-moi le Prophête Samuel, lui dit le Roi, & tout-à-coup la Pythonisse jettant un grand cri, déclara qu'elle voyoit des Dieux qui s'élevoient de la terre. Saül ne voyoit rien. Quelle est la forme de ce que vous

voyez, ajoûta le Roi ? Un Vieillard avec un manteau, répartit la Pythoniſſe.

Saül, qui mouroit d'envie de reconnoître Samuel, ne s'aviſa pas de douter de la préſence du Prophête. Dans l'aliénation de ſon eſprit, *il révèle toutes ſes craintes*, & demande ce qu'il doit faire. On lui répond qu'il va être battu par les Philiſtins, & que le Sceptre lui ſera enlevé.

Prédiction, aſſurément, bien aiſée à faire à un Général qui a perdu la tête. D'un autre côté tout le monde ſçavoit que, dans la défaite des Amalécites, *Saül* n'avoit pas éxécuté ponctuellement l'ordre du Seigneur : on pouvoit donc prédire, à coup ſûr, ſans autre ſcience que celle des circonſtances actuelles, quelle feroit la deſtinée d'un Prévarica-

teur envers ſon Maître; & d'un homme, déjà vaincu par la crainte, qu'il alloit mener à la boucherie toute ſon armée.

Ainſi la Pythoniſſe ne fit montre d'aucun ſçavoir extraordinaire. Le cri qu'elle jetta n'étoit qu'un jeu, pour préparer l'imagination de Saül au grand Arrêt qu'il alloit entendre, ou plutôt pour y jetter un nouveau déſordre, qui l'empêchât de réfléchir ſur toute cette momerie.

Mais enfin, ſi Saül ne vit rien, il entendit quelque choſe, (la Bible eſt bien formelle là-deſſus), & il n'y reconnut point la voix de la Pythoniſſe.

J'ai déjà dit que les Ventriloques avoient deux voix abſolument différentes, une d'uſage ou à l'ordinaire, & l'autre d'un timbre tout-à-fait étrange, te-

nant du merveilleux, & bien propre à jetter la terreur dans l'âme.

Quand on possède bien l'art de rendre cette voix, elle vient d'où & avec le caractère que l'on veut ; du fond de la terre, & avec des tons lugubres ou lamentables, quand on fait parler des morts ; du creux de l'estomach, si l'on veut produire des sons ou prononcer des mots grêles, sourds ou étouffés; du sein de l'air même, & d'un ton éclatant, lorsqu'il s'agit d'une menace ou d'une révélation divine : en un mot, on fait voltiger cette voix, & on lui donne un caractère approprié aux besoins ou aux circonstances.

La Pythonisse ne pouvoit faire autre chose. L'avenir ni même le passé (sans une instruction préliminaire) ne se présentoient point

aux Devins d'aucune eſpèce : « Qu'ils viennent, dit Iſaïe (e), » qu'ils nous prédiſent ce qui doit » arriver, & qu'ils nous faſſent » ſçavoir les choſes paſſées, & » nous les écouterons, avec at- » tention, de cœur & d'eſprit ».

Quant à l'évocation des morts, c'eſt une inſigne ſupercherie, aux termes de la Bible même. « Dieu » a en abomination ces Nécro- » mantiens, dit le Deutérono- » me (f), & il les exterminera » à cauſe des crimes de leur art » même, qui n'étoit que men- » ſonge ou illuſion.

D'ailleurs, Dieu, interrogé de toutes les manières par Saül,

(e) Chapitre 41. v. 22. & 23.

(f) Chapitre 18. v. 10 & ſuiv.

n'avoit voulu lui rien révéler. Auroit-il permis qu'une pauvre chétive créature, qui ne ſçait pas même ſe tirer d'un état vil & abject, ou que le Démon, ſon plus mortel ennemi, eût fait ce qu'il n'avoit pas voulu faire lui-même?

De plus, prédire à *Saül* qu'il alloit être battu, c'étoit lui ouvrir une voie de ne l'être pas, ſoit en fuyant avec ſon armée, ſoit en dérobant ſa ſeule perſonne au coup dont on le menaçoit, & ôter par-là au motif de le chaſſer du Thrône la plus grande partie de ſon poids: indiſcrétion peu concevable, même dans des chefs ordinaires, qui euſſent dédaigné le Gouvernement de Saül.

D'un autre côté, en chaſſant les Devins & les Nécromantiens

des terres d'Ifraël, en les condamnant à mort, lorfqu'ils étoient convaincus de faire profeffion de leur art, on avoit eu pour objet de détruire une fuperftition, qui affoibliffoit le culte dû au vrai Dieu, qui ôtoit une partie de leur confidération aux vrais Prêtres, dont la puiffance fe trouvoit contre-balancée par des hommes fans miffion légitime, dont les miracles apparents pouvoient jetter le trouble dans l'État, & apportoient infailliblement à leurs pieds la fortune des fujets.

Or c'eût été infailliblement donner le plus grand caractère de vérité à un Art, réputé abominable, que de lui laiffer une pareille puiffance fur les corps & les efprits; puiffance, dont la démonftration eût été fans ré-

plique, & à laquelle on n'auroit pu reprocher, avec fondement, ni artifice ni illusion, si l'évocation eût été réelle.

Ainsi la contradiction eût été manifeste d'avoir ordonné d'exterminer des gens, sous le motif ou le prétexte que leur art n'étoit que *séduction ou fourberie*, tandis que, dans le fait & par une démonstration irrésistible, leur pouvoir eût été, en ce cas, à l'égal de la Puissance Divine. Il n'y a donc pas eu de véritable évocation du fait de la Pythonisse, aux termes mêmes de l'Écriture-Sainte, dont il ne faut que rapprocher les passages.

Que cette évocation n'étoit qu'une pure supercherie de la Pythonisse, cela est démontré par la pratique même de la Nécromantie. Elle étoit fort en

usage chez les Grecs, & surtout chez les Thessaliens. Ils arrosoient de sang chaud le cadavre du mort, dont ils vouloient évoquer l'âme, & prétendoient qu'ensuite il leur donnoit des réponses certaines sur l'avenir.

Ceux qui les consultoient devoient auparavant avoir fait les expiations prescrites par le Magicien, qui présidoit à cette cérémonie, & sur-tout avoir appaisé par quelque sacrifice les mânes du défunt, lequel, sans ces préparatifs, demeuroit constamment sourd à toutes les questions qu'on pouvoit lui faire. Voyez *Buxtorf. Antiq. Grecq. & Rom.*

Mais, suivant le Texte de l'Écriture, il n'y a ni cadavre ni arrosement de sang de la part de la Pythonisse; & Saül, de son côté, ne fait ni purifi-

cations, ni expiations, ni ſacrifices. Il prend ſon parti ſur le champ, arrive à l'improviſte, conſulte, fait évoquer, entend, ne voit rien, ſe proſterne, ſe remet, mange, & part la même nuit de ſon arrivée.

Concluons donc, en récapitulant ce qu'il y a d'eſſentiel, que l'art des Ventriloques, ſatisfaiſant à toutes les conditions de la queſtion préſente, a été véritablement employé en cette occaſion par la Pythoniſſe. Il eſt ſimple & ne demande aucun appareil; auſſi le Roi, arrivé bruſquement, trouve la Nécromantienne toute prête, contre les règles de ſon art. Il eſt peu commun; & par-là très-propre à exciter l'admiration. On n'y voit aucune action, mais on entend parfaitement bien; c'eſt préci-

sément ce qui arrive à Saül ; il ne voit rien, il ne fait qu'entendre. La voix prend le timbre, & sort de l'endroit que l'on veut ; elle peut donc être la cause d'une illusion complette. Il n'y a rien de plus dans toute cette affaire de Saül avec la Pythonisse : c'étoit donc, ou, au moins, il y a toutes les apparences que c'étoit une vraie Ventriloque.

Cependant, comme des vraisemblances ne sont pas des certitudes, & que l'Église a laissé la liberté de penser & d'écrire à ce sujet, ainsi qu'on l'a dit, & que l'on en a vu la preuve à la tête de ce Chapitre, je ne vois pas que l'on doive désapprouver le sentiment de ceux qui apperçoivent véritablement du miraculeux dans ce trait de l'histoire de Saül, non pas du fait de la

Pythoniſſe, impuiſſante & chétive créature, mais par une permiſſion Divine, pour des raiſons cachées dans la profondeur de ſes Décrets.

Et ce trait ſeroit d'autant plus remarquable, qu'il démontreroit, *par le fait même*, *l'immortalité de l'âme*, que tant de prétendus Philoſophes affectent de révoquer en doute.

De peur que l'on ne m'accuſe de n'avoir pas rendu fidèlement tout le fond de l'hiſtoire concernant l'Évocation de l'Ombre de Samuel, on n'a qu'à lire le N°. 6 de mes Notes, Chapitre II. J'y rapporte tout le Chapitre XXVIII du premier Livre des Rois, où ce fait eſt décrit dans toutes ſes circonſtances.

Nous allons voir ſe ranger tout naturellement dans cette même claſſe les oracles fameux, qui ont gouverné ſi long-temps le monde.





NOTES
ET
REMARQUES
SUR LE SECOND CHAPITRE DU VENTRILOQUE.



1. *SAül, Roi & Général des Ifraëlites.* Avant lui le Peuple d'Ifraël n'avoit eu que des Juges. Il étoit fils de *Cis*, de la Tribu de Benjamin. Il fut facré par le Prophête Samuel, & reconnu le premier Roi d'Ifraël, vers l'âge de quarante ans, l'an du Monde 2909, avant J. C. 1091. Il eut à combattre l'armée des

Philiſtins, campés à Sunam, dans la Vallée de Jézraël, l'an du Monde 2949, avant J. C. 1051, & il fut ſe poſter ſur les montagnes de Gelboë, où, après avoir perdu la victoire, il ſe tua lui-même vers l'âge de quatre-vingts ans, dont il en avoit règné quarante ſur le peuple d'Iſraël.

2. *Philiſtins*.... C'étoient des Étrangers pour les Iſraëlites, venus, ſelon l'opinion de quelques Critiques, de Crète ou Candie, Iſle de la Méditerranée, au Sud de l'Archipel. Ils s'étoient établis dans la Judée par la force des armes. Quoiqu'ils ne poſſédaſſent qu'une aſſez petite partie de ce pays, le long des Côtes de la Méditerranée, depuis Gaze juſques vers Lydda, le nom de *Paleſtine*, donné à toute cette contrée, eſt venu des *Philiſtins*, ſelon quelques Auteurs : tant

furent grands les ſuccès, qu'ils eurent fort long-temps contre le Peuple de Dieu, qu'ils défirent complètement ſur la fin du règne de Saül. Goliath, vaincu par David dans un combat ſingulier, étoit de cette nation, *&c. Diction. de la Bible, par Calmet*, au mot PHILISTINS.

3. *Samuel*, fils d'Elchana & d'Anne, de la Tribu de Lévi, & de la famille de Caath, fut Prophête & Juge d'Iſraël, pendant pluſieurs années. Il naquit l'an du monde 2849, avant J.C. 1151 ans. Tout Iſraël le reconnut pour Juge, & pour Gouverneur du Peuple l'an du monde 2888, avant J. C. 1112 ans. Il mourut âgé de 98 ans, environ deux ans avant la mort de Saül, l'an du monde 2947, avant J. C. 1053 ans. Samuel avoit eu des liaiſons très-intimes

avec ce Premier Roi d'Iſraël... *Diction. de la Bible par Calmet*, au mot SAMUEL.

4. *Nécromantienne*... On appelloit ainſi celles qui faiſoient profeſſion de *Nécromantie*. Ce mot, composé des deux mots Grecs *Nécros*, Mort, & *Mantéia*, Divination, ſignifie la *Divination par les Morts* : c'étoit une Magie noire, qui conſiſtoit à évoquer les âmes des Trépaſſés, pour en apprendre l'avenir. Cette eſpèce de ſuperſtition eſt fort ancienne. On en étoit ſi entêté du temps de Moïſe, on trompoit par-là tant de bonnes gens, qu'il ſe crut obligé de défendre, ſous peine de mort, la prétendue évocation des Morts.

5. *L'eſprit de Python*....Les Grecs donnent à Apollon le ſurnom de *Python*, parce qu'il

tua le *Serpent Python*. Et, comme Apollon est considéré comme le Dieu de la Divination & des Oracles, on dit que ceux qui ont le don de prédire l'avenir, sont remplis de l'*Esprit de Python*. Les *Septante* & la *Vulgate* (*) se sont souvent servis de cette expression, pour marquer les Devins, les Magiciens, les Ventriloques ou ceux qui parloient du ventre.

Il y avoit dans toutes ces sortes de gens beaucoup de friponnerie, d'imagination, d'opération du Diable, dit le P. Calmet. Dieu avoit défendu, sous peine de mort, comme on l'a vu plus haut, de consulter ces

---

(*) On verra, Note sur le Chapitre VI, ce que c'est que *Septante* & *Vulgate*.

ſortes de Devins. Saül les chaſſa, & les extermina des Terres d'Iſraël ; & pourtant, après cela, il eut la foibleſſe d'aller conſulter une *Pythoniſſe*. Moïſe veut qu'on lapide ceux qui ſeront remplis de l'*Eſprit de Python*.

Le terme Hébreu *ob* ou *oboth*, que l'on traduit par *Python*, ſignifie auſſi un *outre* ou *vaſe* de peau, où l'on mettoit des liqueurs. Peut-être a-t-on donné ce nom aux Devins, parce que, dans le moment qu'ils étoient remplis de leur enthouſiaſme, vrai ou feint, ils s'enfloient ou groſſiſſoient comme un *outre*, & qu'on leur entendoit tirer leurs paroles comme du creux de leur eſtomach : d'où vient que les Latins les appelloient *Ventriloqui*, Ventriloques, & les Grecs *Engaſtrimythoi*, c'eſt-à-dire, gens qui parlent du ventre.

Iſaïe dit, Chapitre XXIX, que Jéruſalem affligée & humiliée parlera comme du creux de la terre, ainſi qu'une Pythoniſſe. Elle gémira & tirera ſes paroles comme du fond d'une caverne.

Diodore de Sicile (Livre 16.) raconte qu'à Delphes il y avoit une certaine *foſſe*, d'où ſortoit une vapeur qui troubloit les ſens. Un Berger ayant remarqué que les chèvres qui en approchoient & qui regardoient dedans, commençoient d'abord à ſauter & à crier d'une manière différente de leur cri ordinaire, voulut en approcher lui-même, & ayant regardé dedans, il fut ſaiſi d'un enthouſiaſme, qui lui fit prédire les choſes futures.

Au bruit de cette merveille, tout le monde voulut en approcher & regarder dedans, & tous

étoient saisis de cet esprit de Prophétie : mais, comme plusieurs, étant violemment agités de cette vapeur, tomboient dans ce précipice, on jugea à propos d'établir une femme pour Prophétesse, laquelle exerceroit seule la fonction de rendre les Oracles; &, de peur qu'elle ne tombât dans ce trou, comme les autres, on lui fabriqua une espèce de siége à trois pieds, sur lequel elle se tiendroit, lorsque recevant la vapeur, elle seroit saisie de l'enthousiasme, & prédiroit l'avenir. On appella depuis cette machine un *Trépied*, qui devint un instrument sacré pour les Sacrifices, & la Prophéteisse fut nommée *Pythienne*. Telle fut l'origine de l'Oracle de Delphes.

On raconte aussi que le plus ancien Temple de Delphes n'étoit bâti que de branches de lauriers.

lauriers. On le composa ensuite de cire & d'aîles d'abeilles ; enfin on le fit de Bronze. Les Mythologues prétendent qu'un Dragon, nommé *Python*, gardoit l'entrée, d'où Thémis prononçoit les Oracles ; qu'Apollon, y étant venu, tua le Dragon à coups de flèches : ce qui lui fit donner le nom d'*Apollon Pythien*.

D'autres disent que le Serpent Python fut produit par la Terre, après le déluge de Deucalion ; que Junon se servit de ce monstrueux Dragon, pour empêcher l'accouchement de Latone, fille aînée de Jupiter ; ce qui l'obligea de se sauver dans l'Isle d'*Astérie*, nommée depuis *Délos*, où elle mit au monde Apollon & Diane ; que *Python* ayant attaqué ces deux enfans dans le berceau, Apollon le tua à coups de flè-

ches, d'où lui vint le nom de *Pythien* ; &, en mémoire de quoi, l'on inſtitua les Jeux *Pythiques*. De-là vint auſſi qu'on donna le nom de *Pythoniſſe* aux femmes qui prédiſoient l'avenir, *&c.*

Je ſuis bien las de tranſcrire ; & je ſerois bien honteux de préſenter toutes ces ſornettes, ſi je ne ſçavois pas que la plûpart des hommes ſe repaiſſent, comme les enfans, des contes de *ma mere l'oie*, & que leur hiſtoire n'eſt, en grande partie, que celle de leurs abſurdités, de leurs ridicules, de leurs ſottiſes, trop heureux ſi l'on n'étoit pas forcé de dire, de leurs atrocités. *Voyez le Diction. de la Bibl. du P. Calmet*, au mot PYTHON.

6. Je prie le Lecteur de bien peſer ſur les principes que j'ai

établis dans le texte, & de lire attentivement le vingt-huitième Chapitre du premier Livre des Rois, que je vais mettre tout entier ſous ſes yeux, d'après la traduction tirée des Commentaires de la Bible, par le P. Calmet.





CHAPITRE XXVIII,

DU PREMIER LIVRE DES ROIS.

EN ce temps-là les Philistins assemblèrent leurs troupes, & se préparèrent à combattre contre Israël : alors Achis dit à David : assurez-vous que je vous mènerai aujourd'hui à la guerre, vous & vos gens. David lui répondit : vous verrez maintenant ce que votre serviteur fera; & moi, lui dit Achis, je vous confierai pour toujours la garde de ma personne.

Or Samuel étoit mort, tout Israël l'avoit pleuré, & il avoit été enterré dans la Ville de Ramatha, lieu de sa naissance, &

Saül avoit chassé les Magiciens & les Devins de son Royaume.

Les Philistins, s'étant donc assemblés, vinrent se camper à Sunam. Saül, de son côté, assembla toutes les troupes d'Israël, & vint à Gelboë, & ayant vu l'armée des Philistins, il fut frappé de frayeur; & la crainte le saisit jusqu'au fond du cœur. Il consulta le Seigneur; mais le Seigneur ne lui répondit ni par songes, ni par les Prêtres, ni par les Prophêtes.

Alors il dit à ses Officiers: cherchez moi une femme, qui ait un *Esprit de Python*; afin que je l'aille trouver, & que je la consulte. Ses serviteurs lui dirent: il y a, à Endor, une femme qui a un *Esprit de Python*: Saül se déguisa donc, changea d'habit, & s'en alla, accompa-

gné de deux hommes ſeulement. Il vint la nuit chez cette femme, & lui dit : conſultez pour moi *l'Eſprit de Python*, & évoquez-moi celui que je vous dirai. Cette femme lui répondit : vous ſçavez tout ce qu'a fait Saül, & de quelle manière il a exterminé les Magiciens, & les Devins de toutes ſes terres. Pourquoi donc me tendez-vous un piége pour me perdre ? Saül lui jura, par le Seigneur, & lui dit : vive le Seigneur ; il ne vous arrivera de ceci aucun mal.

La femme lui dit : qui voulez-vous voir ? il lui répondit : faites-moi venir Samuel. La femme ayant vu paroître Samuel, jetta un grand cri, & dit à Saül : pourquoi m'avez-vous trompée ? car vous êtes Saül. Le Roi lui dit ne craignez point. Qu'avez-vous

vu? J'ai vu, lui dit-elle, des Dieux qui ſortoient de la terre.

Saül lui dit : comment eſt-il fait? c'eſt, dit-elle, un vieillard couvert d'un manteau. Saül reconnut donc que c'étoit Samuel, & lui fit une profonde révérence, en ſe baiſſant juſqu'à terre. *Samuel* dit à *Saül* : pourquoi avez-vous troublé mon repos, en me faiſant évoquer? Saül lui répondit : je ſuis dans une étrange extrémité, car les Philiſtins me font la guerre, & Dieu s'eſt retiré de moi. Il ne m'a point voulu répondre ni par les Prophêtes, ni par ſonges : c'eſt pourquoi je vous ai fait évoquer, afin que vous m'appreniez ce que je dois faire.

Samuel lui dit : pourquoi vous adreſſez-vous à moi? puiſque le Seigneur vous a abandonné, &

qu'il a paſſé à votre rival ? car le Seigneur vous traitera comme je vous l'ait dit de ſa part. Il déchirera votre Royaume, & l'arrachera de vos mains, pour le donner à un autre, c'eſt-à-dire, à David votre gendre.

Parce que vous n'avez ni obéi à la voix du Seigneur, ni éxécuté l'arrêt de ſa colère contre les Amalécites : c'eſt pour cela que le Seigneur vous envoye aujourd'hui ce que vous ſouffrez. Il livrera même Iſraël avec vous entre les mains des Philiſtins. Demain vous ſerez avec moi, vous & vos fils ; & le Seigneur abandonnera aux Philiſtins le camp d'Iſraël.

Saül tomba auſſitôt, & demeura étendu ſur la terre ; car les paroles de Samuel l'avoient effrayé, & les forces lui man-

quèrent, parce qu'il n'avoit point mangé de tout ce jour-là. La Magicienne vint à lui dans le grand trouble où il étoit, & elle lui dit : vous voyez que votre servante vous a obéï, & que j'ai exposé ma vie pour vous, & que je me suis rendue à ce que vous avez désiré de moi. Ecoutez donc aussi votre servante, & souffrez que je vous serve un peu de pain; afin qu'ayant mangé, vous repreniez vos forces, & que vous puissiez reprendre votre chemin.

Saül le refusa, & lui dit : je ne mangerai point : mais ses serviteurs & cette femme le contraignirent de manger; & s'étant enfin rendu à leurs prières, il se leva de terre & s'assit sur le lit. Or cette femme avoit dans sa maison un veau gras, qu'elle alla tuer aussitôt. Elle prit de la fa-

rine, la pétrit, & elle en fit du pain ſans levain, qu'elle ſervit devant Saül & ſes ſerviteurs. Après donc qu'ils eurent mangé, ils s'en allèrent, & marchèrent toute la nuit. *Fin du vingt-huitième chapitre du premier Livre des Rois.*

Si l'on veut ſe donner la peine de réfléchir ſur tout ce chapitre, on y verra d'abord, ſuivant l'opinion de quelques-uns, une contradiction manifeſte, & tous les caractères d'une vraie ſuppoſition. L'art des Nécromantiens n'eſt que tromperie & illuſion, ſuivant le Deutéronome & le Lévitique, & cependant ici ils ſçauroient véritablement évoquer les morts en corps & en âme : mais on ſoutient que la contradiction s'évanouit, quand on conſidère que toute cette hiſtoire n'a d'au-

tre baſe que le manège de la Pythoniſſe. Il n'y a qu'elle, dit-on, qui voit Samuel, & ſes prédictions ſont très-vulgaires. Un Général, vaincu par la crainte & la conſternation, l'eſt déja par ſes ennemis. Elle reconnut Saül malgré ſon déguiſement; mais ceux qui lui avoient indiqué cette femme, pouvoient auſſi l'avoir inſtruite en entrant. Il étoit d'une fort haute ſtature, & par conſéquent fort remarquable. Puiſqu'il changea d'habit, de peur d'être reconnu, elle le connoiſſoit donc, ou tout au moins les habits Royaux : ainſi elle pouvoit l'avoir entendu parler. On ne dit point qu'il déguiſa ſa voix vis-à-vis d'elle : or perſonne n'ignore que tous les maſques du monde ne cacheront jamais un homme, qui

ſe fera entendre avec ſa voix ordinaire.

Cependant Jéſus, fils de Sirach, Auteur de l'Eccléſiaſtique, livre de l'Ecriture Sainte, reconnu & déclaré canonique par le Concile de Trente, paroît regarder comme réelles l'évocation, l'apparition, les réponſes & les prédictions de l'Ombre de Samuel, dans l'éloge qu'il fait lui-même de ce Prophête. « Il » mourut enſuite, dit cet Au- » teur, *Chapitre 46. verſ.* 23; il » parla au Roi, & lui prédit la » fin de ſa vie. Il hauſſa ſa voix » pour prophétiſer la ruine du » peuple, en punition de ſon » impiété ».

C'eſt ſur ce fondement que le P. Pierre le Brun, Prêtre de l'Oratoire, dans ſon Recueil de Pièces, pour ſervir de ſupplémen-

à l'Hiſtoire des Pratiques ſuperſtitieuſes, *p.* 10. *du* 4e *T. in*-12. *Edit. de Paris, en* 1737, ſe déclare pour la réalité de l'apparition de Samuel en ces termes : « comme le Livre de l'Eccléſiaſtique n'a pas toujours été re» connu pour canonique, non plus » que l'Apocalypſe & l'Epître aux » Hébreux, je ne m'étonne pas » que des Auteurs Eccléſiaſtiques » aient douté & même nié que » Samuel ait paru lui-même : mais, » depuis qu'il n'eſt plus permis à » un Catholique de douter de la » vérité de ce Livre, il ne doit » être permis non plus de dou» ter que Samuel n'ait paru ».

M. l'Abbé du Guet, dans ſon *Inſtitution d'un Prince*, imprimée en 4 volumes *in*-12, à Leyde, en 1739, dit auſſi, *p.* 497 *du troiſième livre* « que Dieu ſe ſert, » pour avancer le chatiment de

» Saül, de l'Ombre de Samuel ;
» qui lui prédit ſa défaite & ſa
» mort ».

Ainſi, M. du Guet regarde comme très-réelles l'évocation, l'apparition, & les prédictions de l'Ombre de Samuel.

Il faut que je me donne des bornes à ce ſujet. Le nombre des Écrivains Eccléſiaſtiques, qui ont écrit & opiné ſur ce Chapitre, comme Mrs. le Brun & du Guet, eſt très-conſidérable. Je vais donc répondre à tous en très-peu de paroles.

C'eſt un principe reçu, en matière de dogme, que toutes les fois qu'un paſſage de l'Écriture Sainte n'exprime pas, formellement & en propres termes, qu'il y eſt queſtion d'un fait, auquel il paroît avoir rapport, on n'eſt pas obligé de croire que ce fait y ſoit véritablement indiqué :

car cela pourroit regarder quelques autres Livres de l'Ecriture Sainte qui feroient perdus; comme il y en a véritablement : mais le paſſage de l'Eccléſiaſtique, que l'on vient de citer, n'énonce point expreſſément l'évocation de l'Ombre de Samuel; on *n'eſt donc pas obligé de croire* que ce ſoit là préciſément le but de l'Ecrivain ſacré.

On eſt d'autant plus fondé à affirmer le contraire, que, ſelon d'autres paſſages, l'art des Nécromantiens n'eſt qu'un art d'impoſture, abominable & proſcrit ſous peine de mort: mais, en ſuppoſant la réalité de l'évocation, on lui donne le plus grand crédit, & il eſt impoſſible à ceux qui en ſont témoins de n'y pas reconnoître une puiſſance au-deſſus de la Nature. On ne ſçauroit donc ſauver cette con-

tradiction apparente, qu'en attribuant à la Pythonisse la faculté des Ventriloques modernes. Ce qui explique & concilie tout d'une manière très-simple.

Je viens de dire *les Ventriloques modernes*; non pas que les anciens Ventriloques n'eussent, comme ceux de nos jours, la faculté de faire croire que leurs paroles venoient de loin; mais c'est qu'elle n'avoit point été reconnue, & encore moins expliquée. Ce qui donnoit à ce prestige un caractère d'inspiration divine ou de vrai miracle : on ne peut pas s'aviser de rechercher la cause de ce que l'on ne soupçonne pas même éxister dans la Nature.

On sçavoit bien, du temps de Moïse, & bien après lui, du temps d'Hippocrate, que quelques personnes avoient la faci-

lité, ſans ouvrir les lèvres ni la bouche, de prononcer des paroles grêles, ſourdes & étouffées, comme du ſein de leurs entrailles : ce qui leur fit donner le nom de *Ventriloques* ou *d'Engaſtrimythes* : mais on n'avoit jamais penſé qu'elles puſſent les faire venir de plus de cent toiſes, ſi elles le vouloient.

Ainſi l'on a donné le même nom à des effets totalement différents. Des anciens, même habiles, ont dû y être trompés. Ils ne connoiſſoient point aſſez les Loix de l'Acouſtique, ni la Métaphyſique des cauſes de nos jugements d'habitude. Des ſiècles aſſez modernes, mais auſſi ignorants ſur ce ſujet, ont donné préciſément dans la même ſuperſtition, comme on verra par la ſuite.

Quant aux Ventriloques, nos

contemporains, ils ont très-bien fait de ſe faire un mérite de leur franchiſe. Au point où nous en ſommes dans nos cantons de l'Europe, on les eût bien-tôt devinés, & peut-être n'eût-on pas voulu entendre raillerie.



CHAPITRE III.

DES ORACLES.

DE toutes les eſpèces de Divinations (1), les Oracles (2) étoient les plus diſtinguées & les plus religieuſes. On ſe perſuadoit que l'on pouvoit, par leur moyen, converſer immédiatement avec la Divinité, que l'on avoit à conſulter; que les matières compliquées, obſcures ou difficiles à entendre, acquéroient par-là un dégré de lumière, qui en faiſoit diſparoître toute obſcurité; &, ce qui flattoit bien plus encore, que l'avenir s'y dévoiloit ſans aucun nuage. Avantages que l'on ne pouvoit attendre

des hommes, dont l'ignorance & les préjugés engagent presque toujours à dissimuler ou à trahir la vérité.

Ainsi les Oracles devinrent l'unique voie de délibérer, sans aucune crainte, sur toutes les affaires de quelque importance, privées ou publiques. Si l'on avoit à déclarer une guerre, ou à conclure une paix; s'il falloit établir une nouvelle forme de gouvernement, ou créer de nouvelles loix; tout cela devoit se faire suivant l'avis & l'approbation des Oracles, dont on regardoit toujours les décisions comme sacrées & inviolables.

On en croyoit Jupiter la première cause, ainsi que de toutes les autres espèces de Divinations. Il tenoit devant lui le Livre des Destinées, & il en révéloit plus ou moins aux Dieux

ſubalternes, ſelon qu'il le jugeoit à propos.

Mais, quand on vint à faire uſage de ſa raiſon, on trouva que cette manière d'entrer en commerce avec la Divinité, n'étoit qu'un jeu groſſier, un pur artifice des Prêtres du Paganiſme, & cependant une des plus anciennes impoſtures, qui aient jamais éxiſté dans le monde.

Que l'on ſe rappelle une circonſtance de la vie de Daniel. Emmené captif à Babylone, capitale de la Chaldée, ſous le règne de Nabuchodonoſor, il captiva lui-même l'amitié & la confiance de ce Roi, ainſi que de ſes ſucceſſeurs Evilmérodach, Balthaſar, Darius le Mède & le Grand Cyrus, qui gouvernèrent ſucceſſivement, pendant ſa captivité, cette contrée de l'Aſie

vers le confluent de l'Euphrate & du Tygre.

Les opinions & les coutumes ſont les reines des Nations. On adoroit à Babylone une idole ſous le nom de *Baal*, de *Bel* ou de *Bélus*. C'étoit l'Oracle des Chaldéens. Il avoit ſon Temple, ſes Prêtres, ſes Prophêtes. Daniel, bon Iſraëlite & adorateur du Dieu unique, ne voulut point ſe proſterner devant cette ſtatue. Les Prêtres du Temple en portèrent leurs plaintes à Cyrus, qui y règnoit alors.

Pourquoi n'adorez-vous point Baal, lui dit le Roi? ne voyez-vous pas que c'eſt un Dieu vivant? il conſomme, toutes les nuits, une grande quantité de farine, de viande & de vin, que l'on ſert, tous les jours, avec profuſion ſur ſon autel.

Baal n'eſt point un Dieu, ni vivant, répondit Daniel en préſence de ſes accuſateurs. Le calomniateur mourra, répartit le Roi; que l'un & l'autre parti travaille à ſe juſtifier.

L'ordre ayant été accepté des deux côtés, les Prêtres livrèrent à Cyrus *les portes du Temple*, où il fut lui-même faire ſervir à Baal les proviſions ordinaires: après quoi Daniel, qui l'accompagnoit, fit ſemer de la cendre très-fine par-tout le Temple, & tout le monde s'étant rétiré, le Roi ſcella les portes avec ſon cachet.

Il y revint le lendemain matin; & ayant bien obſervé que le ſceau étoit en ſon entier, il entra avec confiance dans le Temple, d'où toutes les proviſions avoient diſparu. Vous êtes

grand, ô Baal, s'écria le Roi en regardant Daniel.

Voyez, répondit celui-ci, en souriant, voyez les marques tracées sur la cendre. Ce sont des vestiges de pieds d'hommes & d'enfans, dit Cyrus; & les Prêtres furent forcés d'avouer, qu'ils avoient pratiqué des conduits secrets, par lesquels ils venoient toutes les nuits, avec leurs femmes & leurs enfans, enlever le souper du Dieu.

Tout cela se passoit cinq ou six cents ans avant J. C. (*3*); mais l'établissement du Dieu, & des Prêtres qui le servoient, étoit d'une date bien plus reculée : c'est-à-dire, plus de 1263 ou 67 ans avant J. C., suivant quelques Chronologistes.

Le lecteur remarquera, en passant, le courage soutenu & l'intrépidité réfléchie de Daniel.

Il

Il y alloit de ſa tête, &c., outre cette impiété envers la Divinité du pays, il avoit encore contre lui ſon état d'étranger, un grand mérite, & les honneurs éclatants dont il jouiſſoit. Cependant il accepte l'ordre du Roi avec gaieté, & en conduit toute l'opération avec enjouement. Il s'éléve avec confiance contre tout le Sacerdoce & le Dieu d'un grand Empire : ainſi la ſuperſtition n'a jamais eu d'ennemis plus décidés que les grands peſonnages de la Bible.

Toute l'autorité, toute la conſidération, toute la fortune des Prêtres étoit donc fondée ſur les Oracles. Ainſi, dès que ces Miniſtres s'apperçurent que leur ſupercherie avoit des fondements bien établis, ils ne permirent plus à perſonne de conſulter les

Dieux, ſans leur faire de ſomptueux ſacrifices, & à leurs Miniſtres de très riches préſents.

Peu de perſonnes étant en état de ſoutenir une pareille dépenſe, cela contribua ſingulièrement à étendre le crédit de ce miniſtère, & même à l'augmenter parmi le peuple, en le tenant toujours à une diſtance tout-à-fait propre à inſpirer le reſpect & la crainte; &, afin d'accroître de plus en plus la haute eſtime que l'on avoit pour eux, il fut réglé que l'on ne pourroit les conſulter que certains jours de l'année: ainſi la choſe n'en devint que plus myſtérieuſe: & c'eſt faute de ce bon gouvernement qu'ils tombèrent bientôt en décadence, & qu'ils furent enfin totalement anéantis.

En faiſant abſtraction des ar-

tifices qu'il y avoit dans la partie religieuse des Oracles, des personnages très-distingués ont cru, que cet établissement avoit produit de fort bons effets, quant à la chose publique. Le peuple réünissoit volontiers ses forces dans les expéditions les plus désespérées ; il se soumettoit, sans murmure, à *tous les changements* du Gouvernement, sitôt qu'il apprenoit, par la bouche de l'Oracle, que telle étoit la volonté ou l'ordre irrésistible de leurs Divinités.

Aussi les Philosophes les plus déterminés, qui se sont persuadé que toute religion étoit d'invention humaine, ont néanmoins avoué que c'étoit un des ressorts les plus puissants du Gouvernement politique. Ils s'étoient convaincus que les peuples, natu-

rellement ſuperſtitieux, ſe conduiſoient bien plus par la foi que par la raiſon; qu'occupés de leurs beſoins & de leurs paſſions, ils n'avoient ni aſſez de loiſir, ni aſſez d'entendement, pour remonter aux cauſes des événements; qu'il leur étoit donc plus ſimple, plus court & plus commode de croire que d'éxaminer.

Ainſi, tandis que les Magiſtrats les plus ſages & les plus éclairés du Paganiſme, ſe moquoient au fond des pratiques religieuſes du peuple, ils ne laiſſoient pas de tenir la main très-ſérieuſement à l'obſervance de ces pratiques: témoin ce que Cicéron (4) dit des cérémonies des Augures (5). Tout revêtu qu'il étoit de cette dignité, elles lui paroiſſoient ſi ridicules, qu'il

s'étonnoit, avec le vieux Caton, que deux Augures puſſent ſe regarder, en faiſant leurs fonctions, ſans éclater de rire (6).

Voilà donc un grand homme, qui ne croit point à une ſuperſtition, dont il eſt pourtant le miniſtre; *jugeant que cela importoit à la conſervation & à la proſpérité de la République.* Telle fut auſſi la méthode que ſuivirent Minos, Lycurgue, & tous les autres fameux Légiſlateurs des anciens temps.

En effet ces grands perſonnages trouvèrent le peuple ſi dévoué à cette partie de la Religion, que ce fut *la voie la plus aiſée*, & quelquefois le ſeul moyen d'obtenir quelque choſe de ſa complaiſance: c'eſt pourquoi ils eurent un très-grand ſoin d'envelopper les réponſes des Ora-

cles ſous des expreſſions, qui ſe prêtoient également bien à tous les ſens qu'on vouloit leur donner (7).

On les interprétoit preſque toujours à l'avantage du Gouvernement qui les faiſoit conſulter; excepté dans des cas de corruption ou de flaterie, comme celui où Démoſthêne eut la hardieſſe de ſe plaindre que la Pythie *philippiſoit* (8); c'eſt-à-dire, qu'elle parloit comme Philippe la faiſoit parler.

Le plus grand nombre des Oracles, ceux qui avoient le plus de réputation, étoient les Oracles d'Apollon. Jupiter, qui en étoit la première cauſe, lui en avoit donné la préſidence, & lui permettoit d'inſpirer toutes ſortes de Prophêtes & de Devins : mais le plus célèbre de

tous étoit l'Oracle de Delphes (9). Il l'emportoit ſur les autres par ſon ancienneté, ſa clarté, ſa certitude, au point que les réponſes du *Trépied* (10) paſſèrent en proverbe : *Cela eſt auſſi ſûr que l'Oracle de Delphes* étoit une expreſſion, qui donnoit à une aſſertion le plus grand caractère de certitude.

Ce qui mit le comble à ſa célébrité fut une Pythoniſſe, qui s'aviſa la première de rendre ſes réponſes en vers héroïques. On trouva un charme ſecret dans la cadence, dans l'harmonie des mots, qui donnoient à tout un air de pompe & d'importance. C'eſt de-là que vint la pratique générale des Légiſlateurs & des Philoſophes, de produire ſous cette parure leurs Loix & leurs maximes. Dans ces anciens temps

on publioit, presque toujours en vers, tout ce qu'il y avoit d'excellent ou de conséquence à communiquer aux hommes.

Voilà l'aurore de la Poësie. Bien-tôt sa réputation prit de nouveaux accroissemens, & tant qu'elle ne servit qu'aux grands & nobles sujets de la Religion & du Gouvernement des Peuples, on rendit aux Poëtes des honneurs si distingués, qu'on leur confia une Partie de l'administration publique.

Mais, quand la Poësie fut parvenue à un certain dégré de perfection, elle descendit à des objets subalternes & serviles. Les Poëtes prostituant leur Muse, & l'avilissant par la bassesse de leurs sujets, on vit alors leurs dignités, & le cas que l'on en faisoit, se dégrader dans la même proportion.

Quant à l'hiſtoire des Oracles, il en eſt fait mention dès les premiers temps de la Grèce : mais le vrai point de leur naiſſance n'eſt pas moins incertain que celui de leur extinction totale. Souvent ils perdoient, pour quelque temps, *leur faculté prophétique*, & ils la recouvroient de nouveau.

Je ſçais bien que c'eſt l'opinion commune, qu'ils furent univerſellement réduits au ſilence à la venue de J. C. dans ce monde (11) : mais on voit par l'hiſtoire, que pluſieurs d'entr'eux ont ſubſiſté juſqu'au règne de Julien l'Apoſtat (12), qui alla même juſqu'à les conſulter.

On peut donc regarder toute l'affaire des Oracles comme une pure invention humaine ; impoſture brillante, fondée ſur la ſu-

perſtition, & ſoutenue par la politique & l'intérêt; juſqu'à ce que des Oracles d'un ordre ſupérieur, c'eſt-à-dire, les Prophêtes des Saintes-Écritures ſoient venus pour diſſiper ces nuages d'erreur & d'enthouſiaſme (*a*).

Mais comment les Oracles ſe rendoient-ils? Quelles ont été les vraies cauſes d'une illuſion ſi univerſelle, ſi conſtante, ſi ſoutenue? La paſſion de dominer dans les uns, & dans les autres l'ignorance abſolue de la Phyſique, c'eſt-à-dire, des opérations de la Nature.

Avant d'en venir à mes preuves, je ne puis réſiſter à la tentation de produire une origine des Oracles de la tournure de

(*a*) Voyez, ſur-tout cet Article, Stanyan, Anglois, *Abrégé de l'Hiſt. Grecque*

M. de Fontenelle. « Quelque
» ridicule que ſoit une penſée,
» dit cet Auteur, il ne faut que
» trouver le moyen de la main-
» tenir pendant quelque temps;
» la voilà qui devient ancienne,
» & elle eſt ſuffiſamment prouvée.

» *Il y avoit ſur le Parnaſſe un*
» trou, d'où ſortoit une exha-
» laiſon, qui faiſoit danſer les chè-
» vres, & qui montoit à la tête:
» peut-être quelqu'un, qui en fut
» entêté, ſe mît à parler, ſans ſça-
» voir ce qu'il diſoit, & dit quel-
» que vérité: auſſitôt il faut qu'il
» y ait quelque choſe de divin
» dans cette exhalaiſon, elle con-
» tient la ſcience de l'avenir. On
» commence à ne s'approcher plus
» de ce trou qu'avec reſpect. Les
» cérémonies ſe forment peu-à-peu:
» ainſi naquit apparemment l'O-
» racle de Delphes; &, comme

» comme il devoit son origine à
» une exhalaison qui entêtoit, il
» falloit absolument que la Py-
» thie entrât en fureur pour pro-
» phétiser. Dans la plûpart des
» autres Oracles la fureur n'étoit
» pas nécessaire. Qu'il y en ait
» un une fois d'établi, vous ju-
» gez bien qu'il va s'en établir
» mille. Si les Dieux parlent bien
» là, pourquoi ne parleront-ils
» point ici? Les peuples, frappés
» du merveilleux de la chose,
» & avides de l'utilité qu'ils en
» espèrent, ne demandent qu'à
» voir naître des Oracles en tous
» lieux, & puis l'ancienneté sur-
» vient à tous ces Oracles, qui
» leur fait tous les biens du mon-
» de». *Hist. des Orac. Edit. de 1698. p.* 143 *&* 144.

Cela est si agréable, que l'on renonceroit volontiers à tout au-

tre éxamen : mais, comme une plaiſanterie n'eſt pas toujours une raiſon, & qu'il y a bien des gens qui n'entendent point raillerie, il faut leur parler ſérieuſement.

Pluſieurs ont ſoutenu que la Pythie de Delphes rendoit ſes Oracles d'une manière tout-à-fait ſurnaturelle. On ſçait qu'étant aſſiſe ſur le Trépied, placé à l'ouverture de l'antre à Oracles, elle entroit dans une eſpèce de fureur, & qu'alors l'eſprit prophétique ou le Démon, ſuivant leur penſée, s'introduiſant dans les parties de ſon corps, qui en caractèriſent le ſèxe, l'avenir ſe préſentoit à elle, & qu'elle le prédiſoit infailliblement.

Mais des chèvres qui paiſſoient dans les environs, & Corétas leur Paſteur, s'en étant appro-

chés, furent aussi saisis de la même manie, ainsi que tous ceux qui en respirèrent la vapeur.

Nous avons déja vu, en parlant de l'Ombre de Samuel, que le Démon n'avoit point la faculté de percer dans l'avenir; &, si l'on se refusoit ici à l'autorité de la Bible, j'ajouterai que le recours à une cause surnaturelle est inutile, & même un des plus surs caractères d'une profonde ignorance, quand on peut s'en tenir à des moyens simples, ou au cours ordinaire des événements.

Or il me paroît qu'il n'y a rien de plus simple, que de faire des prédictions infaillibles, & de s'établir le Devin d'un Canton. Un Souverain ou un homme très-puissant n'a qu'à s'entendre avec le Capitaine ou le Pi-

lote d'un Vaiſſeau, & alors il en pourra prédire infailliblement le naufrage.

Si, dans une guerre à ſoutenir, il a de la peine à faire déclarer en ſa faveur quelqu'autre Puiſſance, & qu'il ſoit beſoin, pour l'y déterminer, de la perte d'une bataille; qu'il en convienne avec un Général de ſes armées, & toutes les circoſtances pourront s'en prédire avec la plus grande certitude, *&c*. Faites dire tout cela préſentement par un homme, qui n'ait pas le moindre ſoupçon de cette intelligence, & vous en ferez un Devin du premier ordre.

Rien n'eſt plus dans le cours des événements que ces ſortes de manœuvres. En ſuppoſant donc que la Pythie ait fait de véritables prédictions, il ne s'enſuit

nullement qu'elles aient été dues à des inſpirations ſurnaturelles.

Parlons en conſcience. Y a-t-il quelqu'un, qui puiſſe tracer (que l'on me permette de le dire) qui puiſſe tracer *la Ligne de Démarcation* entre la puiſſance de la Nature, & celle qui eſt au-deſſus? Et prononcer avec évidence : *ici la Nature finit, là commence le vrai miracle*. J'excepte le cas d'une miſſion divine.

Quelle foule de partiſans n'eût pas entraîné après lui, un homme qui eût dit, il y a 50 ou 60 ans : *j'ai une puiſſance ſurnaturelle. Voyez-vous cet animal bien vivant? Coupez-lui la tête & la queue, je lui ferai revenir l'une & l'autre*; &, ſans aucun eſcamotage, il eût tenu parole à la lettre : on en a l'éxemple dans le Polype d'eau (13). Remarquez,

en général, que ceux qui crient le plus qu'un effet est au-dessus de la Nature, sont ceux qui la connoissent le moins.

Mais des paroles, qui se font entendre dans un endroit du corps, que l'on sçait n'en pouvoir articuler, annoncent bien certainement *quelque chose* au-dessus de la Nature? Non. Les Ventriloques ont naturellement ou artificiellement cette propriété. Ils les font venir d'où & avec le timbre qu'ils veulent. L'excellente machine pour un Oracle qu'une Ventriloque! puisque nous en avons, puisqu' il y en a eu, pourquoi n'en auroient-ils pas eu aussi? *Ils* y avoient bien un autre intérêt que nous!

Il n'est pas besoin de faire cacher des Prêtres dans les chênes de la forêt de Dodone (14),

pour répondre à ceux qui venoient les consulter. Un secret entre tant de personnes est bien difficile à garder. Les souterrains qu'il falloit pratiquer, les éxcavations qu'il falloit faire, le temps considérable que cela demandoit, pouvoient aisément dévoiler tout le mystère; au-lieu qu'un Ventriloque, à côté des consultants, leur faisoit parler les chênes mêmes, & il n'étoit guère possible d'en découvrir la supercherie.

Puisque l'art & la Nature peuvent faire des Ventriloques, & la collusion des Devins, tout l'artifice des Oracles se réduit à une très-grande simplicité naturelle. Il est vrai que la Pythie de Delphes pouvoit déclarer, par sa bouche, les réponses de l'Oracle : mais la manière des Ventriloques est bien plus mer-

veilleuſe. Les conſultants entendoient des paroles dans le fond de ſa poitrine, ils ne voyoient remuer ni langue ni lèvres, ſa bouche étoit bien cloſe; ce ne pouvoit être qu'un Dieu qui y eût établi ſa demeure. Cela avoit bien un autre air de dignité, de grandeur, de puiſſance!

Cependant, ſi la Pythie rendoit quelquefois ſes Oracles, ſans ouvrir la bouche ni remuer les lèvres, comme on vient de le dire, & comme on prétend l'avoir obſervé, il ſemble qu'alors l'explication en devienne fort embarraſſante : car comment prononcer diſtinctement des paroles, la bouche fermée, les lèvres cloſes & immobiles?

Tout cela ſe dénoue par des éxemples modernes, bien ſupé-

rieurs à tout ce que l'on raconte de cette Devinereſſe, ſans aucune intervention de diablerie, ainſi qu'on va le voir dans le Chapitre ſuivant.





NOTES ET REMARQUES

SUR LE TROISIÈME CHAPITRE DU VENTRILOQUE.



1. DIVINATION.... L'action de deviner ou l'art de voir dans l'avenir. Il y en avoit de bien des espèces. On devinoit par les Songes; par la Terre, ou par des Points disposés sur sa surface d'une manière particulière; par les Augures, c'est-à-dire, par le vol des oiseaux ou par leur manière de manger; par les Oracles, *&c.*

Il n'y a plus que le Peuple, à ce que l'on dit, & les ignorants de toutes les claſſes, qui croient à la Divination, à l'Aſtrologie, *&c.*... Le petit nombre des hommes véritablement éclairés, ne ſçauroit ſe mettre en comparaiſon avec ceux qui ne le ſont pas : ainſi, en général, toute la Terre croit à la Divination; c'eſt-à-dire, qu'il y a des ſignes infaillibles ou plutôt des Eſprits ſupérieurs à l'homme, qui manifeſtent évidemment les évènemens futurs. L'avidité ou la fureur de poſſéder ce que l'on n'a pas encore, la crainte ou la frayeur d'un mal que l'on voudroit détourner, ſont l'unique ſource de cette ſcience vaine & ſuperſtitieuſe.

Des hommes adroits & audacieux, devenus fameux par des conjectures heureuſes, ont érigé

en ſcience ſurnaturelle leurs obſervations ſur la liaiſon des effets avec leurs cauſes phyſiques, & ont mis à contribution la crainte des uns, l'eſpérance des autres, & l'ambition de tous les hommes.

Effectivement, pour celui qui ſçait *obſerver*, il y a un très-grand nombre de ſignes précurſeurs. J'ai eu à moi un Baromètre ſi ſenſible, qu'après quelques années, j'étois en état de prédire, à-coup-ſûr, tous les changemens de temps, même peu conſidérables, douze, vingt-quatre, trente-ſix, & quelquefois quarante-huit heures d'avance; & je ne doute point qu'un Aſtronome, que ſon état met à portée de remarquer les altérations de l'air, ou ce qui ſe paſſe dans l'Atmoſphère, ne pût nous donner, à force d'obſervations,

une excellente théorie des vents pour le canton où il se seroit établi.

Ce que l'on voit est presque toujours lié avec ce que l'on ne voit pas; & il me paroît impossible que, suivant la constitution de la Nature, les choses aillent autrement. Avant que nos organes soient frappés d'un effet, dont nous ne sommes pas le foyer, il faut, pour ainsi dire, que toute la Nature en ait reçu l'impulsion, ou, tout-au-moins, qu'une infinité de corps intermédiaires en aient été choqués ou mûs en différents sens. Les traces de tant d'êtres en mouvement pourroient-elles toutes échapper à l'homme attentif? Pourvu qu'il en saisisse quelques-unes, ce sera une divination bien sûre, puisqu'elle sera fondée sur la communication nécessaire des mouvements.

Ce

Ce ne ſont donc pas les avis de la Nature, ce ne ſont pas les ſignes matériels, qui manquent à la plûpart des hommes pour *deviner* : ce ſont des yeux pour voir, & des oreilles pour entendre. Ceux qui auront ces yeux & ces oreilles ſeront les vrais & uniques *Devins*; & s'ils ſont des fripons, d'une ſcience toute naturelle, ils en feront une toute myſtérieuſe.

2. *Oracles* ... Du Latin *Oraculum*. Ce mot eſt formé des deux mots *ora* bouches, & *oculus* œil, c'eſt-à-dire, l'œil par les bouches : la bouche des *Oracles* étant comme *l'œil*, avec lequel les hommes perçoient ou croyoient percer dans l'avenir.

3. *Tout cela ſe paſſoit*, &c. Ecoutons Daniel lui-même raconter

toute cette hiſtoire, avec la préciſion & la ſimplicité de l'Écriture-Sainte : je me ſervirai de la traduction Françaiſe, que l'on trouve dans le Commentaire de la Bible par le P. Calmet *T. 6. in-folio. Daniel, Chapitre* 14. *pag.* 722.



CHAPITRE XIV.

DE DANIEL.



DANIEL mangeoit à la table du Roi (Cyrus), & le Roi l'avoit élevé en honneur au-deſſus de tous ſes amis. Les Babyloniens avoient alors une Idole, nommée *Bel*, pour laquelle on

ſacrifioit tous les jours douze meſures de farine du plus pur froment, quarante brebis, & ſix grands vaſes de vin. Le Roi honoroit auſſi cette Idole, & il alloit tous les jours l'adorer; mais Daniel adoroit ſon Dieu.

Et le Roi lui dit : pourquoi n'adorez-vous point *Bel*? Daniel répondit au Roi : parce que je n'adore point les Idoles, qui ſont faites de la main des hommes; mais le Dieu vivant, qui a créé le Ciel & la terre, & qui tient en ſa puiſſance tout ce qui a vie.

Le Roi dit à Daniel : croyez-vous que *Bel* ne ſoit pas un Dieu vivant? Ne voyez-vous pas combien il mange, & combien il boit chaque jour? Daniel lui répondit, en ſouriant : ô Roi; ne vous y trompez pas! ce Bel eſt de boue au-dedans & d'ai-

rain au-dehors, & il ne mange jamais.

Alors le Roi entra en colère, appella les Prêtres de *Bel*, & leur dit : ſi vous ne me dites qui eſt celui qui mange tout ce qui s'employe pour Bel, vous mourrez : mais ſi vous me faites voir que c'eſt *Bel* qui mange toutes ces viandes, Daniel mourra ; parce qu'il a blaſphêmé contre *Bel*. Daniel dit au Roi : qu'il ſoit fait ſelon votre parole.

Or il y avoit ſoixante & dix Prêtres de Bel, ſans leurs femmes, leurs enfans & leurs petits enfans. Le Roi alla avec Daniel au Temple de Bel, & les Prêtres de Bel lui dirent : nous allons ſortir dehors ; & vous, ô Roi, faites mettre les viandes & ſervir le vin, fermez la porte du Temple, & la cachetez de votre

anneau ; & demain au matin, lorsque vous entrerez, si vous ne trouvez pas que Bel aura tout mangé, nous mourrons tous; ou bien Daniel mourra, pour avoir rendu un faux témoignage contre nous.

Ils parloient ainsi de lui avec mépris, & se tenoient assûrés; parce qu'ils avoient fait sous la table de l'Autel une entrée secrète, par laquelle ils venoient toujours, & mangeoient ce quils avoient servi pour *Bel*.

Après donc que les Prêtres furent sortis, le Roi mit les viandes devant *Bel* : or Daniel commanda à ses gens d'apporter de la cendre, & il la répandit par tout le Temple devant le Roi, la faisant passer par un crible. Ils sortirent ensuite, & fermèrent la porte du Temple ; & l'ayant

ſcellé du cachet du Roi, ils s'en allèrent.

Les Prêtres entrèrent durant la nuit, ſelon leur coutume, avec leurs femmes & leurs enfans; & mangèrent & burent tout ce qui avoit été ſervi.

Le Roi ſe leva dès la pointe du jour, & Daniel vint au Temple avec lui. Le Roi lui dit: Daniel, le ſceau eſt-il en ſon entier? Daniel lui répondit: ô Roi! le ſceau eſt tout entier. Auſſi-tôt le Roi ayant ouvert la porte, & voyant la table de l'Autel, jetta un grand cri, en diſant: vous êtes grand, ô Bel! & il n'y a point en vous de tromperie.

Daniel commença à rire, & retenant le Roi, afin qu'il n'avançât pas plus avant, il lui dit: voyez ce pavé: conſidérez de qui ſont ces traces de pieds? Je vois,

dit le Roi, des traces de pieds d'hommes, de femmes & de petits enfans; & il entra dans une grande colère.

Il fit alors arrêter les Prêtres, leurs femmes, leurs enfans, & ils lui montrèrent les petites portes ſecrètes, par où ils entroient, & venoient *manger tout ce qui étoit ſur la table, &c.*

4. *Cicéron....* Ce nom eſt dans la bouche de tous les hommes. On ne ſçauroit trop vanter ſon éloquence & ſa philoſophie. Il paſſa par toutes les grandes charges de la République Romaine, juſqu'à celle de la gouverner en qualité de Conſul.

Aſſiégé d'affaires de toute eſpèce, au milieu d'intrigues, de ſéditions, de conjurations, & d'attentats perpétuels à ſa liberté & même à ſa vie, quel devoit

être le courage d'eſprit de Cicéron ? Quelle devoit être ſa merveilleuſe facilité de penſer & d'écrire ? Depuis près de deux mille ans, le loiſir le plus parfait, la privation d'affaires la plus complète, l'éducation la plus ſoignée, la méditation la plus aſſidue n'ont pu encore lui donner de rival dans les différents genres de Littérature, où il s'eſt diſtingué de ſon temps.

Je ne ſçais combien de gens *à petit-amour-propre*, lui reprochent le ſien. Il ſeroit défendu à un homme qui contentoit ſi fort les autres, d'être content de lui-même ! Quelle barbarie ! Il n'y auroit donc point de récompenſe pour les grands travaux & les grands talents ! Il a dit tout haut, ſuivant la juſte & très-ingénieuſe expreſſion de M. de

Mairan (*) ; il a dit tout haut ce que les autres diſent tout bas : mais ſes droits étoient ſublimes;

(*) M. de Mairan, de l'Académie des Sciences, de l'Académie Françoiſe, &c. mort le 20 Février 1771, âgé de 93 ans & quelques mois. Il étoit mon ami dans toute l'étendue du mot, & j'ai pleuré mon ami. Toute l'Europe Sçavante, & la Chine, qui fait tant d'honneur à l'Aſie, ſont en poſſeſſion de ſes tîtres & de ſes droits ſur l'eſtime publique. M. de Fouchi, ſon ami & le mien, Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale des Sciences, chargé de publier ces monuments, les a décrits avec une noble ſimplicité, & le public lui a témoigné, par des applaudiſſemens redoublés, combien un tableau fidèle & ſagement deſſiné,

ils avoient captivé l'admiration & la reconnoiſſance de tout le

---

étoit ſupérieur à la vaine pompe des Sentences & des Épigrammes.

Mais les hommes célèbres ſont quelquefois auſſi louables par les mauvaiſes qualités qu'ils n'avoient pas, que par les bonnes qu'ils avoient. Dire que M. de Mairan n'eut point de jaloux, ce ſeroit dire qu'il n'eut point de mérite. J'ai connu quelques-uns de ſes ennemis ; je ne l'ai connu ennemi de perſonne. Il n'entendoit point le bien qu'on diſoit d'un autre, comme une eſpèce de mal qu'on diſoit de lui. Ses belles qualités n'étoient point un miroir, où il ne ceſſât de ſe regarder. Convaincu de la baſſeſſe & du délire d'être à la fois de ſa perſonne

monde. Où ſont, & quels ſont ceux de ſes détracteurs ?

& l'adorateur & l'idole, il n'ouvroit point la bouche pour chanter des hymnes perpétuels en ſon honneur.

Il ne s'imaginoit point que, pour être plaiſant, il fallût ſe permettre d'être bouffon. Il n'eut point la manie de ſe donner des ridicules, à force d'en charger les autres ; de croire que, pour être ferme, il fallût être brutal ; en criant toujours *à la liberté*, de tendre perpétuellement au deſpotiſme, & d'être fort intolérant, en prêchant la tolérance.

On ne le ſurprenoit point avec ces mots explétifs, ſi familiers dans la bouche des Crocheteurs ou dans le langage des Halles. Le Miniſtère, ſous lequel il vivoit, n'eut point à lui re-

S'occuper ſoi-même, & vouloir que les autres s'occupent de l'élégance de notre chauſſure, de la recherche dans nos vêtemens, du bel air de notre maintien, de la mignardiſe de nos manières, des gentilleſſes & des petites ſaillies de notre eſprit, de la mali-

---

procher l'incontinence de ſa Langue. Quelques abus inévitables ne l'autoriſèrent jamais à ces triviales déclamations, dont les premiers effets ſont d'affoiblir la ſubordination, d'enhardir au crime, & de raſſurer contre les remords.

Enfin les Étrangers, comme les Nationaux, n'ont point vu, & la poſtérité ne verra point en lui, ce que l'Hiſtoire nous offre quelquefois, un grand mérite d'un dangereux exemple.

gnité de nos railleries, de la légèreté de nos écrits, &c. voilà de la pure vanité. Cela ne peut qu'offenser les autres, sans leur faire aucun bien.

Mais défendre la vie des Citoyens, confondre les intrigues, arrêter les séditions, découvrir & anéantir les conjurations, veiller perpétuellement pour le repos & le salut d'un grand Empire, ravir enfin ses contemporains, avec les races futures, par l'abondance de ses pensées, ou les charmes de sa diction, & manifester soi-même sa sensibilité pour de si sublimes avantages; si c'est-là de l'amour-propre, heureuse vanité, m'écrierai-je, qui a fait les délices de son temps, & celles des temps à venir!

Cet homme immortel, dans la mémoire des hommes, à qui

ils doivent la lumière de leur conduite, & les charmes de leur ſolitude, n'a pourtant vécu que ſoixante & quatre ans, à très-peu-près. Le parti d'Antoine le fit poignarder, l'an de la fondation de Rome 711, & 43 ans avant J. C.

L'hiſtoire a remarqué, qu'il fut tué par un certain *Popilius Léonas*, à qui il avoit ſauvé la vie, quelque temps auparavant, contre ceux qui l'accuſoient d'avoir tué ſon père. Cet homme lui coupa la tête & la main droite, comme il fuyoit dans ſa litière vers la mer de Cajète.

La fureur s'éxerça même contre ſon cadavre. Sa tête & ſa main furent apportées à Rome, & miſes par Antoine ſur la Tribune aux harangues, d'où Cicéron avoit ſi ſouvent parlé au

peuple, & prononcé des diſcours éloquens, pour la défenſe de la liberté publique. Fulvie, femme d'Antoine, ayant vomi mille injures contre ces triſtes reſtes, lui tira la langue de la bouche, & la piqua, à pluſieurs repriſes, de ſon aiguille de tête. Quelle récompenſe, ſi, de ſon vivant, Cicéron n'avoit pas fait ſon bonheur, ou s'il n'avoit pas eu *la vanité* (puiſqu'on veut l'appeller ainſi) de faire ſon bonheur de la félicité des autres !

5. *Augures*.... Du Latin *augurium*, mot composé, ſelon Varron, d'*avium* des oiſeaux, & *garritus* gazouillement; parce que du vol & du gazouillement des oiſeaux les Romains tiroient des conjectures, réputées la volonté des Dieux, pour le bon ou le mauvais ſuccès des entrepriſes publiques.

La dignité d'*Augure* étoit très-considérable dans l'ancienne Rome. C'étoient des Miniſtres de la Religion, qu'on regardoit comme les interprètes des Dieux, & que l'on conſultoit, pour ſçavoir ſi l'on réüſſiroit dans ſes entrepriſes. Ils en jugeoient, comme on l'a déjà dit, par le vol des oiſeaux, & par la manière dont mangeoient les poulets ſacrés.

Il paroît, par les Livres Saints, que la ſcience des Augures étoit très-connue des Égyptiens & des autres Orientaux, du temps de Moïſe, & même avant lui. Ce Légiſlateur des Juifs, qui vécut cent vingt ans, mourut l'an du monde 2584, avant J. C. 1451 ans. Dans le Lévitique, dont on le croit Auteur, il défend de conſulter les *Augures*. Ce qui dé-

montre que cette ſuperſtition eſt d'une antiquité très-reculée.

6. *Il s'étonnoit que deux Augures puſſent ſe regarder, en faiſant leurs fonctions, ſans éclater de rire.* . . . . Tous les Auteurs de ma connoiſſance, qui citent ce trait contre les *Augures*, l'attribuent à Cicéron : mais cet Orateur-Philoſophe le donne lui-même au vieux Caton. Voyez la ſeconde partie des Ouvrages Philoſophiques de Cicéron, imprimés à Paris, en 1573, Livre deuxième de la Divination, *page* 4872, vous y lirez les paroles ſuivantes : *Vetus autem illud Catonis admodùm ſcitum eſt, qui mirari ſe aïebat, quòd non rideret haruſpex, haruſpicem cum vidiſſet* : c'eſt-à-dire, tout le monde ſçait cet ancien mot de Caton : « Je m'étonne que deux

» Augures puiſſent ſe voir ſans » rire ».

Ce n'eſt pas que Cicéron n'eût la même penſée; tous ſes livres de la divination ſont pleins de très-bons raiſonnements contre ces eſpèces de pieuſes crédulités; car il ajoûte tout de ſuite. *Quota enim quæque res evenit prædicta ab his? Aut ſi evenit quippiam, quid afferri poteſt cur non caſu evenerit? Rex Pruſias, cum Hannibali apud eum exſulanti pugnare placeret, negabat ſe audere, quòd exſta prohiberent. An tu, inquit, caruncula vitulinæ mavis quam Imperatori veteri credere? Quid? ipſe Cæſar, cum à ſummo Haruſpice moneretur, ne in Africum, ante brumam, tranſmitteret, non ne tranſmiſit? Quod ni feciſſet, unum in locum omnes adverſariorum copiæ conveniſſent.* Ce qui

ſignifie : quelles ſont donc les prédictions de ces Haruſpices, qui aient eu leur effet ? Si cela eſt arrivé quelquefois, comment prouvera-t-on que cela n'eſt pas dû au hazard ? Le Roi Pruſias n'oſoit donner une bataille, à cauſe que les entrailles des victimes s'y oppoſoient : cependant Hannibal, qui s'étoit retiré chez ce Prince, le lui conſeilloit fortement. Aimez-vous mieux, dit-il, vous en rapporter à la chair d'un veau qu'à un vieux Général ?

Eſt-ce que Céſar lui-même n'a point fait paſſer en Afrique des troupes Romaines, avant la ſaiſon de l'Hiver, contre l'avis du Chef des Haruſpices ? S'il ne l'eût pas fait, les ennemis euſſent eu le temps de réünir leurs forces, &c.

Caton, par ſon mot, tourne

les Haruſpices en ridicule. Mais Cicéron les combat en bataille rangée, avec une légion d'arguments qui les écraſe. Cependant il les fait reſpecter en public; parcequ'il penſoit que la ſuperſtition étoit le Dieu du peuple.

7. *Des expreſſions, qui ſe prêtoient également bien à tous les ſens qu'on vouloit leur donner...* Cela ſauvoit leur honneur en bien des occaſions. Créſus, Roi de Lydie, voulant faire la guerre aux Perſes, envoya aux Oracles, pour en apprendre le ſuccès, des Députés chargés de préſents. La réponſe fut que, *s'il entreprenoit cette guerre, il renverſeroit un grand Empire.* Vainqueur ou vaincu, Créſus ne pouvoit les convaincre de faux; dans l'un ou l'autre cas c'étoit toujours un grand renverſement d'affaires.

Souvent même il n'étoit pas besoin que les Oracles ou les Imposteurs prissent la peine de se mettre à couvert sous l'ambiguité des expressions. Le peuple, & tout ce qui en a l'esprit, est si jaloux de ses opinions, qu'il se charge volontiers du soin de justifier ceux qui les trompent.

Lucien a écrit la vie d'un certain Aléxandre, qui faisoit profession de prédire l'avenir. Il est très curieux de voir comment la personne même trompée cherche à sauver la fausseté d'une prédiction, que cet Imposteur lui avoit faite. *Quàm facilè*, dit Vandale, p. 171 & 172 de son Histoire des Oracles, *superstitiosæ, atque indè credulæ multitudini aliquid persuaderi queat, ex hoc exemplo discimus: ac quàm parvo negotio etiam magnates se decipi*

ſinant, modò talibus fuerint addicti, liquet ex hoc ſequenti exemplo, apud Lucianum, in vitâ Alexandri pſeudomantis, reperiundo. Cela veut dire ; on apprend, par cet éxemple, combien il eſt aiſé d'en faire accroire à la multitude ſuperſtitieuſe & crédule. Les Grands mêmes, attachés à des opinions populaires, ſe laiſſent tromper avec la même facilité. Nous pouvons en voir un éxemple dans la vie du faux Prophête Aléxandre, écrite par Lucien.

Et tout de ſuite Vandale met ce trait d'hiſtoire en Latin d'après le Grec de cet Auteur : *Libet autem, inquit Lucianus, aliquod ex his reſponſis commemorare, quæ Rutiliano reddidit : huic ſciſcitanti de filio, ex uxore priore ſuſcepto, jamque ad diſciplinas maturo, quem præceptorem in*

litteris illi instituendo adhiberet, respondit:

Pythagoram, egregièque canentem
prælia vatem.

Deindè, paucis post diebus, extincto puero, ipse quidem hærebat, nec habebat quid incusantibus responderet: Oraculo videlicet ita re præsenti confutato: at Rutillianus optimus, ultrò occupans, defendebat Oraculum: affirmans Deum portendisse hoc ipsum, cum jussisset neminem è vivis adolescentulo deligi præceptorem, sed Pythagoram potiùs atque Homerum, jam olim defunctos, quibuscum credibile esset eum jam versari. Quid igitur Alexandri vitio vertere convenit, si cum homunculis hujusmodi versari optavit?

Voici la version de ce paſ-

ſage. Rapportons (c'eſt Lucien qui parle) quelques éxemples des réponſes qu'il fit à Rutillien. Cet homme avoit, d'une première femme, un 'fils en âge d'avoir des maîtres, pour l'inſtruire dans les Lettres. Le Prophête Aléxandre conſulté répondit : donnez-lui

Pythagore & l'Auteur qui chante les combats.

Peu de jours après le jeune homme mourut. Cela jetta le Prophête dans un grand embarras, vis-à-vis de ceux qui l'accuſoient de ſçavoir bien mal ſon métier ; & on le prouvoit par le fait même, que l'on avoit ſous les yeux : mais le bon Rutillien ſuggéra de lui-même la réponſe, en affirmant que l'Oracle avoit prédit réellement la mort de ſon fils : car, en le renvoyant

voyant ainſi à Pythagore & à Homère, morts depuis long-temps, c'étoit dire bien clairement qu'aucun homme vivant n'en pouvoit être le précepteur : & il y a toute apparence, ajouta-t-il, que, dans le moment où je parle, mon fils eſt à converſer avec eux. Puis donc qu'il *ſe trouve en ſi bonne* compagnie, pourquoi faire un crime à Aléxandre de l'avoir ſouhaité ?

Le lecteur ne ſera peut-être pas fâché de voir comment M. de Fontenelle traduit, commente, paraphraſe & abrège cet endroit de Lucien, ſur la traduction de Van-Dale. Voyez la fin du Chapitre ſeizième de ſon Hiſtoire des Oracles, vous y trouverez ce qui ſuit : « Quand le » faux Prophête Aléxandre ré» pondit à Rutillien, qui lui de-

» mandoit quels précepteurs il
» donneroit à son fils, qu'il lui
» donnât Pythagore & Homère,
» il entendoit tout simplement
» qu'on lui fît étudier la Philo-
» sophie & les Belles-Lettres.
» Le jeune homme mourut peu
» de jours après ; & on repré-
» sentoit à Rutillien que son Pro-
» phête s'étoit bien mépris : mais
» Rutillien trouvoit, avec beau-
» coup de subtilité, la mort de
» son fils annoncée dans l'Oracle,
» parce qu'on lui donnoit pour
» précepteurs Pythagore & Ho-
» mère, qui étoient morts.

8. *La Pythie philippisoit*, &c. Ce trait, lancé par Démosthêne contre *Philippe*, Roi de Macédoine, ennemi des Grecs, se lit, en Grec & en Latin, dans le discours intitulé *Æschini oratio contra Ctesiphontem*, à la page

449 d'un in-folio, qui a pour titre *Demosthenis & Æschini, principum Græciæ oratorum, opera*, &c. Francofurti MDCIV.

Non eâ de causâ, inquit Æschinus, cavendum esse monuit Amyniades, & Delphos mittendos aliquos, qui oraculum sciscitarentur. Sed Demosthenes refragabatur, quòd Pythiam Philippo studere diceret. Homo ineruditus, & fruens ac repletus licentiâ quæ à vobis ei datur .... Ce n'est pas pour cela, dit Æschine, qu'Amyniades vous a avertis de vous tenir sur vos gardes, & d'envoyer à Delphes, pour consulter l'Oracle : mais Démosthêne s'y opposoit, en soutenant que la Pythie *philippisoit* ou étoit dans les intérêts de Philippe. Homme ignorant, plein d'orgueil & d'audace, par la licence que vous lui donnez.

Et, tout de ſuite, Æſchine reproche une contradiction à Démoſthêne, parce qu'avant le trait contre la Pythie, il avoit dit que, ſi Philippe n'étoit pas déja entré en Grèce, c'eſt qu'alors les victimes ne lui étoient pas favorables.

Ainſi les Princes des Orateurs Grecs, malgré leur extrême délicateſſe ou tout leur Atticiſme, ſe donnoient, comme de nos jours, de bons coups de maſſue, avec la parole & la plume.

9. *L'Oracle de Delphes*. . . . . C'étoit, avant J. C., une des plus grandes dévotions de la Grèce. Le Temple, où il rendoit ſes réponſes, étoit ſur le haut du Mont-Parnaſſe, autour duquel étoit bâtie la Ville de Delphes; d'où il tira ſon nom. Elle étoit au Nord, & à huit ou dix lieues du Golphe de Lépante. Ce n'eſt plus aujourd'hui qu'un très-petit

Village, appellé *Castri*. Les Voyageurs de nos jours ne le visitent qu'à cause du lieu qu'il occupe, dont le nom retentit partout dans l'Histoire ancienne.

10. *Les réponses du Trépied*. . . . On a vu (Note 5[e]. du Chap. II.) qu'il y avoit à Delphes une certaine fosse, d'où sortoit une vapeur, qui troubloit les sens; au point de faire prédire quelquefois l'avenir à ceux qui en étoient ivres. Dans leur enthousiasme, plusieurs tombèrent dans ce trou, & y périrent. De peur de cet accident pour la suite, on mit un *Trépied* sur son embouchure; &, comme il s'y établit un Temple à Oracle, où toute la Terre venoit se rendre, la Prêtresse, qui en étoit l'organe, ne rendant ses réponses qu'assise sur ce *Trépied*, on donna, par méta-

phore, une sorte d'âme à cet instrument ; à la manière des Poëtes, dont la fureur est de tout animer. De sorte que les réponses du *Trépied* étoient tout simplement celles de la Prêtresse ou de l'Oracle qui l'inspiroit. C'est précisément, comme si l'on disoit aujourd'hui, pour enfler sa prose, & se donner un ton Poëtique, les réponses de la *Casserole* ou de la *Marmite*, au lieu de dire simplement les réponses de la *Cuisinière*.

11. *Je sçais bien que c'est l'opinion commune qu'ils furent universellement réduits au silence à la venue de J. C. dans ce monde....* La prévention & l'opiniâtreté sont deux qualités presqu'inséparables. Soutenir que les Oracles se sont tus à la venue de J. C. c'est affirmer qu'il n'y a plus d'Ido-

lâtres : mais nos Européens, qui ſont tous les jours aux Côtes de Malabar & de Coromandel, écrivent que ces contrées ſont couvertes d'adorateurs de faux Dieux, malgré les peines que ſe donnent les Miſſionnaires Chrétiens & Mahométans, pour les rappeller à l'idée & au culte d'un ſeul Dieu *inviſible*, qui donne tant de preuves de ſon éxiſtence dans la conſtruction, le Gouvernement, & la conſervation de cet Univers.

Ces faux Dieux ſont conſultés, & donnent des réponſes ſur le préſent & l'avenir. Les Oracles des Anciens ne faiſoient pas autre choſe : ils éxiſtent donc encore aujourd'hui, & il en éxiſtera à perpétuité, tant qu'il y aura des hommes en ſociété, dont une partie trouvera ſon intérêt à tromper l'autre.

12. *Julien l'Apostat alla jusqu'à consulter les Oracles.* . . . . Théodoret, Évêque de Cyr, Ville de Syrie, un des plus doctes Prélats de l'Église Grecque, dans le quatrième & le cinquième siècle, avec la réputation la plus soutenue de candeur & de probité, s'exprime de la manière suivante dans un de ses ouvrages. « Julien ayant envoyé à Delphes, » à Délos, à Dodone & à d'autres Temples à Oracle, pour » demander à leurs Prêtres ou » Prophêtes, s'il devoit entreprendre la guerre, qu'il avoit » dessein de faire aux Perses; il » lui fut répondu par un ordre » de l'entreprendre, & par une » promesse de bon succès. . . . » Preuve incontestable que les anciens Oracles subsistoient encore après J. C.; puisque l'Empereur Julien vivoit dans le IVe. siècle.

Je n'ai fait que mettre en Français le passage de Théodoret, cité & traduit du Grec en Latin par Van-Dale, *page* 491 de son Traité des Oracles, où l'on trouve ces paroles : *Cum misisset ergo (Julianus) ad Delphos, ad Delon & Dodonem, & alia Templa fatidica, petebat ab ipsorum Prophetis, suscipiendumne esset bellum : illi verò & suscipere id jubebant & victoriam promittebant*, &c.... Vous pouvez en lire le Grec dans l'Histoire Ecclésiastique de Théodoret, *Liv.* 3. *chap.* 16.

13. *Polype d'eau*..... Ce mot est tiré de Grec *Polypos*, composé de *polu*, plusieurs, & *pos* pied ; en Latin *multipes* ; c'est-à-dire, animal à plusieurs pieds, ou qui n'est, pour ainsi dire, qu'en pieds ; mais, plus conformément

à l'obſervation, qui n'eſt qu'en bras.

M. Trembley, de la Société Royale de Londres, publia ſur ce ſujet, en 1740, un Mémoire fort curieux. On avoit cru, avant lui, qu'un moyen infaillible d'ôter enfin la vie à un animal, étoit de le mettre en pièces ou par morceaux; mais il a trouvé que c'étoit, au contraire, un des moyens les plus ſûrs & les plus prompts de reproduire ce Polype & de le multiplier.

Si cet habile Naturaliſte eût eu le délire, ou la mauvaiſe foi de ſe donner pour un faiſeur de prodiges, il eſt certain qu'il y fût parvenu à très-peu de frais. Un peu d'effronterie, avec de ſots admirateurs ou des ignorants, qui ne manquent nulle part, ç'en étoit aſſez pour le douer d'une puiſſance ſurnaturelle.

Un homme coupe tête & queue à un animal bien vivant, il le montre rétabli, en très-peu de temps, dans toute ſon intégrité, ſans aucune illuſion, & ce ne ſera pas-là un miracle! Ce ſeroit réſiſter à l'évidence, ce ſeroit n'en vouloir croire ni ſes yeux ni ſon toucher.

14. *Les chênes de la Forêt de Dodone*...... Les Géographes diſent que *Dodone* étoit autrefois une Ville, dont il ne reſte plus aujourd'hui aucuns veſtiges, ſituée dans l'Épire, au pays des Moloſſes, contrée attenant la Grèce. Près de cette Ville étoit une forêt, plantée de chênes conſacrés à Jupiter. Dans cette Forêt étoit un Temple élevé en l'honneur du même Dieu. Il y avoit là un Oracle, qui paſſoit pour un des plus fameux & des

plus anciens de tous ceux de la Grèce.

Afin que le souffleur, qui faisoit parler la Prêtresse, ne fût entendu que d'elle seule, on y voyoit la statue d'un homme, tenant en main un fouet, lequel agité par des vents naturels ou artificiels, suivant le besoin, faisoit beaucoup de bruit, en frappant sur un chaudron ou vase d'airain, disposé pour recevoir ses coups.

C'est pourquoi Paulmier, dans sa description de l'ancienne Grèce, prétend que le nom de *Dodone* est venu du son que rendoit le chaudron, dont on vient de parler; son qui ressembloit à la syllabe *do*, *do* des Grecs; comme nous disons *don*, *don*; pour imiter le son des cloches.

Ce n'étoit pas seulement, dans le Temple, que se rendoient les

oracles; les pigeons, qui habitoient la forêt, passoient de même pour avoir le don de prédire l'avenir. Les Grecs accordoient aussi le don de Prophétie aux chênes de la forêt, dont quelques-uns étant creux, sans doute, les Prêtres imposteurs pouvoient s'y cacher, & rendre des réponses au peuple superstitieux, qui venoit les consulter, & qui se tenant toujours, par respect, éloigné de ces arbres sacrés, n'avoit garde de démêler la fourberie.

C'est ainsi qu'on a expliqué, jusqu'à présent, les chênes parlants de la forêt de Dodone: mais combien est plus simple & plus impénétrable l'art des *Ventriloques*? Ils ne font pas seulement parler des arbres, mais des buissons, des ruisseaux, le sein de l'Air ou de la Terre,

à volonté ; & ils ne craignent point qu'on aille éventer leurs machinations, en fouillant les ſouterrains, ou en creuſant les arbres.

Il n'y a là aucune dépenſe à faire, aucun appareil, & preſqu'aucun ſecret à garder. Des Prêtres ou des femmes *Ventriloques*, art que l'on peut apprendre en huit jours, quand on a quelque diſpoſition au métier ; inſtrument que l'on porte partout avec ſoi, & au-dedans de ſoi ; voilà tout le ſecret de la Divination ou des Prophéties Payennes.



CHAPITRE IV.

Exemples de Ventriloques modernes, qui ne remontent pas au-delà du 16e. ſiècle.

LES Oracles, comme on vient de le voir, n'étoient que des Prêtres du Paganiſme, qui faiſoient profeſſion de tromper, uniquement par cupidité & ſurtout par ambition. L'état de Prêtre de bonne foi n'a jamais été, en nul endroit du monde, un état néceſſiteux. Ils auroient trouvé quelqu'excuſe, s'ils euſſent été dans celui de la femme, dont je vais rapporter un trait, non moins ſingulier que tout ce que l'on a vu juſqu'à préſent.

La vieilleſſe, les infirmités & la pauvreté, ſont trois eſpèces de maladie, qui méritent bien quelqu'indulgence, en faveur des moyens dont elle ſe ſervoit, pour provoquer les largeſſes des perſonnes curieuſes de la voir : largeſſes, au demeurant, dont on étoit bien dédommagé, par le merveilleux qu'elle préſentoit ouvertement à tout le monde, ſans aucun myſtère & ſans aucune machine.

Témoignage de Van-Dale.

Antoine Van-Dale, Médecin Hollandois, de la Ville d'Harlem, ſi célèbre & ſi digne de l'être par deux excellens Traités très-ſçavans & très-philoſophiques, l'un ſur les Oracles, & l'autre ſur l'Idolâtrie (1), eſt l'Écrivain qui me fournit ce trait

d'hiſtoire. Le fait qu'il contient a été obſervé par lui-même, & il proteſte qu'il en a été, avec beaucoup d'autres perſonnes, témoin oculaire & auriculaire. Voyez la *p.* 652 *& ſuiv.* de ſon Ouvrage *in*-4°. ſur l'Idolatrie & les ſuperſtitions, écrit en Latin.

Après avoir produit, ſur les Ventriloques, beaucoup d'éxemples que nous avons vérifiés dans leurs ſources, vous y trouverez les paroles ſuivantes : « voilà, dit-» il, ce que j'ai emprunté d'au-» tres Écrivains. J'aurois pu en » augmenter le nombre : mais je » vais préſenter des éxemples, » dont j'ai été moi-même té-» moin oculaire & auriculaire, » avec un grand nombre de per-» ſonnes, tant dans ma propre » maiſon, que dans d'autres en-» droits de cette Ville d'Harlem.

» Des milliers d'hommes ont vu, » comme moi, à Amſterdam, » en 1685, dans l'Hôpital des » vieillards, une femme âgée de » 73 ans, nommée *Barbara Ja-* » *cobi*. Dans quelque chambre » à coucher qu'on la mît, l'affluen- » ce de ceux qui la viſitoient étoit » ſi grande, qu'à peine elle pou- » voit s'y remuer. Elle ſe tenoit » à côté d'un petit lit, dont elle » écartoit les rideaux. Le viſage » à découvert, & tourné du côté » vers lequel elle adreſſoit la pa- » role, elle parloit ou faiſoit ſem- » blant de parler à un homme, » qu'elle appelloit *Joachim*, com » me s'il y eût été couché. Elle » lui faiſoit des queſtions ſur de » jeunes filles, auxquelles elle » ſuppoſoit qu'il faiſoit la cour, » d'après les bruits qui lui reve- » noient de la Ville.

» Les queſtions, & les répon-
» ſes bien rélatives aux queſtions,
» ſe faiſoient de part & d'autre
» avec un air de vérité, qu'il
» n'étoit pas poſſible de ſuſpec-
» ter, tant étoit marquée la diffé-
» rence des deux voix.

» Selon ce qu'elle diſoit à ſon
» prétendu *Joachim*, on enten-
» doit cet homme tantôt pleurer
» & tantôt rire, quelquefois il
» pouſſoit des gémiſſements, fai-
» ſoit des exclamations & des
» éclats de rire, quelquefois il
» ſe mettoit à chanter; & tout
» cela avec tant d'art & de grâce,
» qu'il n'y avoit jamais ni la
» moindre héſitation, ni la plus
» légère interruption; au point
» que l'illuſion étoit abſolument
» complète.

» Le dialogue entre ces deux
» perſonnes étoit parfaitement

» bien ſoutenu (quoiqu'on n'en
» vît qu'une). Elles commençoient
» un ſujet, dont elles ne s'écar-
» toient point, & elles le ſuivoient
» juſqu'à ſon entière concluſion.

» Cependant les ſpectateurs
» étoient dans le plus grand éton-
» nement. On eût juré que les
» réponſes partoient véritable-
» ment de quelqu'homme caché
» dans le lit, ſi par des recher-
» ches éxactes l'on ne ſe fût bien
» aſſuré du contraire.

» L'embarras ſur-tout, où cette
» vieille femme jetta une jeune
» mariée, nous fit rire de tout
» notre cœur. Au moyen de quel-
» ques inſtructions, que la mère
» de famille lui avoit données en
» cachette, *Barbara Jacobi* rap-
» pella, en notre préſence, à la
» jeune femme quelques petits
» myſtères du temps paſſé, qu'elle

» se persuadoit bien n'être connus que d'elle seule. Elle ne » lui cacha pas même les termes, » où elle en étoit actuellement » avec son galant, & fut jusqu'à » lui prédire l'avenir : mais elle » lui faisoit dire tout cela par » son *Joachim*, qu'elle feignoit » si admirablement bien couché » à côté d'elle.

» Il y avoit tant de naturel » dans ces démonstrations, que la » jeune femme, saisie de frayeur, » s'imaginant que c'étoit le Diable qui lui parloit du fond du » lit, se mit à fuir de toutes ses » forces avec des cris épouvantables.



TÉMOIGNAGE DE BALTHAZAR BEKKER.

CE même fait est confirmé par *Balthasar Bekker*, Docteur en Théologie & ministre à Amsterdam. On le trouve rapporté à la page 569 du 4e Tome d'un livre de sa composition intitulé, *le monde enchanté* (2) 4 v. *in*-12. traduit de l'Hollandais en Français, & imprimé à Amsterdam en 1694 : « nous eûmes, l'année » passée, (dit cet Auteur, témoin » oculaire & auriculaire) dans la » maison des vieilles femmes » de cette Ville (Amsterdam) » une vieille, qui parloit dans » son lit avec un certain *Joachim* » (à ce qu'elle disoit) sans qu'il

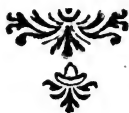
» fût possible de discerner, que
» ce fût elle qui contrefaisoit
» cette seconde voix. Cela se fait,
» ajoute *Bekker*, par l'éxercice,
» à quoi sert beaucoup la dis-
» position de la poitrine & de la
» gorge ».

Van-Dale, que je viens de citer, va encore plus loin. Il dit qu'il a vu, & que beaucoup d'autres personnes ont vu comme lui, à Harlem & ailleurs, un seul & même homme converser avec lui-même, comme s'il y en avoit eu trois, & contrefaire une multitude d'hommes & de femmes, qui disputent, se querellent, pleurent, chantent, *&c.* avec un si grand air de vérité, qu'il n'étoit pas possible de ne s'y pas méprendre.

Nous ne connoissons point une infinité de voies secrètes de la

Nature. Nous ne ſçavons point juſqu'où l'art peut pouſſer le preſtige. La ſageſſe demanderoit que, dans les cas du merveilleux, on ſuſpendît ſon jugement.

Mais le doute eſt un état d'inquiétude, qui fatigue & humilie. Je ne ſuis donc point ſurpris que des hommes, habiles d'ailleurs, mais peu verſés dans la Phyſique, aient mis ſur le compte du Démon, des opérations ſemblables à celles que je viens de préſenter au Lecteur.



TÉMOIGNAGE DE LUDOVICUS CŒLIUS RHODIGINUS.

LUDOVICUS Cœlius Rhodiginus (3) eut de la *célébrité* ſur la fin du quinzième, & au commencement du ſeizième ſiècle. Il étoit fort verſé dans les Lettres Grecques & Latines, qu'il enſeigna avec applaudiſſement à Milan & à Padoue.

Avec de l'érudition on ne recherche pas toujours à remonter aux cauſes des événements. Souvent on s'occupe plus de charger ſa mémoire de faits que ſon entendement de réflèxions. Auſſi allez-vous voir Cœlius Rhodiginus, dans un cas difficile ou plutôt

insolite, se jetter tout-à-coup dans les causes surnaturelles. Ayant occasion, dans son huitième Livre de ses *Anciennes Leçons*, de parler de femmes Ventriloques, & craignant qu'on ne jettât un ridicule sur cette assertion, ou qu'on ne regardât tout cela comme une pure fable, il proteste qu'il en a vu & entendu lui-même. Voici, en français, le sens de ses paroles Latines sur cet article.

« Qu'on n'aille pas regarder, » dit cet Auteur, les femmes Ven» triloques comme une fable, » qui ne mérite que des risées; » je suis prêt d'attester qu'il en » éxiste de mon temps même. » J'ai vu, dans ma patrie, une » petite femme d'une basse nais» sance, du ventre de laquelle on » entendoit la voix de *l'Esprit*

» *immonde.* Cette voix, à la vé-
» rité, étoit fort grêle : mais,
» quand il le vouloit, elle étoit
» pourtant très distinctement pro-
» noncée & fort intelligible. Je
» l'ai entendue moi-même avec
» une infinité d'autres personnes,
» non seulement de *Rovigo*, mais
» de presque toute l'Italie.

» *Des hommes puissants, fort*
» curieux de connoître l'avenir,
» l'envoyoient chercher quelque-
» fois. On la dépouilloit de tous
» vêtements, en présence de tout
» le monde & de moi-même,
» de peur qu'il n'y eut là-dessous
» quelque supercherie cachée.
» On avoit un très-grand soin de
» n'entendre la Ventriloque qu'a-
» près cet éxamen.

» Le Démon, qui s'étoit gîté
» dans son ventre, s'appelloit *Cin-*
» *cinnatulus* (le petit Frisé). Il

» se plaisoit beaucoup à cette dé-
» nomination, & répondoit vo-
» lontiers à ceux qui l'appelloient
» par ce nom. Quand on l'inter-
» rogeoit sur ce qu'il y avoit de
» plus caché, (pourvu qu'il fût
» question du passé ou du pré-
» sent), il faisoit souvent des ré-
» ponses tout-à-fait merveilleuses:
» mais, quand on le question-
» noit sur l'avenir, c'étoit le plus
» grand menteur du monde; &
» il manifestoit quelquefois son
» ignorance, en affectant une es-
» pèce de bourdonnement, un
» murmure incertain, ou un bruit
» sourd, où l'on ne pouvoit rien
» comprendre.



TÉMOIGNAGE DE JÉRÔME OLÉASTER.

JÉRÔME OLÉASTER (4), Grand Inquiſiteur en Portugal; bon philoſophe, de la manière qu'on l'étoit de ſon temps (vers le milieu du ſeizième ſiècle), habile dans l'intelligence des Langues Hébraïque, Grecque & Latine, avoit, de même que Ludovicus Cœlius Rhodiginus, beaucoup plus éxercé ſa mémoire que ſon jugement. L'ouvrage Latin, dont il eſt Auteur, & d'où je tire le fait que je vais rapporter, eſt un volume *in-folio*, en pages à deux colomnes, intitulé *Iſaias inter majores Prophetas primus*, imprimé à Paris en 1656.

« Selon moi, dit cet Auteur, » colomne 558, Python étoit » un Démon, ſous l'image d'un » mort, que les vivants alloient » interroger, quand ils vouloient » ſçavoir quelque choſe » ; &, pour le prouver, il cite l'endroit du Chapitre de l'*Ombre de Samuel*, où il eſt dit, *fais-moi, je te prie, une Divination, par Python, ou en conſultant l'Eſprit de Python.*

Après cette belle preuve, & avoir bien pris ſon parti ſur la vérité de l'opération du Démon en ces circonſtances, il rapporte l'éxemple d'une Ventriloque, dont il avoit été témoin. Je n'y mettrai que du Français, en la place du Latin.

« Dans ma jeuneſſe, dit Oléaſ- » ter, lorſque je faiſois mes » études au Collége Royal de » Liſbonne, je me rappelle y

» avoir vu une certaine *Cécile* que
» l'on amena au Palais, où elle
» comparut devant le Sénat. On
» entendoit partir de ſes coudes,
» & quelquefois d'autres parties
» de ſon corps, une voix grêle,
» qu'elle attribuoit à un certain
» *Pierre Jean*, mort depuis quel-
» que temps.

» Cette voix répondoit, ſur le
» champ & très-vîte, aux queſ-
» tions qu'on lui faiſoit. Elle ne
» ceſſoit de recommander à la
» charité de tout le monde l'in-
» digence de la pauvre Cécile,
» & ſollicitoit perpétuellement
» le ſecours de ceux qu'elle ap-
» prochoit.

» Par le jugement du Sénat elle
» fut éxilée à l'Iſle de Saint Tho-
» mas : (c'eſt une Iſle des *An-
» tilles*, ſous la latitude Septen-
trionale de 18°. & ½ environ,

dans la Zone brûlante, aſſez près de *Porto-Rico*, & pas fort éloignée de Saint-Domingue); « elle y mourut, ſuivant » que je l'ai appris par des hommes » dignes de foi ».

Cécile étoit bien plus un ſujet d'étude que de punition. Elle ne faiſoit de mal à perſonne, & ne cherchoit qu'à attendrir ſes ſemblables ſur les miſères de ſa vie.

DIGRESSION (*a*).



MAIS l'ignorance eſt toujours barbare. Voyez ce qu'elle pro-

(*a*) Du Latin *Digreſſio*, changement de propos, dont le verbe eſt *Digredi*, s'écarter.

duisit contre l'infortuné *Grandier* (5), qui fut juridiquement brûlé vif, le 18 Août 1634, sur l'accusation d'avoir ensorcelé quelques Religieuses de *Loudun*, Ville du Poitou. Cette terrible Sentence émanoit pourtant de douze Juges, dont on vantoit beaucoup la probité.

Mais une conscience fausse ou aveugle a tous les effets de la scélératesse réfléchie, ou du guet-à-pens médité. L'indignation a son rire. Qui pourroit le retenir, en lisant la forme de cette Sentence ? « Le 18 d'Août 1634, sur » la déposition d'Astaroth, Diable » de l'Ordre des *Séraphins*, & le » chef des Diables possédants ; » d'Éasas, de Celsus, d'Acaos, » de Cédon, d'Asmodée, de l'Ordre des Thrônes ; & d'Alex, » de Zabulon, de Nephtalim,

» de Cham, d'Uriel & d'Achaz,
» de l'Ordre des Principautés ».
(C'est-à-dire, suivant les principes mêmes du Christianisme, sur la déposition des Pères du mensonge.) Les Commissaires rendirent leur jugement, par lequel Maître Urbain Grandier, Prêtre, Curé de l'Église de Saint-Pierre du Marché de Loudun, & Chanoine de l'Église Sainte-Croix, fut déclaré *dûment atteint & convaincu du crime de magie, maléfice & possession, arrivée par son fait ès personnes d'aucunes des Religieuses Ursulines de Loudun, & autres séculières mentionnées au procès.* Pour la réparation desquels crimes, il fut condamné à faire amende honorable, & *à être brûlé vif, avec les pactes & caractères magiques étant au Greffe, ensemble le livre*

manuſcrit par lui compoſé contre le célibat des Prêtres, & les cendres jetiées au vent (*b*).

Quand on conſidère attentivement toute l'affaire de la prétendue poſſeſſion des Religieuſes de Loudun, on y apperçoit tous les caractères de femmes ou Hyſtériques ou Ventriloques, dont l'amour avoit bouleverſé tous les ſens, avec une horrible machination contre la vie de Grandier. Que le Lecteur en juge par ce morceau, tiré des voyages de *Balthazar de Monconys* (6), *Part.* 1. *pag.* 14, 15 & 16. « Plus de » dix ans après l'éxécution de » *Grandier*, le 8 Mai 1645, j'al» lai voir le matin, dit cet Au-

(*b*) Voyez le Dictionnaire de Bayle, au mot *Grandier*.

» teur, la Supérieure des Urfu-
» lines, jadis poffédée, felon l'o-
» pinion commune; ce qui m'a-
» voit donné la curiofité de la
» voir. Je la fus donc deman-
» der, & j'eus la patience de
» l'attendre dans le parloir plus
» d'une groffe demi-heure. Ce
» retardement me fit foupçonner
» quelqu'artifice : c'eft pourquoi
», après lui avoir fait compli-
» ment, je la priai de me mon-
» trer les caractères que le Dé-
» mon, qui la poffédoit, avoit
» marqués fur fa main, lorfqu'on
» l'éxorcifoit. Ce qu'elle fit, en
» tirant le gant qu'elle avoit à fa
» main gauche. J'y vis, en lettres
» de couleur de fang, fur le dos,
» en commençant du poignet juf-
» qu'au petit doigt, *Jéfus*; au-
» deffous, tirant vers l'épaule,
» *Maria*; plus bas, *Jofeph*; & plus

» bas, à la quatrième ligne, *F.*
» *de Salles*.

» Elle me dit toutes les mé-
» chancetés du Prêtre Grandier,
» qui avoit été brûlé, pour avoir
» donné le maléfice au Couvent;
» & comme un Magiſtrat de la
» Ville, duquel il débauchoit la
» femme, s'en étoit plaint à elle;
» & que de concert ils l'avoient
» dénoncé, non-obſtant les fortes
» inclinations, que ce malheu-
» reux lui cauſoit par ſes ſorti-
» lèges, dont la miſéricorde de
» Dieu la préſervoit.

» Enfin je pris congé d'elle,
» & auparavant je ſouhaitai de
» revoir ſa main, qu'elle me don-
» na fort civilement, au travers
» de la grille. Alors la conſidé-
» rant bien, je lui fis remarquer
» que le rouge des lettres n'étoit
» plus ſi vermeil, que quand elle

» étoit venue ; &, comme il me
» sembloit que ces lettres s'écail-
» loient, & que toute la peau de
» la main sembloit s'élever, com-
» me si c'eût été une pellicule
» d'eau d'empois desséchée, avec
» le bout de mon ongle j'empor-
» tai, par un léger attouchement,
» une partie de la jambe de l'M; ce
» dont elle fut fort surprise, quoi-
» que la place restât aussi belle que
» les autres endroits de la main.
» Je fus satisfait de cela, & pris
» congé d'elle ».

On voit par ce passage, que toute la prétendue possession des Religieuses de Loudun, avoit été machinée dans le dessein unique de perdre le malheureux Grandier, qui n'avoit d'autre crime auprès de ses persécuteurs, que la beauté de sa personne, les agréments de son esprit, & les

avantages qu'il en retiroit de la part des femmes, au préjudice de ses concurrents ou de ses envieux.

Quand une fraude pieuse n'offre que de la plaisanterie, sans nuire à la fortune, à l'honneur, à la liberté ni à la vie de personne, rien n'empêche qu'on ne ferme les yeux sur ce qu'elle comporte d'irrégulier. S'en occuper d'une manière grave, seroit s'exposer à faire un scandale beaucoup plus dangereux que l'action même.

Erasme de Rotterdam (7), dans la 974e de ses lettres, en présente une de cette espèce, qui n'est pas moins plaisante que la précédente est atroce. Voici à-peu-près le sens de ses paroles Latines.

« Un Curé voyant que le zèle de

» ſes paroiſſiens ſe refroidiſſoit;
» c'eſt-à-dire, qu'ils ne mettoient
» plus d'argent dans le tronc,
» ou n'en apportoient guère à la
» ſacriſtie, s'aviſa, un Vendredi
» Saint, de lâcher dans le cime-
» tière, à l'inſçu de tout le mon-
» de, des écreviſſes vivantes,
» auxquelles il attacha de petits
» bouts de cierges allumés. Ces
» animaux, qui ſe mirent à errer
» parmi les tombes, pendant la
» nuit, offrirent un ſpectacle terri-
» ble. Perſonne n'en oſoit appro-
» cher. Des gémiſſements & des
» ſanglots d'un Ventriloque, qui
» euſſent parti en même temps
» du ſein de la terre, euſſent
» mis le comble à la terreur,
» qui conſterna tout le monde.

» Dès que le bruit en fut ré-
» pandu, le Curé monta en
» chaire, & dit au peuple, que

» c'étoient les âmes des défunts,
» qui demandoient à être déli-
» vrées de leurs tourments par
» des messes & des aumônes.
» Vous jugez bien que ce strata-
» gême valut au Pasteur une
» abondante récolte : mais, com-
» me il n'avoit pas bien compté
» ces écrevisses, s'imaginant les
» avoir toutes ramassées, on en
» trouva quelques-unes dans des
» décombres, qui portoient en-
» core des restes de bougies étein-
» tes, comme pour manifester
» la ruse & l'avidité du Pasteur.

Il faut ranger dans la même classe, & traiter sur le même pied un merveilleux tout-à-fait comique, contenu dans un passage de l'Itinéraire de George Whéler *p.* 43 (8). La scène se passe dans une petite Église de Corfou.

« Elle eſt fameuſe, dit l'Au-
» teur, à cauſe d'une peinture
» de Notre-Dame, à qui l'on
» attribue des miracles, & dont je
» veux découvrir l'artifice. Voici
» la manière dont ils ſe font.

» Les étrangers, qui ont la
» curioſité de ſçavoir, ſi leurs
» amis ſont morts ou vivants,
» s'approchent de cette image,
» & y appliquent une pièce de
» monnoie, en penſant à quel-
» ques uns de leurs amis. Si la
» perſonne, dont ils s'enquiè-
» rent, eſt vivante, la pièce s'at-
» tache à l'Image : mais, ſi elle
» eſt morte, la pièce tombe
» dans un ſac, qui eſt au-deſſous;
» en ſorte que, ſoit qu'elle ſoit
» vivante, ſoit qu'elle ſoit mor-
» te, le Prêtre eſt aſſuré d'avoir
» la pièce. J'y appliquai quel-
» ques ſols de Corfou ou de

» Dalmatie, pour voir comment
» & combien il s'en attacheroit :
» mais je n'en puis penſer ni
» conclure autre choſe, ſinon
» que c'eſt une tromperie ridi-
» cule.

» A la vérité quelques unes
» des pièces s'attachèrent; mais
» toutes à une ſeule & même
» place, pendant que celles qui
» étoient appliquées à quelqu'au-
» tre endroit, tomboient par ter-
» re. Cette Image eſt peinte ſur
» la muraille, & fort polie &
» luiſante : en ſorte que j'attri-
» buerois cette adhéſion ou at-
» tachement des pièces à quel-
» que colle ou viſcoſité du ver-
» nis, qu'ils ont grand ſoin de
» ne laiſſer manquer en aucune
» place ».

On me pardonnera, ſans doute, la digreſſion que je viens de

faire, uniquement pour montrer la différence de la crédulité innocente au fanatisme sanguinaire. Je rentre dans mon sujet par une espèce de monstruosité.

ASSERTION DE CASSÉRIUS.

UN Médecin, renommé au commencement du dix-septième siècle, disciple & successeur du très-célèbre Médecin-Anatomiste *Fabricio*, dit, *Aquapendente*, & de plus décoré du titre de Philosophe, Julius Cassérius (9), soutient très-sérieusement que, s'il y a des Ventriloques, selon ce qu'il en a lu, & ce qu'on lui en a dit, ce ne peut être

qu'un effet de la magie, & qu'une pure opération diabolique.

Écoutons le lui-même, dans un vol. *in-folio* de sa composition, écrit en Latin, dont le titre seroit mot-à-mot en Français; *Histoire Anatomique des organes de la voix & de l'ouie, par Julius Cassérius de Plaisance, Philosophe & Médecin à Padoue.* Allez vers la fin de la page 152, vous y trouverez ce trait concernant les Ventriloques.

« On nous a dit, & nous avons » lu, que quelques personnes » avoient la propriété de faire » entendre une voix bien articu- » lée dans le ventre & la poitri- » ne, la bouche fermée & les » lèvres closes. Il est évident, » par tout ce que nous venons » d'expliquer, qu'une pareille » voix (au cas qu'il en ait éxisté)

» n'étoit point naturelle, mais
» bien magique & diabolique.
» Platon, ajoute-t-il, ainsi que
» Plutarque, dans son Livre *de*
» *la Cessation des Oracles*, nous
» apprennent qu'on appelloit ces
» sortes de gens *Engastrimythes*,
» & qu'ils tiroient leur origine
» d'un certain *Euryclès*. On lit
» aussi dans l'Économie d'Hippo-
» crate par Foès, que le grand
» Adrien Turnèbe assuroit avoir
» vu un Charlatan, courant les
» Provinces, lequel se montroit
» pour de l'argent, en donnant
» en sa propre personne le spec-
» tacle ou plutôt l'expérience
» d'un homme, qui prononçoit
» très distinctement des paroles,
» la bouche fermée & les lèvres
» closes ».

Remarquez, je vous en prie, avec quelle inattention Cassé-

rius extrait les passages dont il s'appuie : car, *si les Engastrimythes ou Ventriloques tirent leur origine d'Euryclès*, selon Platon & Plutarque, ces Écrivains insinuent bien clairement qu'il n'y avoit en cela ni magie ni opération diabolique.

TÉMOIGNAGE D'AUGUSTINUS STEUCHUS, DIT EUGUBINUS (10).



CETTE opinion est un peu plus supportable dans un Évêque ; son éducation l'y prépare, & son état peut l'y maintenir. *Augustinus Steuchus*, dit *Eugubinus*, natif de *Gubio*, dans le Duché d'Urbin, en Italie, vers le milieu du sei-

zième ſiècle, avoit une connoiſſance particulière des langues Orientales, & poſſéda l'Évêché de Ghiſaïmo, en Candie.

En commentant l'Écriture-Sainte, au Chapitre 19 du Lévitique, folio 146, il s'arrête quelques moments ſur les Ventriloques. Il affirme qu'il en a vu: mais il n'y croit point, & met tout cela ſur le compte des Démons. Écoutons en Français ce qu'il dit en Latin: « nous avons » vu, de nos jours, des femmes Ventriloques. Lorſqu'elles » étoient aſſiſes, on entendoit » ſortir de leurs parties naturelles » une petite voix, qui répondoit aux queſtions qu'on leur » faiſoit. J'ai voulu en être témoin moi-même; non que j'y » ajoutaſſe aucune foi, mais pour » m'inſtruire ſur les preſtiges des » Démons

» Démons. C'en ſont très cer-
» tainement, & une eſpèce de
» vanité bien miſérable, ſources
» de funeſtes erreurs & de calami-
» tés incroyables.

TÉMOIGNAGE D'ÉTIENNE PASQUIER (11).

VOUS ne trouverez pas tant de crédulité dans *Etienne Paſquier*, qui ne ſe donne ni pour *Linguiſte* ni pour Philoſophe. Il étoit Conſeiller & Avocat Général du Roi en la Chambre des Comptes de Paris. Nous avons de lui deux vol. *in-fol.* intitulés, *Recherches de la France*. Voyez-en le Tome premier, Livre *6*, chap. 40. colom. . *666*; vous y trouverez ce qui ſuit :

« Il n'y a pas douze à treize » ans, dit cet Auteur, dans le » tems qu'il écrivoit ceci, (*c*) » qu'il eſt mort un bouffon nom» mé *Conſtantin*, qui repréſen» toit preſque toutes ſortes de » voix, tantôt le chant des Roſ» ſignols, qui n'euſſent pas mieux » ſçu dégoiſer leurs ramages que » lui, tantôt la muſique d'un âne, » tantôt les voix de trois ou qua» tre chiens qui ſe battent, & » enfin le cri de celui qui, pour » être mords par les autres, ſe » va plaignant ».

» Avec un peigne, mis dans ſa » bouche, il repréſentoit le ſon d'un

(c) Vers le milieu du ſeizième ſiècle. Il étoit né à Paris en 1528, & y mourut en ſe fermant les yeux lui-même, dit ſon Hiſtorien, le 31 Août 1615: il fut enterré à Saint-Séverin.

» cornet-à-bouquin ; toutes ces cho-
» ses si à propos, que ni l'âne,
» ni les chiens en leur naïf, ni un
» homme jouant du cornet-à-bou-
» quin n'eussent eu l'avantage sur
» lui.

» J'en parle comme celui qui l'ay
» vu souventes fois en ma maison :
» mais surtout étoit admirable,
» qu'il parloit quelquefois d'une
» voix, qu'il tenoit tellement
» enclose dedans son estomach,
» sans ouvrir que bien peu les
» balèvres ; à manière qu'étant
» près de vous, s'il vous appel-
» loit, vous eussiez cru que c'eût
» été une voix qui venoit de
» bien loin ; & ainsi ai-je veu
» quelques miens amis trompés
» par lui, *&c.* »

Cet Écrivain raconte en vrai historien, bien plus fait pour être témoin que pour être juge. Il y a mille manières, dont une

chose peut être, il n'y en a qu'une dont elle est; & c'est fort risquer l'honneur de son jugement, que d'en assigner une, quand on n'a point assez de principes, pour voir & apprécier, comme il faut, les effets de la Nature.

Étienne Pasquier nous donne simplement le fait; c'est déja un mérite que de sçavoir observer; mais le recours au Démon pour l'expliquer, comme tant d'autres ont voulu le faire, n'est pas seulement un aveu formel de l'ignorence des causes, c'est encore une preuve d'une très-grande présomption. Hommes vains, il vous faut des miracles, pour mettre à couvert l'incontinence de vos jugements!



TÉMOIGNAGE DE VIGNEUL DE MARVILLE (12).

PLUS nous approchons des jours & du siège de la vraie Philosophie (*d*), plus on voit resserré le domaine du Démon. *Vigneul de Marville* a fait une collection sous le titre de *Mélanges d'Histoire & de Littérature*. L'an 1735, on en publia une quatrième Édition en 3 vol. *in*-12. A la page 349 & suiv. du second volume,

(*d*) Vigneul de Marville étoit de Paris, des XVII & XVIIIe. Siècles. Voyez la Note 12.

où il est fort question de Ventriloques, il y donne la chasse au Diable, sans ménagement ni crainte de représailles.

« Il y avoit anciennement, » dit cet Auteur, des hommes » & des femmes, qui, faisant » le métier de Devins & de De» vineresses, répondoient de leur » ventre à ce qu'on leur deman» doit. On a cru, & ç'a été » la pensée de quelques-uns de » nos Théologiens, que c'étoit le » Démon qui répondoit de cet » endroit-là. *Pythones Ventrilo» quos, de quorum ventre Dæmones » loquuntur* : c'est-à-dire, les Py» thons Ventriloques, du ventre » desquels les Démons parlent, » dit Liranus, sur le dix-huitième » Chapitre du Deutéronome (13).

» J'ai vu autrefois, à Paris, » deux hommes, continue M. de

» Marville, qui, ſans s'être don-
» nés au Diable pour cela, par-
» loient du creux de l'eſtomach(*e*),
» d'une manière ſi ſurprenante,
» que ceux qui étoient proche
» croyoient entendre une voix,
» laquelle venoit de bien loin.
» Ce qui étonnoit merveilleuſe-
» ment ceux qui ne ſçavoient pas
» le ſecret de ces gens-là, & leur
» faiſoit ſuppoſer des miracles,
» où il n'y avoit rien que de
» naturel.

» Il ajoute qu'Hippocrate en a
» parlé comme d'une maladie :
» *Engaſtrimythi primus omnium*
» *meminit Hippocrates, de morbis*
» *popularibus*; c'eſt-à-dire, Hip-

(*e*) *Qui parloient du creux de l'eſtomach :* Il falloit dire qui ſembloient parler, *&c.*

» pocrate eſt le premier, qui ait
» fait mention des Engaſtrimythes
» ou Ventriloques, dans ſon traité
» des *Epidémies*, dit Allatius:
» mais ceux qui prétendent que
» c'eſt une eſpèce de divination,
» en attribuent l'origine ou les
» premiers enſeignements à un
» certain *Euryclès*.

Après avoir cité quelques autres autorités, M. de Marville continue en ces termes : « Dès
» qu'il arrive quelque choſe d'ex-
» traordinaire & de merveilleux
» dans la Nature, on ſe porte
» plutôt, par ignorance ou par
» pareſſe, à l'attribuer à l'opé-
» ration du Démon, qu'à en re-
» chercher les véritables cauſes
» dans ſa ſource.

» Nous ne connoiſſons point
» tout l'homme. Son corps eſt
» une machine pneumatique, hy-

» draulique & ſtatique, qui a une
» infinité de reſſorts, qui pro-
» duiſent un million d'effets, que
» nous ne connoiſſons point, &
» ſur leſquels nous ne faiſons pas
» la moindre réfléxion : de ſorte
» que, quand il arrive quelqu'un
» de ces effets, ſoit par altéra-
» tion dans les organes, ſoit par-
» ce que ces organes ſont plus
» parfaits, ou parce qu'enfin ils
» reçoivent plus d'eſprits que de
» coutume, ou que ces eſprits
» ſont mus d'une façon extraor-
» dinaire, on ne ſçait à qui l'at-
» tribuer, & l'on crie *miracle* :
» au lieu que, ſi l'on éxaminoit
» les choſes avec ſoin, on trou-
» veroit, ce que nous voyons ar-
» river tous les jours, quand le
» ſecret des choſes eſt découvert,
» que ce n'eſt preſque rien qui
» fait notre étonnement.

» Quand le Peuple, qui ne
» ſçait ce que c'eſt que *ſtatique*,
» voit un homme voltiger ſur la
» corde, il ne penſe pas que cela
» puiſſe ſe faire naturellement :
» mais les perſonnes inſtruites,
» non-ſeulement ne s'en étonnent
» pas, elles ſont même perſua-
» dées que cela ne peut pas ſe
» faire d'autre façon, ſelon de
» certains principes & certaines
» règles, dont elles ſont con-
» vaincues.

» Un Médecin ignorant, qui
» ne connoit pas la force des
» machines hydrauliques, s'é-
» tonne du mouvement circu-
» laire du ſang & des autres hu-
» meurs : ce ſont des prodiges
» pour lui, & des effets très-
» ſimples, très-naturels, & même
» très-néceſſaires pour d'autres,
» qui ſont mieux informés.

» Pareillement, un homme qui

» n'a jamais éxaminé ce que peut
» produire l'air dans les machines
» pneumatiques, & qui, n'ayant
» nulle connoiſſance des organes
» de la reſpiration, de la voix &
» de la parole, s'il entend un
» Ventriloque prononcer des pa-
» roles, il dit réſolument que
» c'eſt une opération du Diable;
» au lieu que ceux qui éxaminent
» tout avec attention, conçoi-
» vent que ce qui ne peut pas
» ſe faire d'une manière ſe peut
» faire d'une autre, & qu'avec
» quelque changement dans les
» organes, il peut arriver qu'on
» prononce, du creux de l'eſto-
» mach ou d'ailleurs, des pa-
» roles qui dans l'ordre ordinaire
» ne peuvent ſe prononcer que de
» la bouche ».

M. de Marville ajoûte, *page* 354, « qu'il a vu, à Paris, il y

» a quarante ans, un petit po-
» lisson, qui imitoit si parfaite-
» ment la flûte Allemande, que
» le Peuple y croyoit du mystère,
» & qu'il a aussi connu un Véni-
» tien, fort versé dans la Mu-
» sique, qui imitoit par sa voix
» tous les instrumens que l'on
» vouloit; mais d'une manière
» bien supérieure aux plus habiles
» Maîtres.

» Mais que dirons-nous, con-
» tinue-t-il, *page* 355, de nos
» habiles chanteurs, qui forment
» des échos si parfaits, que ceux
» qui les écoutent, n'étant qu'à
» dix pas d'eux, croient les enten-
» dre à cent pas de-là »?

Voici encore deux Faits, l'un du 16, & l'autre du 17e siècle, puisés dans d'excellentes sources. Ils ont pour témoins d'une part toute l'Angleterre, & de l'autre toute la France.

TÉMOIGNAGE DE DICKINSON, ANGLOIS (14).

LE premier de ces deux faits se trouve dans ce que son Auteur appelle *Delphi Phænicizantes*. C'est le titre d'un petit *in*-12. fort curieux & fort sçavant, écrit & composé en latin par *Edmund Dickinson*, Anglois, & imprimé à Oxfort en 1655.

L'Auteur de cet ouvrage déploie toute la science des langues sçavantes, & toutes les forces de la critique, pour prouver que les Grecs ont emprunté de la Bible, & principalement

du Livre du Josué, tout ce qu'ils ont dit de leurs Oracles de Delphes, de Dodone, d'Appollon, &c. en le masquant par des fables, dont les Grecs, grands discoureurs & attaqués de la Logomanie (*f*), étoient fort amoureux; &, comme le Peuple de Dieu a eu en sa possession la Phénicie, dont la sagacité & la finesse étoient en grande réputation, Dickinson veut dire, par son titre *Delphi Phænicizantes*, que les habitans de Delphes se donnent les airs de Phéniciens, qu'ils veulent faire les fins comme

(*f*) *Logomanie*, fureur de Parler. Ce mot est composé des deux mots Grecs *Logos*, Parole, & *Mania*, fureur. C'est-à-dire, fureur de la parole.

eux, en un mot, qu'ils *phéniciſent.* Voilà le fondement de la dénomination. C'eſt comme ſi l'on diſoit, *les Pariſiens normaniſants ou qui normaniſent.*

Comme on objectoit à Dickinſon, que la Pythie de Delphes prononçoit ſes Oracles d'une manière tout-à-fait ſurnaturelle ; puiſque, ſelon quelques uns, elle les rendoit très-diſtinctement, ſans ouvrir la bouche ni remuer les lèvres ; cet Auteur dénoue la difficulté par des éxemples modernes, bien ſupérieurs à tout ce que l'on raconte de cette Devinereſſe, ſans aucune intervention de Diablerie.

» En 1643, dit cet Écrivain, » on voyoit, à Oxfort, en An- » gleterre, un homme que l'on » appelloit *le Chuchoteur ou le*

» *Marmoteur du Roi* (*g*). Son vrai
» nom étoit *Fanning*. Il se ren-
» dit fameux par un talent
» bien singulier. La bouche fer-
» mée, les lèvres closes & im-
» mobiles, il sçavoit tirer, du
» fond de sa poitrine, des paroles
» très-distinctes, si merveilleuse-
» ment qu'on les croyoit venir
» d'un endroit fort éloigné.

» On ne finiroit point sur les
» scênes plaisantes qu'il se donna
» par cet artifice. Quand il se
» trouvoit en compagnie, quand
» on conversoit avec lui, & qu'on
» s'y attendoit le moins, on s'en-
» tendoit attaquer, appeller par
» son nom, agacer par des rail-
» leries, avec tant d'art qu'on

(*g*) Regis susurronem; Anglicè, *the king's whisperer*.

» n'en pouvoit deviner ou décou-
» vrir l'Auteur, quoiqu'on l'eût
» ſous les yeux.

» Les aſſiſtans ſe retournoient,
» parcouroient tout des yeux,
» quittoient leur place, alloient
» dehors, cherchoient l'homme
» qui appelloit, ne trouvoient
» perſonne, ſe mettoient en co-
» lère, & ſe répandoient en me-
» naces contre le poliſſon, ou
» le mauvais plaiſant qui s'adreſ-
» ſoit à eux.

» Lorſque Fanning avoit bien
» inquiété & bien fatigué ſon
» monde, il découvroit ſon artifi-
» ce, qui ne manquoit jamais de
» jetter les ſpectateurs dans des
» éclats de rire & d'admiration ».



TÉMOIGNAGE DE JEAN BRODEAU (15).

FANNING, avec ce talent, eut pu faire de bons coups de filou; il se borna à des plaisanteries. Mais en voici un, qui va nous présenter des actions d'une toute autre tournure. Il est rapporté par Dickinson même, qui dit l'avoir lu, & on le trouve effectivement à la fin de la p. 72 du Livre 8 des *Miscellanées*, ou Mélanges de Littérature, écrits en Latin par *Jean Brodeau*, sçavant critique du seizième siècle. Il étoit de *Tours*, & mourut en 1563.

On y lit ces paroles remarquables... « il peut donc se faire

» qu'un homme ſous nos yeux,
» à côté de nous, & en préſence
» de beaucoup de monde, la
» bouche fermée, faſſe entendre
» des ſons & prononce des paro-
» les, qui paroiſſent venir de fort
» loin; quoiqu'il y ait des gens qui
» nient opiniatrément le fait:
» mais, ajoûte-t-il, toute la France
» en eſt témoin »; & il ſe met à
raconter que, dans le temps même
qu'il écrivoit ſes *Miſcellanées*,

« Il y avoit, à Paris, un Valet-
» de-Chambre de François I,
» nommé *Louis Brabant*, qui fit
» parler de lui par des tours bien
» étranges. C'étoit un des plus
» inſignes *Engaſtrimythes* ou *Ven-*
» *triloques*, qui aient jamais paru;
» ſouverainement adroit ſur-tout
» dans l'art de contrefaire le ſon de
» voix, les gémiſſements, les la-
» mentations & les ſanglots des

» morts, qu'il avoit connus de
» leur vivant.

» Il se passionna pour une jeune
» personne, bien faite, belle &
» riche, que le père de la fille
» lui refusa en mariage. Celui-ci
» étant venu à mourir, Louis
» Brabant va trouver la mère de
» la pupille. La Dame ne sçavoit
» rien des prestiges du Valet-de
» Chambre. Elle entend, en plein
» jour, & en présence du monde
» qui se trouvoit là, une voix
» tout-à-fait semblable à celle de
» feu son mari :

» Donnez, lui crioit-il, votre
» fille en mariage à Louis Bra-
» bant, qui vous la demande.
» C'est un homme d'une grande
» fortune & d'un excellent carac-
» tère. J'endure des tourments
» inexprimables dans le feu du
» Purgatoire, pour la lui avoir

» refusée de mon vivant. Si vous » suivez mes conseils, je ne serai » pas long-temps dans ce lieu de » souffrance. Vous procurerez à » la fois deux grands biens ; un » brave homme à votre fille, & » un repos éternel à votre pau- » vre mari ».

Comment la mère auroit-elle pu s'en défendre ? Louis Brabant étoit dans une contenance muette, la bouche & les lèvres paroissoient absolument closes, la voix sembloit venir d'en haut, du sein de l'air même, & si semblable à celle de feu son mari, que le plus court délai eût été pour elle un grand crime envers la Divinité : elle promit donc, sans balancer, sa fille en mariage à Louis Brabant, qui se mit à penser aux moyens d'en faire au plutôt sa femme.

Le Valet-de-Chambre étoit fort mal dans ses affaires. Tout cela s'épluche dans un contract de mariage. Commettre la réputation des morts ou des revenants, c'est se jouer de la Religion. Le ministère public pourroit en prendre connoissance. A quelque prix que ce soit, il faut faire montre de fortune, & d'une fortune bien réelle.

J'ai trompé une bonne femme, dit Louis Brabant, pourquoi ne tromperois-je pas un riche Avare? Ces gens-là doivent avoir des remords, ils sont déjà ébranlés; il ne s'agit plus que de porter les derniers coups.

« Comme il ruminoit sur ces
» idées, il entend parler d'un nom-
» mé *Cornu*, Banquier de Lyon,
» d'une très-grande richesse, & un
» peu inquiet sur sa conduite pré-

» sente & passée. Voilà précisé-
» ment ce qu'il falloit à *Louis*
» *Brabant*. Il se met en route, va
» trouver le Banquier, & lui dit
» qu'il a des choses très-sécrètes
» à lui communiquer.

» Cornu le reçoit avec complai-
» sance, & l'ayant introduit dans
» un endroit retiré, où ils ne pou-
» voient être entendus de person-
» ne, Louis Brabant débuta par
» quelques propos sur la Religion.
» Il s'étendit d'avantage sur les
» Démons, les Spectres, les peines
» du Purgatoire & les tourments
» de l'Enfer.

» Dès qu'il vit son homme ému,
» il parut entrer dans un profond
» silence, &, cependant, une voix
» se fit entendre, qui avoit tout
» l'air de celle d'un Revenant. Le
» père du Banquier étoit mort de-
» puis plusieurs années. Son fils crut

» l'y reconnoître. Elle lui ordon-
» noit de remettre à Louis Bra-
» bant, actuellement présent, une
» grosse somme, pour aller déli-
» vrer des Chrétiens, faits captifs
» par les Turcs. Elle se plaignoit
» de souffrir des peines dans le
» Purgatoire, depuis l'instant de
» sa mort.

» Ce fils étoit menacé, s'il n'o-
» béissoit pas, des peines éternelles
» de l'Enfer. Il devoit se rappeller
» qu'il s'en étoit rendu bien digne
» par ses usures & même par ses
» usures de l'usure, & que c'é-
» toit contre tout droit & toute
» équité qu'il possédoit ses grandes
» richesses.

» La nouveauté de cet ordre,
» présenté sous une forme si ex-
» traordinaire, jetta d'abord le trou-
» ble dans l'âme du Banquier. Il
» pria Louis Brabant de repasser le
» lendemain.

lendemain. L'avare eſt ſoupçonneux. La voix pouvoit venir de la chambre d'au-deſſus, ou par quelque fente pratiquée dans un des murs de l'appartement.

Ainſi le Valet-de-Chambre étant revenu le lendemain, ſe vit & ſe laiſſa conduire dans une plaine, dans une raſe campagne, abſolument dénuée de cabanes, de chaumières, de creux, d'arbres & de collines.

Mais Louis Brabant pénétrant parfaitement bien le deſſein du Banquier, déploya alors toute la fineſſe de ſon art. Dans la première ſéance Cornu n'avoit entendu que la voix de ſon père; ici ce ſont les plaintes lugubres, les gémiſſements affreux de tous ſes parents défunts, qui implorent du ſecours, au nom de tous les Saints, & s'écrient qu'il n'y en

a point de plus efficace que la rédemption des captifs.

En quelqu'endroit qu'il se trouve avec le Valet-de-Chambre, tous deux dans le plus grand silence, dans les lieux les plus découverts & les plus isolés, ce sont toujours les mêmes plaintes, toujours les mêmes demandes.

Si ce n'est pas là un miracle, dit en lui-même le Banquier, qu'est-ce donc qu'un miracle? Ne vois-je pas bien autour de moi? Quel piége peut-on me tendre au milieu d'une campagne rase & pelée? C'est assûrément la voix du Ciel; je l'entends sortir du sein de l'air même.

D'Après ce monologue le Banquier compte la valeur de dix mille écus d'or (*) au Valet-de-

(*) *Dix mille écus d'or*, decem millia aureorum. Suivant une note

Chambre, pour aller en Turquie racheter des Chrétiens captifs. Louis Brabant protesta qu'il

---

qu'a eu la complaisance de me donner le sçavant & célèbre M. Tillet, de l'Académie Royale des Sciences, « les » écus d'or, sous François I, étoient » de 70 au marc, & au titre de 23 ka- » rats. Dix mille de ces écus, convertis » en Louis-d'or de 30 au marc, & de » 24 liv. pièce, vaudroient aujour- » d'hui, entre les mains du Roi, la » somme de cent neuf mille quatre- » vingt-trois livres quinze sols; déduc- » tion à faire de trois cent sept livres » dix-neuf sols pour déchet de fonte, & » frais de fabrication: ainsi, en sup- » posant que ces dix mille écus d'or » appartinssent au Roi, il en tireroit » pour produit net, la somme de cent » huit mille sept cent soixante & quinze » livres seize sols ».

alloit ſe rendre à Veniſe, & delà en Grèce, où il ne manqueroit pas de s'acquitter de ſa commiſſion : mais il revint tout ſimplement chez lui, pour faire montre d'une fortune, qu'il venoit d'eſcamoter, comme la promeſſe de la jeune perſonne, dont il alloit être l'Époux.

Le dénouement de cette eſpèce de Comédie fut très-funeſte au Banquier Cornu. Quelques mois après cette aventure, il lui revint que Louis Brabant l'avoit pris pour ſa dupe; &, ce qu'il y avoit de plus fâcheux, l'hiſtoire en étoit publique. Le pauvre homme en eut le cœur ſi ſerré, qu'il tomba dans une maladie très-grave, dont il mourut au bout de quelque temps, bien moins la victime des regrets de ſon argent, que des railleries atroces, qui plurent ſur lui de tous côtés, avec profuſion & ſans meſure.



NOTES
ET
REMARQUES
SUR LE QUATRIÈME CHAPITRE DU VENTRILOQUE.



1. *VAN-DALE est l'Ecrivain, qui me fournit ce trait d'histoire...* Cet Auteur, qui pratiqua la Médecine avec ſuccès, naquit le 8 Novembre 1638, & mourut à Harlem, le 28 Novembre 1708. Perſonne, avant lui, n'avoit auſſi bien fouillé dans l'Art de tendre des piéges à la crédulité publique. Il démontra, avec tant de

pénétration, les artifices dont ſe ſervoient les Prêtres du Paganiſme, pour donner du crédit à leurs Oracles; il tomba ſi vigoureuſement ſur les prétendus Démons qui les inſpiroient, que depuis lui, les Démons & leurs fauteurs ont eu abſolument la bouche cloſe. On n'offre plus que des riſées aux noms de ſes Antagoniſtes, Moebius & Baltus. Pas un ſeul homme éclairé n'oſeroit aujourd'hui propoſer même des doutes, en faveur d'une cauſe ſi complètement perdue. Il ſeroit mis en pièces par une grêle de raiſons & de ridicules : ſurtout, depuis que M. de Fontenelle y a mis la main.

C'eſt à ces deux vrais Philoſophes que nous ſommes redevables de la guériſon de ces maladies de l'eſprit, bien plus dan-

gereuſes & plus difficiles à combattre que celles du corps : ainſi l'Autorité d'Antoine Van-Dale eſt un témoignage bien reſpectable, concernant la vérité de l'hiſtoire de la Ventriloque d'Amſterdam, dont j'ai fait le récit en François & dont voici le Latin, qu'on pourra lire, *pag.* 652, *& ſuiv.* d'un volume *in*-4°. de ſa compoſition, intitulé : *Antonii Van-Dale Polyatri Harlemenſis Diſſertationes de origine ac progreſſu idololatriæ & ſuperſtitionum*, &c.

Hæc quidem ex aliis afferre volui, inquit Van-Dale, quibus plura ſuper-addi poſſent : verùm ut ea narrem, quorum ipſe, tàm oculatus quam auritus, teſtis exſtiti, referam illa quæ & domi meæ, & alibi hâc in urbe Harlemenſi, plurimi homines præter me experti ſunt ; quæque &

millenis hominibus Amſtæledami (ubi hæc *Engaſtrimuthos* mulier in publico Gerontomio adhùc nuper vivit) experiri contigit.

Mulier vetula, tùm temporis (anno Domini nempè 1685) ſeptuaginta trium annorum, nomine *Barbara Jacobi*, deducta in quodvis, ſivè magnum ſivè parvum cubiculum, ibi præſentibus tot hominibus, ac tam propè, ob multitudinem eò affluentem, ipſi adſtantibus, ut ſæpè vix ſe commodè movere poſſet, ſicque adſtans lectulo, cortinamque removèns, vultumque eò flectens, nulloque modo eum obtegens, loquebatur cuidam perſonato, ſeu per ipſam confìcto, *Joachimo* in lectulo decumbenti. Ipſum de puellâ hâc illâve (prout fabulâ inſtruebatur) ei adamatâ interrogabat,

ſermoneſque cum illo ultrò citròque ferebat ; dùm interim iſte prætenſus *Joachimus* nunc fleret , nunc rideret , nunc gemitus , nunc cachinnos ederet , nunc exclamaret , nunc cantillaret , idque eâ arte ac gratiâ , ut nullus hiatus aut interruptio incommoda , aut hæſitatio intercurreret , quæ fraudem detegere valeret : verùm continuò mutuus diſcurſus ac colloquium , ſemper ritè ad rem ac propoſitum , inciperet , pergeret , ac terminaretur.

Qui præſentes aderant interim obſtupeſcebant. Imò multi ex ipſis dejeraſſent (niſi certò experti ibi nullum hominem latere) aliquem revera è lectulo reſpondiſſe : ac riſimus , inter alia , effuſiſſimè puellam quamdam nunc maritatam , cui (inſtructa ad id

per matrem-familias) & præterita, puellæ penè soli huic nota, nobis adstantibus memorabat, & præsentia de ipsius proco indicabat, & futura hînc quoque prædicebat, per hunc in lecto decumbentem *Joachimum*; idque tantâ cum gratiâ & emphasi, ut illa planè existimans ipsum Diabolum ibi è lecto se puellam alloqui, magno cum pavore ac clamore diffugeret.

Hujusmodi plura eorumque similia (imò & ubi unus idemque homo tres pluresve simul personas commodè sustinebat, simulque viros inter se, aut viros cum fœminis inter se, rixantes, plorantes, cantantes, *&c.* repræsentabat) à me aliisque, tam hîc Harlemi quàm alibi observata adducere possem.

2. *Le monde enchanté de Baltha-*

ſar Bekker &c. C'étoit un des plus célèbres Théologiens Hollandais. Il naquit en 1634, à Warthuiſen, Village de la Province de Groningue, où ſon père étoit Miniſtre, & il mourut lui-même Miniſtre, à Amſterdam, le 11 Juin 1698.

Il devint fameux & très-digne de l'être par un ouvrage de ſa compoſition intitulé *le Monde Enchanté*, ou recherche éxacte de la vérité, touchant les opinions que l'on a communément des eſprits, de leur nature, de leur puiſſance, de leurs actions, & de tout ce qu'on dit que les hommes peuvent faire d'extraordinaire par leur intervention.

Le deſſein de l'Auteur eſt d'y prouver qu'il n'y a jamais eu de poſſédés, ni de Sorciers qui aient fait pacte avec le Diable, *&c.* Antoine

Van-Dale, dans ses Dissertations sur les Oracles, l'origine & le progrès de l'Idolâtrie, n'avoit attaqué que les ministres du Démon. Balthasar Bekker a bien un autre front; il attaque le Démon même; & il s'éfforce de prouver, par une infinité d'éxemples fort curieux & incontestables, que ce n'étoit qu'un Nigaud, qui avoit trouvé de plus grands Nigauds que lui; mais, pour dire les choses sérieusement, que les Démons n'étoient qu'une pure allégorie, pour désigner les ruses de l'esprit de l'homme & de l'iniquité de ses passions, *&c.*

Le Monde Enchanté est un Ouvrage tout-à-fait digne d'être lu. Je l'ai parcouru avec plaisir, & laissé là par indignation. Le plaisir a résulté du nombre, de l'ordre & de la vérité des faits, ainsi

que de l'abondance, de la gravité, & de la force des raisons: mais, à la vue des abominations multipliées par la Foi à la sorcellerie, l'indignation m'a arraché le livre des mains; surtout, quand j'y ai vu des enfants de sept à huit ans, jettés dans les flammes, avec leurs pères réputés sorciers; de peur, disoient leurs Juges, qu'il ne restât quelque rejetton de bêtes aussi féroces.

3. *Ludovicus Cœlius Rhodiginus*... Quand on est né dans une opinion généralement établie, il est bien rare qu'on la soumette à l'éxamen. *Rhodiginus* n'étoit pas sans mérite; mais de son temps, & dans son pays, l'opinion sur l'éxistence des Possédés jouissoit des priviléges des premiers axiomes, que l'on n'éxamine point.

Cet Auteur, du quinzième & du ſeizième ſiècle, étoit Italien, de Rovigo, Ville capitale de la Poléſine, dans l'État de Veniſe, où il naquit en 1450. J'ai déja dit, dans le texte, qu'il étoit fort verſé dans les Lettres Grecques & Latines, qu'il enſeigna à Milan & à Padoue avec applaudiſſement. Il mourut en 1525, âgé de 75 ans. Son corps fut enterré à Rovigo.

Son principal Ouvrage, dont j'ai tiré un paſſage ſur les *Ventriloques*, & dont j'ai donné le ſens en Français, eſt celui de ſes *Anciennes Leçons* ſous ce tître: *Ludovici Cœlii Rhodigini lectionum antiquarum libri triginta, &c.* Le volume *in-fol.*, que j'ai ſous les yeux, a été imprimé en pages à deux colomnes, à Genêve, en 1630. Le paſſage ſur les *Ventri-*

loques se trouve aux colonnes 417 & 418, *Liv.* 8. *chap.* 10; & est conçu en ces termes : Philochorus, in tertio de vaticiniis, etiam mulieres vocat *Engastrimuthos*...Id ne quis ut fabulosum risu excipiendum putet, testatum volumus, tempestate hâc, imò verò hæc prodente me, fuisse in patriâ meâ mulierculam, humili loco, *Jacobam* nomine, ex cujus ventre *immundi Spiritûs* vocem, prætenuem quidem, sed tamen, ubi vellet, dearticulatam & prorsùs intelligibilem, audivi ipse, verùm & innumeri alii, non Rhodigii modo, sed & totâ ferè Italiâ, quando futuri avida Potentum mens, sæpe accersitam *Ventriloquam*, ac omni exutam amictu, ne quid fraudis occultæ lateret, inspectare & audire concupivit.

Cincinnatulus Dæmoni nomen erat. Hâc ille appellatione Gestiens inclamanti subindè respondebat. Si de præteritis aut præsentibus sciscitareris, quæ reconditissima forent, responsa dabat sœpè mirifica; si de futuris, semper mendacissimus: sed & inscitiam suam non nunquàm murmure incerto, vel Bombo veriùs ignorabili, retegebat, *&c.*

Cette *Jacoba* de Rovigo, vue & entendue par Rhodiginus, dans le quinzième ou le seizième siècle, est presque, trait pour trait, la même que *Barbara Jacobi* du dix-septième siècle & de la Ville d'Amsterdam, dont parlent Van-Dale & Bekker, ainsi qu'on l'a vu ci-dessus. Mais Rhodiginus, croyant bien fermement aux possédés du Diable, n'a vu ou plutôt n'a entendu qu'un Démon dans

Jacoba, Ventriloque de Rovigo; tandis que Van-Dale & Bekker, qui avoient donné ſi vigoureuſement la chaſſe aux Démons & à leurs Miniſtres, & qui devoient bien s'y connoître, n'ont vu, au dix-ſeptième ſiècle, dans *Barbara Jacobi* d'Amſterdam, qu'une pure illuſion acouſtique, un jeu de goſier tout-à-fait comique, & bien dans le courant des petites ruſes humaines.

4. *Jérôme Oléaſter* ... C'étoit un Dominicain Portugais. Il s'acquit de la réputation vers le milieu du ſeizième ſiècle. Jean III, Roi de Portugal, le choiſit pour aſſiſter de ſa part au Concile de *Trente*; & il devint Grand Inquiſiteur. C'en eſt bien aſſez, pour ſe perſuader aiſément, qu'à ſes yeux un *Ventriloque* ne pouvoit être qu'un poſſédé du Démon.

Le passage, que j'ai traduit de cet Auteur, se trouve, en Latin, dans son Commentaire sur Isaïe, *Chap.* 29. *vers.* 4. en ces termes : Memini me olim, dum Ulissiponæ juvenis in Pædagogio Regio agerem, fœminam quamdam, *Cœciliam* nomine, ad curiam & supremum Senatum adductam vidisse, in cujus cubitis & nonnunquàm aliis locis vox quædam gracilis audiebatur, quam illa cujusdam *Petri Joannis* defuncti esse asserebat, quæ ad omnia quæsita quam citissimè ac promptissimè respondebat, & fœminæ illius inopiam omnibus sciscitantibus mirum in modum commendabat; admonens omnes ut auxiliatrices manus illi extenderent : quam Senatûs decreto ad Insulam Sancti Thomæ ad exilium delatam extremum ibidem

claufiffe diem à fide dignis poftmodùm accepi.

On voit par-là, & par une infinité d'autres éxemples, combien il eft important de mettre des hommes très-éclairés dans les Cours de Judicature, qui ont tous les jours à prononcer fur la fortune, l'honneur, la liberté & la vie des fujets. *Cécile* n'étoit qu'un objet d'admiration & d'amufement ; on la punit comme une criminelle. Sa caufe n'étoit point du reffort des Juges ordinaires. Que ne confultoit-on des Médecins, des Phyficiens, des hommes verfés dans l'Hiftoire Naturelle ? Ces hommes, qui ont de la pratique, ne trouvent guères, dans les poffeffions du Diable, dans les Sorcelleries & autres phénomènes de cette efpèce, que des maladies ou de petits

artifices. Cela ſe guérit avec des ſaignées, des bains froids, par quelque temps de retraite, par des voyages, *&c.* & non par des Bourreaux.

On amena un jour, à M. Languet, ancien Curé de Saint-Sulpice de Paris, prédéceſſeur de celui-ci, une femme qui ſe diſoit, & que l'on croyoit véritablement poſſédée du Démon. Le malin-Eſprit tint bon contre l'Éxorciſme : mais le Paſteur l'ayant menacé de la *Salpêtrière* (*), s'il

(*) On appelle ainſi, à Paris, un Hôpital, qui eſt, en même temps, une maiſon de correction. On trouve dans le *Dictionnaire Étymologique* de Ménage, que la *Salpêtrière* eſt l'Hôpital Général de Paris, un peu au-

faiſoit l'opiniâtre, il délogea le lendemain, ſans qu'on en ait jamais ouï parler dans la ſuite. Voilà de la bonne Philoſophie, & une excellente conduite!

Un Diable, qui craint *la Salpêtrière*, vaudroit, à mon jugement, tout Van-Dale & tout Bekker, ſi un ſimple Fait ne reſtoit pas ordinairement renfermé dans l'enceinte qui l'a vu naître; tandis que de bons livres ſont des protecteurs du genre-humain, allant par toute la terre plaider la cauſe de la raiſon & de l'humanité, en rendant la vue aux aveugles & l'ouie aux ſourds.

5. *L'infortuné Grandier*... Je

---

de-là du Faux-bourg Saint-Marceau; & nommé ainſi, parce que c'étoit-là qu'on faiſoit autrefois le *Salpêtre*.

ferai deux remarques à cette occasion, l'une en l'honneur de la Sorbonne & l'autre pour la gloire de Louis XIV. La première m'est fournie par M. l'Abbé l'Advocat, au mot *Grandier* de son Dictionnaire historique portatif.. Édit.. de Paris, en 1755 ... Après avoir dit que, le 18 Août 1634, Grandier fut condamné à faire amende honorable, & à être brûlé vif, ce qui fut éxécuté; il continue en ces termes : « cependant les » Docteurs de Sorbonne, con- » sultés sur la déposition des Re- » ligieuses de Loudun, qui se di- » soient possédées, avoient ré- » pondu que, quand bien même » leur possession seroit certaine, » on ne devoit avoir aucun égard » en justice à leur déposition; at- » tendu que le Diable est men- » teur & calomniateur, selon l'É-

» vangile de Saint Jean, VIII,
» 44. Et que, si l'on admettoit
» une fois de telles dépositions,
» les personnes les plus vertueuses
» ne seroient point en sûreté,
» pouvant être accusées par les
» Démons d'avoir causé des sor-
» tiléges & des possessions ».

Je dois l'autre remarque à M. Bayle qui la met sur le compte de Ménage. Voyez dans son Dictionnaire critique, la Note *k* sur le mot *Grandier*... « Enfin dit, M. Bayle, Ménage loue la prudence & la justice de Louis XIV,
» qui a arrêté le cours des pro-
» cès criminels, contre ceux
» qu'on accuse de magie & de
» sortilége, ayant commué la
» peine de mort en bannissement,
» à l'égard de plusieurs particu-
» liers, condamnés par Arrêt du
» Parlement de Rouen, à être

» brûlés, comme coupables de ce
» crime, & ayant enſuite, par
» Arrêt de ſon Conſeil d'État du
» 26 Avril 1672, ordonné que
» par toute la Province de Nor-
» mandie, les priſons ſeroient
» ouvertes à toutes perſonnes,
» qui y ſeroient détenues pour rai-
» ſon des mêmes crimes; & qu'à
» l'avenir celles qui en ſeroient
» accuſées, ſeroient jugées ſelon
» la déclaration, que Sa Majeſté
» promet, par cet Arrêt, d'en-
» voyer dans toutes les Juriſdic-
» tions de France, pour régler
» les procédures, qui doivent être
» tenues par les Juges dans l'inſ-
» truction des procès de magie
» & de ſortilége... In vitâ Guil-
» lelmi Menagii, & dans les re-
» marques ſur cette vie ».

6. *Monconis*... Balthaſar de Monconis étoit de Lyon. Il quitta

la France en 1628, pour aller voyager. De ses courses a résulté un recueil fort précieux, sous le titre de *Voyages de M. de Monconis*, en 5 Tomes *in*-12, à Paris en 1695. Ils furent imprimés après sa mort, arrivée à Lyon, le 28 Avril 1665.

Cet homme avoit étudié particulièrement les Mathématiques, la Physique & la Chymie. Je vous laisse à penser ce que pouvoit devenir l'œuvre du Démon dans la Coupelle. Si on envoyoit toujours des gens aussi bien cuirassés aux trousses des malins-Esprits, je ne crois pas qu'ils osassent jamais se montrer : aussi la petite Ruse de la Supérieure des Ursulines de Loudun ne tint pas long-temps contre lui. Il vit sur le champ dequoi il étoit question, haussa les épaules & s'enfuit.

7. *Erasme de Rotterdam*... On l'appella ainsi, parce qu'il prit naissance dans cette Ville de Hollande, le 28 Octobre 1467, & il mourut à Bâle, le 12 Juillet 1536, à 68 ans. Il a passé pour le plus bel esprit & le plus sçavant homme de son siècle. Il a écrit, en Latin, sur un grand nombre de sujets, avec une pureté & une élégance distinguées, Son *Eloge de la Folie* lui fit un honneur singulier.

Mais rien ne rend plus respectable cet illustre Prêtre, que son admirable caractère de vérité & de probité. Il ne fait aucun Quartier aux artisans des fraudes pieuses, qu'il décèle partout sans aucun ménagement. Voici comment il raconte, en Latin, l'artifice du Curé avec ses écrevisses, dont j'ai donné tout le sens en Fran-

çais dans le texte de cet Ouvrage. Il faut lire, pour cela, une bonne partie de sa 974e. Lettre, datée de l'an 1528, laquelle commence par ces mots, *ornatissime Præsul*, *&c.* & vers le milieu de laquelle on trouve :

Parochus quidam, sub diem Parasceves, clàm immisit in Cæmeterium vivos cancros, affixis ad latus cereolis ardentibus; qui cum reperent inter sepulchra, visum est noctu terribile spectaculum; nec quisquam ausus est accedere propiùs. Hìnc rumor atrox. Consternatis omnibus, Parochus è suggestu docet Populum, has esse Defunctorum animas, quæ missis & eleemosynis flagitarent à cruciatu liberari. Fucus ita proditus est: reperti sunt tandem unus & alter cancer inter rudera, facem extinctam gest-

tantes, quos Parochus non recollegerat.

Il ne faut pas douter que cette Ruſe du Curé ne lui ait été très-fructueuſe. Apparemment il étoit coutumier du Fait : mais tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin elle ſe caſſe : car Éraſme ajoûte, tout de ſuite, une petite hiſtoire du même Auteur, qui dut le dégoûter pour toujours de ces ſortes de jeux.

Idem, continue Éraſme, aliud machinatus eſt : convivebat illi neptis, mulier benè nummata : in hujus cubiculum profundâ nocte ſolet irrepere, lineo involucro umbram mentiens. Emittebat voces ambiguas, ſperans foreut mulier accerſeret exorciſtam, aut ipſa loqueretur : verùm illa nimis maſculo animo, clàm rogavit cognatum quemdam, ut

unam noctem ſecum eſſet tectus in cubiculo. Ille vero fuſte armatus prò exorciſmis, ac probè potus, quò minùs expaveſceret, occulitur in lecto.

Adeſt ſpectrum ſolito more; neſcio quid triſte mugiens. Excitatur exorciſta : proſilit nondùm ſobrius, aggreditur : ibi ſpectrum voce geſtuque deterrere parat : at ebrius ille, ſi tu es, inquit, Diabolus, ego ſum mater illius, & correptum impoſtorem fuſte dolat, occiſurus, ni mutatâ voce clamaſſet, parce : non ſum anima; ſed ſum Dominus *Joannes*. Ad vocem agnitam mulier exſilit è lecto, pugnamque dirimit, *&c.* Ce qui ſignifie :

Voici un autre ſtratagême de ce Curé. Il avoit une nièce qui vivoit avec lui. C'étoit ce qu'on appelle vulgairement *une Mère*

aux écus. Au milieu d'une nuit bien noire, il s'avisa de s'introduire dans sa chambre à coucher, enveloppé d'un drap blanc, des pieds à la tête, pour contrefaire le Revenant. Une voix sourde se faisoit entendre. Il comptoit bien que la nièce feroit venir quelqu'Éxorciste, ou proféreroit au moins quelques paroles : mais elle tint ferme, & pria secrètement un de ses cousins de se tenir caché, une nuit, dans la chambre où elle couchoit.

Au lieu d'Éxorcismes, le cousin s'arma d'un bon bâton, but quelques verres de vin pour affermir son courage, & fut se cacher comme il en étoit convenu avec la cousine. Le Spectre paroît, selon sa coutume, avec des mugissemens lugubres. L'Éxorciste quitte son embuscade ; la

tête encore pleine de vin, il court au Spectre & l'attaque : celui-ci veut l'épouvanter du geste & de la voix : mais le cousin, dans l'ivresse, le saisit, tombe sur lui à grands coups de bâton, en disant, *si tu es le Diable, c'est moi qui l'ai engendré*. Il lui eut fait rendre l'âme, si le Spectre ne se fût pas écrié, avec sa voix ordinaire, *Pardon, Pardon ; ce n'est pas un Revenant de l'autre monde, c'est M. Jean*. La nièce, ayant reconnu la voix, saute du lit, & fait lâcher prise au cousin, dont le remède guérit vraisemblablement pour toujours le Curé de ses Fantaisies.

C'est ainsi qu'il faut s'y prendre dans la cure de ces maladies. Si aux premiers accès des prétendues Possédées de Loudun, on eût mis ces Religieuses dans

un cul-de-basse-fosse, au pain & à l'eau, & qu'on les eût bien fustigées, on n'eût pas fait un si grand Tintamarre, ni commis des Abominations aussi horribles pour des grimaces & des contorsions.

8. *L'Itinéraire de George Whéler....* Tout ce que je sçais de cet Auteur Anglais, c'est qu'il étoit à Venise, au commencement de l'an 1675, où il se lia d'amitié avec le célèbre M. Spon, Docteur en Médecine à Lyon; qu'ils voyagèrent ensemble au Levant, & que Whéler revint de ses voyages en Angleterre, sa Patrie, le 25 Novembre 1676; où il publia la Relation de tout ce qu'il avoit vu & remarqué dans ses courses. On nous l'a donnée, traduite de l'Anglais en Français, sous le titre de *Voyages de Dalmatie, de Grèce & du Levant*,

par George Whéler, 2 *vol. in*-12. à Anvers, en 1689.

Cet homme avoit les principes qui peuvent rendre les voyages fructueux ; c'est-à-dire la connoissance du Dessin, des Médailles, de la Botanique, de la Géométrie, de l'Astronomie, de l'Art de lever des Plans, de faire des Cartes Géographiques, *&c.* avec une extrême curiosité de s'instruire ; cherchant toujours à remonter aux causes des Phénomènes singuliers : c'est pourquoi je n'ai point balancé à croire, sur sa déposition, l'adresse des Desservants (*) de

---

(*) *Desservants.....* Je ne trouve point ce mot dans nos Dictionnaires ; pas même dans celui de l'Académie Françaife : on dit pourtant *desservir*

la petite Églife de Corfou, qui a occafionné cette Note.

9. *Julius Caffèrius*. . . . Ce Médecin a eu de la réputation, & n'en étoit pas indigne, en qualité d'Anatomifte. Il naquit à Plaifance, en Italie, en 1545. Ses parents étoient fort pauvres. Cet état, la plus affreufe Tyrannie du corps, n'eft que trop fouvent le plus grand Abatardiffement de l'efprit. Que peut-il fortir d'une âme, méprifable à fes propres yeux, que le défefpoir, ou tout au moins, un abandon général de fon éxiftence?

Cafférius eft donc bien ex-

---

une Cure, une Chapelle, une Églife. Notre Langue eft affez pauvre; on pourroit l'enrichir de ce mot, s'il n'y a pas été oublié.

cuſable d'avoir été plus habile Diſſéqueur, mais moins bon Philoſophe que ſon Maître *Fabricio-ab-Aquapendente*, dont il fut le domeſtique, & enſuite le Diſciple. Ses progrès en Anatomie furent diſtingués : mais, ſans culture d'eſprit, à cauſe de la miſère de ſes parents, il paroît qu'à cet égard il n'eut d'autres Maîtres que les opinions vulgaires. On peut en juger par ce paſſage Latin, dont j'ai donné la traduction en Français. « Hinc » etiam patet, ait ille, vocem » illam, quam articulatam, ex » ventre aut pectore prodeuntem, ore labiisque clauſis, » quoſdam edidiſſe lectione atque auditione accepimus, non » naturalem fuiſſe; ſed, ſi quæ » fuerit, *Magicam atque Diabolicam* ».

Tales olim *Engastrimythi* dicti ab Eurycle, ex Platone & Plutarcho, Libro *de Cessatione Oraculorum*, perhibentur traxisse originem... Eorum meminêre Scaliger, exercitatione 258, Hippocrates, 5. Epidem.., Foësius, in Hippocratis Economiâ, dum scribit magnum illum Adrianum Turnebum, quemdam Circum-foraneum vidisse, qui passim ore labiisque obseratis, quæstûs gratiâ, vocem proferre solitus erat; de quibus quædam Cœlius Rhodiginus, lectionum antiquarum lib. 8°., quos *Pythonicos* vocat, *&c.*

Être Possédé du Diable, & demander l'aumône! on ne se damne guère de cette façon, que pour être à son aise ou devenir riche: mais les contradictions ne coûtent rien aux esprits prévenus & inconsidérés. L'éxemple du Mé-

decin Anatomiſte Caſſérius démontre, que le même homme peut être ſublime dans un genre, & fort petit dans un autre.

James, dit dans ſon Dictionnaire de Médecine, traduit de l'Anglais en Français, & publié, à Paris, en 1746, que Julius Caſſérius mourut en 1605, âgé de ſoixante ans; & l'Édition de Moréri, faite à Paris en 1759, indique ſa mort à Padoue, en 1616. Ce ſont là, apparemment, des fautes d'impreſſion.

10. *Auguſtinus Steuchus*, *dit Eugubinus*... Cet Évêque de Ghiſaïmo, en Candie (*), autrefois

---

(*) *Candie*.... Cette Iſle eſt dans la Méditerranée, aſſez près de la Morée ou du Péloponnèſe, vers le 35.e dégré de latitude ſeptentrionale.

l'Isle de Crète, avoit un bon esprit. Il ne croyoit point aux *Ventriloques*, & il y a quelqu'apparence qu'il eût pu les dévoiler, sans l'ignorance de la Physique, qui n'étoit pas encore assez à la mode, sans l'opinion du temps, où l'on faisoit volontiers honneur au Démon des Phénomènes un peu étranges.

J'en ai conçu cette idée, en lisant un passage Latin de ce Prélat, dans son commentaire sur le chapitre 19 du Lévitique, *folio* 146, où il s'exprime ainsi: « Ventriloquas mulieres etiam » Tempestate nostrâ vidimus, qui- » bus sedentibus vocula quædam » ab earum Pudendis excitabatur, » respondebatque sciscitantibus: » ipse que audire volui; non quòd » ullam fidem iis adhiberem; sed » ut Dæmonum præstigias co-

» gnoſcerem. Præſtigiæ certè ſunt,
» & miſerarum genera vanitatum.
» Naſcuntur ex his calamitoſi er-
»rores & incredibiles calamitates».

Cet Évêque a raiſon. Il n'eſt pas croyable combien on pourroit faire tourner de têtes, & combien, ſans doute, on en a ſubjugué par cet artifice. Effectivement il me paroît très difficile de ſe ſouſtraire à ce piége, ſans un éxamen très particulier, ſoutenu de bons principes ſur les erreurs de nos ſens : mais les hommes ordinaires, quels autres guides ont ils que leurs ſens ? Les Fourbes, dont on ne manque pas, pourroient les conduire aux plus grands excès : & je ne doute point que mon Travail là-deſſus ne ſauve une infinité de perſonnes des dangers de cette illuſion.

Une voix ou même un diſcours

paroît venir du Ciel, du ſein de la terre, ou du fond des abîmes, ſans aucune cauſe apparente. Si l'on peut ſe dire à ſoi-même : un Ventriloque n'en ſeroit-il pas la ſource ? De quelque manière que cela ſe faſſe, voilà l'erreur ſans effet, & la premiére ſéduction ſans ſuite.

11. *Etienne Paſquier*... Auteur Français, du ſeizième & du dix-ſeptième ſiècle, n'a point recours au Démon, pour expliquer des faits, dont il eſt témoin. Il ne voit dans le bouffon *Conſtantin*, qu'un homme très ſingulier & très plaiſant, par ſon merveilleux talent d'imiter & de contrefaire tout ce qu'il voyoit & tout ce qu'il entendoit. Ce Bouffon s'étoit attaché à contrefaire des voix qui venoient de loin, quand il étoit à côté de ceux à qui il par-

loit. Pasquier n'en recherche point la cause Physique. Il voit un homme, dont la voix est trompeuse, l'erreur des autres le divertit, il s'amuse encore à raconter le Fait, & il ne se jette point dans des causes surnaturelles; tandis qu'il a sous ses yeux l'opération de l'art & de la Nature.

Les Ventriloques de nos jours ne font pas mieux que ce *Constantin*; &, puisqu'il faisoit tout cela par imitation, rien n'empêche qu'on ne trouve aujourd'hui des gosiers aussi dispos; &, par conséquent, si je n'avois pas trouvé la cause de l'*Engastrimysme*, avant d'avoir lu l'endroit de Pasquier, où il en est question, il eût pu me mettre sur la voie d'expliquer ce Phénomène.

12. *Vigneul de Marville*.. C'est un nom, sous lequel s'est caché

le Chartreux *Dom Bonaventure d'Argonne*, né à Paris, le 7 Juin 1640. Il fit profession à la Chartreuse de *Bourbon-lez-Gaillon*, près de Rouen, le Dimanche 29 Juillet 1663, & y mourut le 28 Janvier 1704.

Ses *Mélanges d'Histoire & de Littérature*, où j'ai puisé des faits bien apperçus sur les *Ventriloques*, & de bonnes observations sur ces faits, annoncent que ce Religieux avoit du goût, du discernement & du jugement. On a dû s'appercevoir, par ce que j'en ai rapporté, que ce n'étoit pas un homme crédule & uniquement borné à des idées claustrales.

En lisant ses *Mélanges &c.*, j'ai cru d'abord y voir qu'un dépit, causé par quelque revers de fortune, d'ambition ou d'amour, l'avoit chassé du monde dans le

cloître : mais je lis, dans l'Édition de Moréri de 1759, qu'avant d'entrer dans l'ordre de Saint Bruno, Dom Bonaventure d'Argonne avoit commerce avec quantité d'honnêtes gens & de ſçavants ; & que cela lui procura, même après ſa retraite, une infinité de lettres & de petits ouvrages, remplis d'érudition, ainſi que d'obſervations hiſtoriques, dont il compoſa ſes *Mélanges d'Hiſtoire, &c.*

Dom d'Argonne n'avoit que vingt-trois ans, quand il ſe fit Chartreux, & il avoit déja commerce dans le monde avec quantité d'honnêtes gens & de ſçavants ! A cet âge, on n'eſt guère qu'un écolier, & les réfléxions ſur l'homme ſont encore bien peu de choſe. Cette ſcience demande beaucoup d'expérience, & l'expérience eſt le fruit du temps.

Quoiqu'il en soit, Dom d'Argonne avance trop légèrement, qu'Hippocrate a parlé de l'*Engastrimysme* comme d'une maladie, & il s'appuie fort mal-à-propos de l'autorité d'*Allatius* ou plutôt *Allazzi*, qu'il a copié sur tout cet article. Voyez la page 428 d'un livre Latin *in*-4°., intitulé : *Leonis Allatii de Engastrimytho syntagma*, vous y trouverez ces paroles, que Van-Dale a aussi citées, page 648 de son volume Latin *in*-4°. touchant l'*Origine & le Progrès de l'Idolâtrie*... « Primus inter Græcos *Engastrimython* meminit noster Hippocrates, Libro 5°. de morbis vulgaribus (aut epidemicis). De Polemarchi uxore, quæ anginâ laborabat, ita loquitur : eique ad cordis regionem quiddam concervari videbatur, ac respi-

» rabat velut qui in aquam demersi
» sunt respirare solent ; & ex pec-
» tore quemdam strepitum ede-
» bat, qualem *Engastrimythæ* vul-
» gò dictæ edunt (*).

Allatius dit donc simplement qu'Hippocrate fait mention des *Ventriloques*, dans son Livre 5e sur les Epidémies, *meminit*; & non pas qu'il en parle comme d'une maladie. A l'occasion d'un mal de gorge, dont étoit attaquée la femme de Polémarque, il en compare certains effets, par rapport à la voix, à ceux des personnes appellées vulgairement *Engastrimythes* : mais encore une fois, il ne dit point que ces Ef-

---

(*) C'est la Traduction Latine du Grec d'Hippocrate, donnée par Foès & Van Dale.

fets, chez les *Engastrimythes* ou *Ventriloques*, soient la suite d'une maladie.

Van-Dale, dans l'endroit que je viens de citer, fait une remarque sur ces mots *Engastrimythæ vulgò dictæ* d'Hippocrate, laquelle pourra servir à donner une idée bien précise, de ce que les Anciens entendoient proprement par des hommes *Engastrimythes* ou *Ventriloques.* » Rationem verò, ait ille, propter quam Hippocrates dixit, *Engastrimythæ vulgò dictæ*, vel *uti appellari solent*, vel *quas tali nomine vulgò vocant*, (ita enim hæc esse explicanda omnibus notum est) magnus ille magni Hippocratis interpres *Galenus*, in lexico suo Hippocratico ad hunc modum explicat: *qui occluso ore loquuntur, ita ut videantur ex ventre loqui.*

Et page 649 du même Ouvrage de Van-Dale, *Engaſtritæ & Euryclidæ vocabantur inde omnes vaticinantes, ab Eurycle qui primus illud fecerat. . .* » Inventum » igitur erat iſtud Euriclidæ, non » opus ſupernaturale ac Dæmo- » niacum ».

Ce qui ſignifie en Français : la raiſon pour laquelle, ſelon Van-Dale, Hippocrate a dit, *les perſonnes appellées vulgairement Engaſtrimythes* ou Ventriloques, ſe trouve dans le *Léxicon Hippocratique de Galien.*

Cet illuſtre interprète du grand Hippocrate explique cela de la manière ſuivante. Les Engaſtrimythes ſont des perſonnes, *qui parlent la bouche fermée*, de façon qu'elles ſemblent parler du ventre; & Van-Dale ajoûte, page 649, tous ceux qui ſe mêloient de

prédire l'avenir furent appellés *Engastrites* & *Euryclidistes* ; à cause qu'*Euryclès* passoit pour être le premier, qui avoit fait usage de cet artifice : « cette in-
» vention étoit donc d'*Euryclès*,
» & non une œuvre du Démon
» ou au-dessus de la Nature ».

Le très-docte P. Calmet, dans son commentaire sur le vingt-huitième chapitre du premier Livre des Rois, a commis la même faute que Dom d'Argonne, & précisément dans les mêmes termes. Ce qui démontre l'importance, dans toutes les citations, de remonter toujours aux originaux ou aux premières sources.

Au reste, il falloit que les *Ventriloques* fussent communs du temps d'Hippocrate : Car dans une comparaison, l'objet, auquel on compare, doit être beaucoup plus connu

connu que l'objet comparé ; puiſque l'on ne ſe ſert de l'un que pour mieux faire comprendre l'autre.

La Critique, que je viens de faire d'une inadvertence de Dom d'Argonne, ne m'empêche point de rendre juſtice à ſa Pénétration. S'il n'a pas dit formellement en quoi conſiſtoit l'illuſion acouſtique, produite par les *Ventriloques*, il faut pourtant avouer que l'on en trouve tout le fond dans ſes Raiſonnements. Paſquier & lui n'ont pas tout-à-fait trouvé le mot de l'Énigme, mais ils en ont compris preſque toute la Métaphore.

Dom d'Argonne a un peu gâté ſon Explication, en ajoûtant qu'*avec quelque changement dans les organes, il peut arriver qu'on prononce, du creux de l'eſtomach ou*

d'ailleurs, *des paroles qui dans l'ordre ordinaire ne se peuvent prononcer que de la Bouche*. Voilà ce qui éloigne cet Auteur de la véritable cause de l'*Engastrimysme*. On verra, dans le sizième chapitre, que des Ventriloques les mieux caractérisés, bien vus, bien observés, & bien questionnés, ne parlent nullement de l'estomach.

13. *Lyranus*... C'est Nicolas de Lyre, dit de *Lyra* ou *Lyranus*, sçavant Cordelier du treizième & du quatorzième siècle. Il tira son Nom de sa Patrie, Bourg du Diocèse d'Évreux, en Normandie. Ses parents étoient Juifs. Il embrassa le Christianisme, & se mit dans l'Ordre de Saint François en 1291. Moréri met sa mort en 1340; après avoir passé par les plus grandes Charges de son Ordre.

Lyranus a composé des *Postilles* (*) ou petits Commentaires sur toute la Bible. Que cela ne paroisse pas un prodige dans un Cordelier du treizième & du quatorzième siècle. On a vu qu'il

(*) *Postilles*.... On appelle ainsi de petites Notes sur l'Écriture-Sainte. Ce mot vient très-vraisemblablement des mots Latins *Post illa*, (sous-entendez *Verba*) c'est-à-dire, *après ces mots*: parce que les Auteurs des Postilles, après avoir lu certains mots de l'Écriture-Sainte, y ajoûtoient de petites Notes, qui avoient souvent occasionné cette expression *Post illa verba lege*, &c. &, pour abréger, ils ne mettoient que *Post illa*; ce qui fit donner le nom de *Postilles* à leurs petites Notes ou Remarques.

étoit Juif, & toute la nourriture ſpirituelle d'un Juif eſt l'Écriture-Sainte. Quoiqu'en pluſieurs endroits elle refuſe bien net aux Démons la puiſſance de prédire l'avenir, la crédulité dont eſt un peu trop entichée la Nation des Iſraëlites, les jette tous, à corps perdu, dans le Merveilleux. Voilà des gens qui parlent du ventre. On ne parle pas ainſi naturellement. Un Chrétien ignorant ou un Juif crédule y placent d'emblée un Démon, & tout eſt expliqué. C'eſt-là, aſſurément, une ſcience fort commode, qui revient parfaitement bien à ce que j'ai ouï-dire à tant de Pareſſeux: *J'aime mieux le croire que d'y aller voir.*

14. *Dickinſon*... C'eſt un des plus forts Adverſaires des Démons & de la Sorcellerie. Il étoit Maî-

tre-ès-Arts & Aggrégé du Collége de Merton, un des dix-huit Colléges de la très célèbre & très ancienne Université d'*Oxford*, en Angleterre. Il vivoit encore le 10 Juillet de l'an 1653, puisqu'il prononça, dans ce même Collége, ce jour-là, un discours qui avoit pour But de secouer le joug de la Philosophie scholastique ou Aristotélicienne. Cet homme ne se payoit pas de mots ni de simples apparences. Les *Ventriloques* ne lui paroissent qu'un pur Badinage. Le passage de cet Auteur, que j'ai rapporté en Français, se lit en Latin à la page 86 de son petit *in*-12 intitulé *Delphî Phœnicizantes*. Voyez-en le chapitre 9, qui a pour tître, *Origo Græcorum Oraculorum*. Vous y lirez ce qui suit :

Hoc attamen aliter opinantibus

haud officiat; cum mirabilis illa, quæ objicitur, *ſterno-manteia*, ab arte, citra Dæmonis opem, præſtari poſſit. Nec deſunt exempla, quæ id teſtatum faciunt.

Commoratus eſt *Oxoniæ*, anno 1643, vir quidam (*) quem vulgò regis Suſurronem vocabant, anglicè *the King's whiſperer*) hoc artificio inſignis. Ille, inquam, verba quæcumque vellet, ex imo quaſi pectore, clauſis immotisque labiis, efferre tam mirè potuit ut è longinquo prolata viderentur. Hunc igitur *Engaſtrimython*, quos ludos facere? Aſtantes nempè & ſecum conferentes ex improviſo compellere, agnominare, & dicteriis laceſſere

(*) *Nomine Fanningius*. Son vrai nom étoit *Fanning*.

tantâ arte, ut vel antè oculos coràm lateret. Quid ad hæc aſtantes? Reſilire, oculis omnia perluſtrare, foris egredi, agnominantem quærere, &, nemine comparente, prorſùs indignari, ſcurræ vehementer iraſci ac minari : tandem verò, fraude cognitâ, omnes artificium mirari; ſibi tam bellè illuſis gratulari, ac riſu emori. En ſine Dæmonio *ſternomantin.*

Le titre *Delphi phœnicizantes* de cet Ouvrage d'Edmund Dickinſon eſt aſſez plaiſant. C'eſt, ainſi qu'on l'a vu, comme ſi l'on diſoit, *les Pariſiens normaniſants ou qui normaniſent.* Mais il faut avouer qu'en ſuppoſant la vérité & la juſteſſe de cette comparaiſon, les imitateurs ont été bien au-delà de leurs modèles; comme il arrive toujours dans les

lieux où règne le luxe, tels que Tyr & Sidon, Villes de l'ancienne Phénicie, si fameuses par leur commerce, dans lesquelles les besoins trop multipliés, ainsi que les passions, allumées par le choc de l'opposition ou de la concurrence, font recourir à toutes les ressources de l'Astuce ou de l'Art de tromper.

15. *Jean Brodeau... Sçavant critique du 16e. siècle.* Les dix Livres des *Miscellanées*, où j'ai puisé le fond des ruses de Louis Brabant, au moyen de l'Art des Ventriloques, ont été imprimés en Latin. On a inséré les Livres 7, 8, 9, & 10 de ces *Miscellanées* dans le Tome 4 du *Thesaurus criticus Grutteri*, imprimé à *Francfort*, en 1604, *in*-8°, sous le titre de *Lampas sive Fax Artium liberalium*, &c. A la fin de

la page 72 du Livre 8, vous y trouverez ces mots Latins, dont il ne faut rien perdre, & que vous avez lus en Français dans le texte :

Fieri autem poſſe ut quis ante oculos, coràm, clauſo ore, vocem edat, verbaque exprimat, quæ è longinquo videantur emanare, etiamſi id *muriakis* (*) ne-

(*) *Muriakis*.... Ce mot eſt purement Grec. Les Latins le rendent par *Sæpius* le plus ſouvent. On peut le faire venir de *Murios*, *Infinitus*, *Ingens*, *Innumerabilis*, infini, très-grand, innombrable.

Autrefois nos Sçavants inféroient beaucoup de Grec dans le Latin, & beaucoup de Latin dans le Français : encore aujourd'hui les Allemands, & ſurtout les Anglais, chez qui le Grec eſt auſſi familier que le Latin en Fran-

gent quidam ; testis est tota penè Gallia.

---

ce, font intervenir, dans leurs compositions, un assez grand nombre de Mots, de Sentences, & de Passages purement Grecs. Il peut y avoir de l'Abus dans cette Affectation. Mais on a un très-grand Tort, en France, de négliger la Langue Grecque. Elle est très-belle, très-riche & très-sonore. Les plus beaux Ouvrages sont écrits en cette Langue. Les mots de nos Arts & de nos Sciences en sont presque tous dérivés ; &, elle n'est pas aussi morte qu'on le fait ordinairement. On la reconnoît sans peine dans plusieurs Isles de l'Archipel, où les Voyageurs de nos jours se font très-bien entendre aux Peuples de ces endroits-là, en leur parlant purement la Langue de l'ancienne Grèce.

Vivebat lutetiæ, dùm hæc commentarer (inquit Brodæus) *Ludovicus Brabantius*, Francifci primi, Gallorum regis, Cubicularius, infignis *Engaftrimythus*, fingendique imprimis Manium voces & ejulatus artifex. Hâc igitur arte pollens, cum formofiffimam ditiffimamque puellam, patre orbam, amaret, ejus matrem, quæ ipfius præftigias non noffet, adiit, mariti vocem palàm fingens, qui juberet ut huic viro optimo ac locupletiffimo eam nuptam daret ; fe graviffimè in igne purgatorio torqueri, quòd huic jampridem petenti denegaffet ; fore tamen ut ex eo citò emergeret, fi huic eam collocaffet. Illa, ne multis, protinùs marito morem gerit, eique filiam in matrimonium dat.

Cùm igitur nummis indigeret *Brabantius*, audiretque lugduni

Cornutum Trapeſitam ditiſſimum eſſe, illùc ſtatim proficiſcitur: hominem convenit; ſe cum eo arcanis quibuſdam de rebus clàm agere velle oſtendit. Ille libenter *Brabantium* accipit, qui pauca primùm de religione, dehinc multos de Dæmonibus, de ſpectris, de ignis purgatorii pœnis, de inferis cruciatibus ſermones refert. Ad extremum *Cornuti* Patris, jampridem defuncti, vocem ſimulat; qui huic grandem Pecuniam, ad redimendos à Turcis Chriſtianos captivos, dari imperaret. Sé jam aliquot annos in igne purgatorio ſupplicia perferre: ipſum verò, ni ſibi obſequeretur, brevi in ſceleratorum ſedes demerſum iri: quòd eum ex uſuris & anatociſmis immenſas præter jus facultates comparaſſe exploratum haberet.

Cornutus primùm rei novitate

perterritus, ab eo deindè petiit ut die poſtero rediret. Homo revertitur: reverſum, quaſi deambulandi causâ, in planitiem quamdam ducit, longè à tugurio, à colle, à foſsâ, ab arbore (putabat enim domi, è laqueari aut fiſſi parietis rimâ, verba ſibi dari). *Brabantius* cur id fieret probè animadvertens, flebiliter magis quàm unquàm anteà, defunctorum *Cornuti* parentum Manes per omnes Deos queritari ſimulat. Addidit quod ei commodum fuit.

Hoc audiens, perculſuſque rei miraculo *Cornutus*, & nihil jam fraudis ineſſe ſuſpicatus, præſertim, cum eadem poſteà audiret, quoties, quibusve locis vellet, decem *Brabantio* aureorum millia numerat, quibus Chriſtianos captivos redimendos curaret: ipſe Venetias ac in Græciam proficiſci ſe prædicans, domum revertitur.

Ferunt autem, non multos poſt menſes, *Cornutum* (nam totam continuò Fabulam reſcivit) non interverſæ pecuniæ damno, ſed lugdunenſium hominum facetiis ac deriſu, in gravem morbum incidiſſe, ex eoque Naturæ conceſſiſſe, *&c.*

Brodeau ne dit point en quel temps la Dame & le Banquier furent dupés par le Valet-de-Chambre. Il en fait deux hiſtoires, indépendantes l'une de l'autre. Je n'en ai fait qu'une. Le défaut d'époques, la convenance, & l'intérêt de la narration m'y ont autoriſé.

Il paroît que *Louis Brabant* étoit mal à ſon aiſe, quand il ſe prit d'amour pour la jeune Perſonne, dont il vouloit faire ſa femme, & que ce fut pour cette raiſon que le père de la fille la lui refuſa en mariage. Sa mère

ne put guère ignorer cette caufe: mais le prétendu Revenant attribue une grande opulence à Louis Brabant; opulence très aifée à vérifier, lors du contrat de mariage, & dont le défaut dévoilant l'impofture, n'eût pas manqué d'occafionner une Rétractation de promeffe.

Si l'on fuppofe donc, avec moi, que ce mariage n'a lieu, & n'eft, pour ainfi dire, qu'une fuite de la duperie faite au Banquier, tout s'explique avec une extrême facilité. En ce temps-là, dix mille écus d'or comptants étaloient une grande opulence, confirmoient le prétendu difcours du mari après fa mort, & l'impofture demeuroit fecrète. Autrement, le Valet-de Chambre étoit dévoilé, cela eût fait de l'éclat, & eût rendu très dangereufe pour lui la répétition de pareils Artifices.

Car il y a de l'apparence que la ſcêne de la Dame précéda celle du Banquier de Lyon. Cette dernière fit beaucoup de bruit. On eût infailliblement prévenu la Mère contre *Louis Brabant*, qui n'eût certainement oſé revenir à ſes Artifices, après l'eſclandre arrivé à Lyon.

Quoi qu'il en ſoit, les deux ſcênes de la Dame & du Banquier, m'ont paru ſi bien faites l'une pour l'autre, qu'en ſupprimant leur mutuelle dépendance, on enlève à ces Hiſtoires ce que l'on apelle *l'intrigue* d'une pièce, qui eſt tout ce que leur réünion offre de plus piquant.



OBSERVATION.

IL eſt certain, ſuivant le nouveau Teſtament, qu'il y a des Démons, qu'ils ont poſſédé pluſieurs perſonnes, que J. C. les en a chaſſés, qu'il en a fait paſſer même dans les corps de quelques Brutes: mais il ne s'enſuit pas que ceux, qui ſe diſent ou que l'on croit poſſédés, le ſoient véritablement. Les Impoſteurs ſupposeront des Poſſeſſions tant que l'on voudra. C'eſt donc une affaire qu'il faut ſoumettre à l'éxamen.

Que l'on ſe rappelle préſentement tous les éxemples rapportés cy-deſſus, où l'on a cru voir de

véritables Possessions, ou de purs Artifices du Démon, & l'on s'appercevra d'abord que tout cela est fort équivoque. Mais, puisque les Ventriloques, nos contemporains, font, naturellement ou par art, tout ce que l'on attribuoit aux Démons dans les éxemples cités, il est démontré que le malin-Esprit n'y avoit aucune part. Car, dès que la Nature ou l'Art font une chose, il n'y a plus rien de surnaturel dans cette opération.

Ainsi on ne doit pas conclure, de tout ce que nous avons dit, qu'il n'y a ni Démons ni Possessions de Démons, mais simplement que, dans les éxemples rapportés cy-dessus, bien loin d'y voir des Traces de Démons ou de Possessions, on n'y apperçoit que des Ventriloques, des Artifices

purement humains, que des Ames simples ou ignorantes ont pris, & prennent encore aujourd'hui, pour de vrais Miracles, ou pour des effets au-dessus de la Nature.

Fin de la Première Partie.



TABLE

DES CHAPITRES, NOTES ET ARTICLES

Contenus en cette 1re. Partie.



CHAPITRE II.

De l'Evocation de l'Ombre de Samuel.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

Fin de la Table des Chapîtres de la Première Partie.

On a mis, à la fin de cet Ouvrage, une Table alphabétique, raisonnée & très-étendue de tout ce qu'il y a d'important à retrouver ou à remarquer dans ce Livre.